

à 1892 a pris un développement très considérable et a fini par représenter un très fort quantum de la quantité existante.

Ainsi, on constate même pour les métaux précieux des poussées soudaines de production au fur et à mesure surtout que la civilisation pénètre de nouveaux continents et en connaît mieux les ressources; ces poussées soudaines sont, en général, suivies d'une période de moindre production. Il ne peut donc être question ni pour l'or ni pour l'argent d'une régularité absolue de production ni d'une stabilité réelle de la valeur, provenant de la régularité de l'offre, en laissant, pour le moment, de côté les fluctuations de la demande. Néanmoins, comme la production annuelle, même dans ces moments de très forte poussée, ne représente qu'une faible part de l'approvisionnement total, il en résulte que les altérations de la valeur de ces métaux, du chef de l'accroissement ou de la restriction de l'offre, sont moins brusques et moins profondes que les altérations de la valeur de la généralité des autres marchandises. Il faut plusieurs années, souvent même plusieurs lustres ou plusieurs dizaines d'années, pour que des altérations profondes se produisent dans la valeur de ces métaux. Cela est d'autant plus vrai que l'approvisionnement en devient de jour en jour plus considérable et que le monde étant de plus en plus exploré réserve moins de surprise<sup>1</sup>. D'autre part, des causes qui tiennent à la demande, aux moyens de suppléer les métaux précieux et encore à l'élargissement et à la restriction de leurs emplois industriels, tendent à leur éviter les très soudaines et très profondes variations de valeur. Aussi, ces métaux sont-ils une mesure approximative

<sup>1</sup> A l'heure actuelle, l'Afrique, l'Océanie, l'Asie et l'Amérique étant beaucoup mieux explorées et exploitées, on a en perspective une production d'or qui paraît devoir s'élever à 1 milliard de francs annuellement vers la fin du siècle, et qui peut-être dépassera ce chiffre un jour, même sensiblement; mais en déduisant 300 à 400 millions pour les usages industriels, on voit qu'une production de 1 milliard d'or ne laisse guère que 600 à 650 millions d'or pour la monnaie, soit 2 1/2 à 3 p. 100 du stock monétaire d'or existant; en supposant même une production annuelle de 1,200 millions, ce stock ne serait donc doublé qu'au bout de 25 à 30 ans.

suffisante des valeurs, en tout cas la meilleure que l'on ait pour les périodes de courte durée, la meilleure assiette pour les contrats qui ne dépassent pas quelques années ; moins le nombre des années est étendu, plus les métaux précieux ont, comme moyen d'évaluation, une exactitude approximative ; celle-ci a des chances de décroître au fur et à mesure que les périodes d'années que l'on considère sont plus longues. Quoiqu'il en soit, même pour quinze, vingt ans, un quart de siècle, ils permettent des comparaisons qui, en général, ne souffrent que d'erreurs limitées.

*Il serait difficile de les remplacer à ce point de vue, sinon par a méthode qui consiste à recourir aux combinaisons et groupements des cours de 30, 40, ou 100 marchandises principales, en donnant à chacune d'elles un coefficient proportionné à leur importance, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, page 93. On aurait alors un valorimètre approximatif qui, du moins pour les périodes assez distantes les unes des autres, serait supérieur aux métaux précieux ; ce que l'on recherche, en effet, en beaucoup de cas, c'est une mesure de la valeur, non dans un temps et dans un lieu donné, mais dans différents temps et sur différentes places ; avec un étalon multiple et combiné de la valeur on pourrait suppléer au manque de stabilité de la monnaie pour des périodes un peu longues<sup>1</sup>. Mais, pour les périodes assez courtes qui sont celles auxquelles s'intéresse le plus la généralité des hommes et où sont renfermées la plupart des transactions, les métaux précieux sont une mesure assez approximativement exacte et plus à la portée de l'esprit de l'universalité des contractants.*

6° *Un autre mérite des métaux précieux, en ce qui concerne*

<sup>1</sup> Cet étalon multiple et combiné de la valeur est ce que divers écrivains anglais ou américains ont appelé : *Multiple or tabular standard of value*. On pourrait, en empruntant une somme déterminée, promettre de restituer dans 20, 30, 50 ou 100 ans la même quantité d'objets essentiels que celle qui pourrait être achetée actuellement avec cette somme. Les intérêts pourraient également être payés de la même façon ; notons que les paiements s'effectueraient toujours en monnaie, mais en se référant aux tableaux dressés des prix des marchandises essentielles.

*non pas le TERTIUM COMPARATIONIS, mais le TERTIUM PERMUTATIONIS, c'est leur divisibilité sans que la somme des parties ait moins de valeur que le tout* : un kilogramme d'or et d'argent peut être divisé en des quantités de pièces d'un poids égal, et quand on réunit toutes ces pièces, on obtient exactement la même valeur que si le kilogramme d'or et d'argent ne se composait que d'un bloc. La facilité de division et la facilité de réunion des lingots ou barres de métaux précieux, le peu de coût de ces deux opérations d'en séparer un bloc en des morceaux égaux ou de fondre ceux-ci pour en refaire un bloc, sont des avantages considérables au profit de ces matières. Bien des objets ont une valeur proportionnellement plus grande quand ils forment une masse importante que quand cette masse a été divisée : le bois de construction, par exemple, la pierre de taille, le charbon jusqu'à un certain point, les fruits et mille autres denrées. On ne peut, en outre, après les avoir divisés, les reconstituer. Parmi ces objets qui ne se peuvent séparer sans que l'ensemble des parties ait moins de valeur que le tout et qui ne peuvent non plus être reconstitués en un tout après avoir été séparés, l'exemple le plus frappant est le diamant. Ainsi un diamant de 10 carats<sup>1</sup> a infiniment plus de valeur que dix diamants de 1 carat, et un diamant de 30 carats vaut considérablement plus que 3 diamants de 10 carats et ainsi de suite. Aussi, le diamant est, par cette raison, entre beaucoup d'autres, très inférieur à l'argent et à l'or pour l'office monétaire. Presque toutes les pierres précieuses sont dans le même cas, ainsi que les perles, également le cristal de roche; les glaces figurent parmi les objets dont les échantillons, ayant une certaine masse, dépassent de beaucoup en valeur un nombre additionné d'échantillons plus petits, quoique ces derniers réunis aient le même poids ou la même surface.

7°. *Les métaux précieux ont, plus que la généralité des autres matières, la propriété d'être aisément reconnus, discernés et d'être*

<sup>1</sup> Les joailliers appellent *carat* un poids de 4 grains; un grain égale gramme 0.0532.

*difficiles à imiter ou à falsifier.* Par la couleur, le poids, la sonorité, la dureté et tout un ensemble de conditions physiques, les métaux précieux se reconnaissent facilement à l'œil, au toucher, à l'ouïe, ce qui n'est pas au même degré le cas des diamants et des perles pour lesquels les imitations et falsifications sont plus aisées et demandent, pour être constatées, un examen plus attentif.

De toute cette rare réunion de propriétés qu'offrent les métaux précieux, il devait résulter que spontanément la plus nombreuse et la plus ingénieuse partie du genre humain les adoptât comme cette marchandise générale à la valeur de laquelle on rapporte toutes les autres (*tertium comparationis*), et qui, d'autre part, sert d'intermédiaire, d'équivalent universel dans les échanges, permettant de remplacer le troc par la vente et l'achat.

LA MONNAIE FRAPPÉE. — L'INTERVENTION DE L'ÉTAT DANS LA MONNAIE : SES AVANTAGES ET SES INCONVÉNIENTS. — Comme tous les organes généraux nécessaires à la vie et au progrès des sociétés, comme le langage, comme l'échange, comme le droit, la monnaie est née de la collectivité agissant instinctivement, non de l'invention d'un homme de génie, non plus que de la réflexion des chefs ou des gouvernants. Nous renvoyons à notre ouvrage *L'Etat moderne et ses fonctions* pour la description de la genèse de tous les importants organes sociaux.

Cette monnaie non frappée, *moneta non coniatà*, remplissait chez tous les grands peuples anciens, jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère <sup>1</sup>, et remplit encore aujourd'hui chez les Chinois, l'office monétaire complet, quoi qu'en ait dit François Lenormand. Mais cette monnaie en quelque sorte inorganique avait et a, chez les peuples qui en usent encore, des inconvénients parfois assez gênants. Ces lingots ou ces barres, il faut les peser, les *essayer*, c'est-à-dire les vérifier fréquemment, procédé incommode qui demande tant des balances que des pierres de touche. Cette méthode, par sa lenteur, rendrait

<sup>1</sup> Voir plus haut, pages 410 à 412.

impossible nombre d'opérations usuelles ; à la porte d'un spectacle ou d'un guichet de chemin de fer, on ne pourrait ainsi vendre en peu de temps des billets à des centaines ou même à des milliers de personnes. Plus pratique, toutefois, sauf que les chances de pertes sont plus fréquentes, est le procédé des mineurs californiens dans les placers qui, au lieu de lingots ou de barres, se servent de poudre d'or, c'est-à-dire de la monnaie la plus divisible. Sans doute, même avec les barres et les lingots, la nécessité fait naître des procédés abrégés auxquels on recourt pour les transactions quotidiennes et de peu d'importance. Les Chinois, pour lesquels le *taël*, l'unité monétaire, est simplement un poids d'argent qui n'est strictement réalisé dans aucune pièce, trouvent bien le moyen d'aller au théâtre et dans d'autres lieux de réunion ou d'approvisionnement en payant vite leurs places ou les objets dont ils ont besoin. Néanmoins, en l'absence de monnaie régulièrement frappée, les chances soit d'erreur, soit de contestation, sont plus nombreuses.

*Ce fut, au point de vue des transactions quotidiennes, sinon des grandes opérations, un sérieux progrès que l'invention de la monnaie frappée, dont le poids et la nature, c'est-à-dire la teneur de métal fin, sont indiqués explicitement ou implicitement, mais d'une façon nette, par certaines estampilles d'une incontestable autorité. Ce système entraîna l'adoption d'un certain nombre de types de pièces, toujours uniformes pour chaque type, c'est-à-dire ayant le même poids, la même forme et portant sur leur face, sur leur cordon, des empreintes déterminées qui rendissent sensible à tous la quantité du métal y contenu. On eut, dans un même pays, un certain nombre de types, quatre ou cinq, huit ou dix au plus, de monnaies de chacun de ces deux métaux, l'or et l'argent. Ces types sont représentés par des pièces de différents modules, faites de façon à se conformer aux besoins des échanges pour les diverses catégories de transactions, les grandes, les moyennes et les petites. Ces types divers sont, d'ailleurs, combinés de manière que chacun soit dans un rapport de valeur facile à retenir avec*

chacun des autres. Le public ou la loi donna des noms spéciaux à ces divers types de monnaie et distingua notamment par une appellation devenue vulgaire celui de ces types qui représentait l'unité monétaire, c'est-à-dire la pièce principale à laquelle on rapporte les autres. C'est ainsi que l'on eut, suivant les contrées, le souverain, le florin, la couronne, la livre tournois, la pistole, l'écu, le franc et des pièces qui sont des multiples ou des sous-multiples de celles-là.

Grâce à la fabrication de ces pièces régulières, de types divers, dont le poids et la nature du métal sont affirmés par l'empreinte que les autorités y ont gravée, les transactions peuvent être promptes; elles peuvent aussi, dans le cas d'une absolue loyauté de ceux qui frappent l'empreinte, avoir une base solide.

Ici, toutefois, intervint une cause de très grande perturbation. En se maintenant sur le terrain des conjectures, le seul qui soit possible en pareil cas, il est naturel de penser que la première barre ou les premiers lingots d'or et d'argent qui portaient une estampille indiquant la nature du métal et le poids la devaient à des commerçants très connus, très importants et jouissant d'une autorité incontestée. L'attestation de leur part rencontrait une créance étendue et une confiance générale.

*Bientôt les gouvernements accaparèrent ce soin de frapper la monnaie; ils en firent un privilège et un droit régalien. Si grands furent dans le passé et sont encore dans le présent, en nombre de pays, les inconvénients de l'immixtion des gouvernements dans les questions monétaires, qu'on peut se demander s'il n'eût pas été préférable que les particuliers seuls ou des associations libres se fussent chargés, avec l'autorité que le public leur eût reconnue, du soin de frapper et de certifier la monnaie.*

Quand on voit tout le moyen âge profondément troublé par la falsification de monnaies, les contrats et les droits livrés ainsi à l'arbitraire de gouvernements généralement ignorants et souvent iniques, quand on constate à l'heure présente les trois quarts du monde civilisé en proie, par les fautes des gouverne-

ments, à la dépréciation et à la variabilité incessante de l'instrument des échanges, les émissions excessives de billets d'État ou de billets de banque non convertibles équivalant, de la part des gouvernements, même les plus démocratiques, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aux impudentes falsifications des souverains du moyen âge, *on vient à penser qu'il eût peut-être été préférable que la monnaie restât en dehors des fonctions gouvernementales. Les grandes banques en renom eussent pu frapper une monnaie ne portant outre leur estampille, comme affirmation, que l'indication du poids et de la nature du métal; ces banques eussent commis un crime sévèrement punissable si elles avaient certifié un poids ou un titre autre que les réels. Des établissements, comme la célèbre banque de Hambourg, dont il sera question plus loin, se fussent acquittés à merveille de cette tâche, tandis que dans le passé et encore à l'heure présente les trois quarts du monde civilisé ont été privés ou le sont aujourd'hui même du bienfait d'une bonne monnaie par l'ingérence gouvernementale en cette matière<sup>1</sup>.*

*On peut donc se demander si ce n'est pas un immense malheur pour une très grande partie du monde civilisé que la frappe de la monnaie soit devenue un droit régalien.*

Quels que soient les noms que l'autorité ou le public a donnés

<sup>1</sup> Qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur à la préface de la cinquième édition de notre *Traité de la Science des Finances* (1891) où nous dressons un parallèle, d'une incontestable exactitude, entre la conduite des anciens rois faux monnayeurs et celle des gouvernements actuels qui, par des émissions désordonnées de billets d'État ou de billets de banque à cours forcé, déprécient l'instrument des échanges et lui ôtent toute fixité. Il y a encore plus de danger dans la façon d'opérer de ces derniers que dans celle des souverains faux monnayeurs. A l'heure présente, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Grèce, la Russie, la République Argentine, le Brésil, le Chili, etc., n'ont plus de véritable monnaie, grâce à l'ingérence des gouvernements en cette matière. La Russie, à cause de plus de prévoyance et d'esprit de vérité de la part de l'empereur Alexandre III et de son prédécesseur, pâtit moins de ces fluctuations dans ces temps récents mais elle en souffre pourtant. Rappelons aussi la détestable ingérence des États-Unis avec le Bland Act et le Sherman Act dans les affaires monétaires. Il est à supposer que les associations de commerçants émettant et certifiant des pièces avec l'indication des poids et titres, sous la réserve de peines sévères en cas de tromperie, eussent constitué un système préférable.

aux pièces de monnaie, elles ne valent réellement, sauf l'exception dont nous parlerons pour le billon, que par la quantité de métal qu'elles contiennent. *Les dénominations même des diverses pièces de monnaie eussent dû se référer à un poids déterminé de métal; il eût été désirable qu'il en fût toujours ainsi et que les appellations fantaisistes et trompeuses comme florins, écus, louis, couronnes, souverains, francs, lesquelles se rapportent surtout aux figures ou dessins, n'eussent jamais été en usage.*

D'après les observations de Morgan sur la monnaie anglaise, le *shelling*, était un poids équivalant à la centième partie d'une livre, le *marc* équivalait aux deux tiers d'une livre, la *livre de troy* se composait de douze onces, chaque once se divisait en 20 deniers et chaque denier en 24 grains. On a remarqué que rarement les pièces de monnaie frappées coïncidaient strictement soit avec cette unité monétaire type, soit avec un sous-multiple simple de cette unité type. Le mot *pound*, a écrit Morgan, ne fut jamais le nom d'aucune monnaie, et ce n'est que récemment que cette appellation s'est appliquée au souverain; c'était auparavant une simple monnaie de compte, monnaie idéale, à laquelle on rapportait la monnaie réelle; de même pour le marc.

*La monnaie frappée tendit ainsi, dès le début, à perdre le caractère principal qu'elle eût dû avoir, celui de la simple attestation d'une certaine nature et d'un certain poids de métal. Les figures et les enjolivements qui l'ornaient donnèrent lieu à des appellations populaires et légales qui reléquaient dans l'ombre la notion essentielle du poids et du titre. Les princes aux abois, les rois faux monnayeurs furent aidés par cette circonstance quand, pour se procurer des ressources temporaires, ils faisaient frapper des pièces portant les mêmes appellations que les anciennes, mais ne contenant que les quatre cinquièmes ou les trois quarts du poids fin d'or ou d'argent des premières. Ils acquittaient ainsi leurs dettes avec ces pièces affaiblies. Néanmoins, l'idée que la monnaie ne vaut que par le poids de métal fin a pu être un instant obscurcie chez des gouverne-*

ments intéressés, mais l'instinct public s'y est toujours fortement attaché. A chaque procédé déloyal frappant un plus grand nombre de pièces qu'auparavant dans un poids déterminé de métal, le public, si grossier et ignorant qu'il fût, s'apercevait que les nouvelles monnaies renfermaient moins d'or ou d'argent que les anciennes, et la valeur de ces nouvelles pièces, malgré tous les édits royaux, diminuait, de façon à se mettre exactement au niveau de la quantité d'argent ou d'or contenue dans les pièces.

*L'expérience des siècles, tout aussi bien que le raisonnement, a démontré que la monnaie est une marchandise qui ne vaut que par la quantité de métal précieux qu'elle contient.* L'empreinte n'est qu'une attestation de la quantité de ce métal et, quand cette attestation se trouve fautive, par la déloyauté de celui qui l'a faite, le public ne lui accorde plus confiance.

Des pièces de monnaie circulant avec la simple indication du poids et du titre, et l'estampille, sous la responsabilité pénale, des principaux banquiers ou commerçants les garantissant, eussent, sans doute, mieux valu que la constitution de la frappe des monnaies en droit régalien. On prétendrait à tort que le premier système constituerait l'anarchie; on serait arrivé à une entente pour avoir dans tout un État des pièces de même type, et comme ces pièces auraient toujours correspondu à une quantité fixe et connue de métal, les rapports commerciaux internationaux en eussent été facilités. Ainsi le gramme d'or fin équivaut à une valeur de 3 fr. 444; une pièce de 5 grammes d'or eût représenté 17 fr. 22 et une pièce de 10 grammes d'or, 34 fr. 44.

Quoique la constitution de la frappe de la monnaie en droit régalien ait eu de très graves inconvénients, qu'elle ait assujéti et assujétisse encore les trois quarts du monde civilisé à n'avoir que des *signes monétaires* instables, au lieu de monnaie véritable, diverses circonstances expliquent cette intrusion des gouvernements. Ceux-ci d'abord s'attribuent un droit de police générale s'étendant à toutes les relations publiques et habituelles entre les hommes. Ils sont chargés, en outre, de

faire respecter les contrats et se considèrent comme ayant le droit de les interpréter et souvent de les régler. Enfin l'État, il ne faut pas l'oublier, est dans toute nation le plus grand payeur et le plus grand receveur. Il reçoit toutes les sommes qu'il prélève à titre d'impôts, celles aussi qu'il attire par voie d'emprunts ; il paie des légions de fonctionnaires, des quantités de fournisseurs et d'entrepreneurs. Il doit donc faire connaître la monnaie en laquelle on aura à le payer et en laquelle il fera ses paiements ; cette monnaie, par ce fait seul, est sûre d'être acceptée, au moins momentanément et dans une certaine mesure, par le public ; dans la limite où elle peut servir au paiement des impôts, elle a un cours certain, ce qui ne veut pas dire que, pour tout l'ensemble des transactions, elle puisse conserver toujours la valeur que lui attribuent les caisses publiques.

Ce rôle de grand payeur et de grand receveur qu'a l'État, cette faculté pour lui de fixer la monnaie en laquelle il paiera et sera payé n'entraîne pas, néanmoins, de toute nécessité que la frappe de la monnaie doive être un droit régalien. On conçoit qu'il stipulât pour chaque paiement ou versement, pour chaque fourniture ou chaque redevance, un poids déterminé de tel ou tel métal. Les pièces de monnaie frappées interviendraient alors dans les petites transactions pour le poids qui y serait inscrit et garanti par l'estampille ; dans les transactions importantes, au contraire, elles feraient l'objet d'une pesée et seraient reçues pour leur poids exact ; l'habitude de peser les grosses sommes d'or et d'argent, est d'ailleurs, aujourd'hui même, universellement répandue. Les Banques délivreraient, comme celle de Hambourg autrefois, des billets, des reçus libellés en poids exact de métal précieux ; les virements se feraient de même. *On aurait ainsi les avantages réunis de la monnaie frappée pour toutes les transactions usuelles et du maintien du poids du métal comme monnaie de compte et comme régulateur définitif dans les grandes transactions.*

Certaines difficultés pourraient sans doute se présenter, mais non insurmontables. Quelles qu'elles fussent, elles se-

raient loin d'équivaloir aux maux immenses qu'a causés dans les trois quarts des pays du monde, et que cause encore le *droit régalien* que se sont arrogé les États de fixer la monnaie et les suppléants de la monnaie, d'où il résulte que, même à l'heure actuelle, la majeure partie du monde civilisé ne jouit d'aucun intermédiaire un peu stable des échanges.

On objectera que les États auraient pu et pourraient encore ne pas abuser du droit régalien, qu'ils se sont attribué, de frapper la monnaie, puis de réglementer les substituts usuels de la monnaie métallique ; sans doute, mais il est peu dans la nature de la généralité des États d'avoir assez de prévoyance et de maîtrise d'eux-mêmes pour résister aux entraînements, et pour ne pas donner souvent la préférence à un avantage immédiat, si périlleux qu'il soit pour l'avenir, sur les biens permanents qui paraissent d'une moindre ressource dans le présent. *Les États modernes à ce point de vue n'offrent guère plus de garanties que les États du Moyen Age* <sup>1</sup>.

LA MONNAIE EST UNE MARCHANDISE ; EST-ELLE UNE MARCHANDISE COMME TOUTES LES AUTRES ? — *Que la monnaie soit une marchandise, c'est une des notions les plus essentielles. Elle vaut par le besoin, le désir de l'acquérir et par sa difficulté d'acquisition* <sup>2</sup>. L'injonction légale, l'histoire le prouve surabondamment, ne suffit pas pour assigner ou maintenir une valeur à la monnaie.

Doit-on considérer, cependant, la monnaie comme une marchandise absolument analogue à toutes les autres ? On a élevé différentes objections à ce sujet. La monnaie, a-t-on dit, ne rendant aucun service direct au genre humain, mais seulement ce service indirect d'être l'intermédiaire des échanges des autres marchandises, il en résulte qu'on gagne à en avoir le moins possible pourvu que la quantité qu'on en possède suffise à effectuer, avec commodité et sûreté, tout le volume

<sup>1</sup> Consulter sur ce point notre *État moderne et ses fonctions*, 2<sup>e</sup> édition, 1894, particulièrement les livres I et II consacrés aux caractères généraux de l'État et aux *Caractères particuliers de l'État moderne*.

<sup>2</sup> Nous disons *difficulté d'acquisition*, ce qui n'est pas exactement la même chose que *difficulté de production*.

des transactions, aussi bien les grandes que les petites. Cette observation est exacte, comme on le verra plus loin; mais ce caractère ne différencie pas la monnaie de beaucoup d'autres marchandises; les charrettes, par exemple, ou les wagons de marchandises sont dans le même cas; il ne servent pas directement à un besoin de l'homme, mais indirectement, en transportant les objets où ils sont le plus utiles, si bien qu'on gagne en n'en ayant que la quantité nécessaire pour effectuer, avec commodité et sûreté, tout le volume des déplacements qui est avantageux à la société.

Une autre objection à l'assimilation de la monnaie aux marchandises consiste à dire que sa fonction et en quelque sorte sa situation sociale diffèrent considérablement de celles-ci. La monnaie serait, suivant une expression imagée de Proudhon, *la marchandise princesse*, ayant cette propriété spéciale, qu'elle tient à la fois de l'assentiment universel et de la loi, de conférer à celui qui la possède la faculté de choisir entre tous les biens sociaux offerts à l'échange le bien précis qu'il désire et de se le procurer, sauf discussion sur le quantum de monnaie à céder, dans toute main, dans tout lieu, dans tout temps. Cette propriété d'être *l'équivalent général pour toutes les valeurs offertes à l'échange* est, sans doute, infiniment précieuse et distingue la monnaie des autres marchandises; elle fait que la monnaie est, dans l'état social actuel, ce qu'un économiste ingénieux, Courcelle-Seneuil, a nommé : *le capital à aptitude générale*, c'est-à-dire qui, sous la réserve du quantum à débattre, peut procurer tous les autres, se transformer en tous les autres, tandis que toutes les autres marchandises sont des *capitiaux à aptitude spéciale*, ne pouvant servir qu'à une œuvre déterminée, à un emploi particulier et limité. Cette propriété qu'a la monnaie d'être l'équivalent universellement admis pour les autres marchandises la distingue évidemment de ces dernières, qui ne jouissent pas de la même propriété, mais ne fait pas qu'elle ne soit pas une marchandise elle-même. Une marchandise peut différer de toutes les autres par certains caractères, sans cesser d'être une marchandise.

On peut élever une objection plus sérieuse contre cette classification de la monnaie parmi les marchandises, c'est que la monnaie ou du moins certaines monnaies valent parfois et même d'une manière durable beaucoup plus qu'en raison de la quantité du métal qu'elles contiennent. Tel est le cas des monnaies dites de billon ou d'appoint, dont nous parlerons dans un instant. Elles sont reçues dans les transactions quotidiennes pour la valeur que leur assignent les lois et qui est deux, trois, quatre ou cinq fois, parfois dix fois plus forte que la valeur de la quantité de métal qui y est contenue. C'est le cas pour certaines monnaies divisionnaires d'argent et surtout pour les monnaies de cuivre et de nickel. L'observation est exacte, mais il faut rechercher la cause de ce phénomène ; elle est double ; elle consiste d'abord en ce que ces monnaies de billon ou d'appoint sont en quantités limitées (pour les monnaies divisionnaires d'argent, par exemple, il a été établi dans l'Union Latine que la quantité n'en dépasserait pas six francs par tête d'habitant). En outre, la monnaie de billon, d'appoint, dans la pratique, s'échange facilement contre la monnaie supérieure, la monnaie type, la monnaie étalon, la vraie monnaie ; il en résulte qu'elle participe de la valeur de cette dernière puisqu'elle peut s'échanger contre elle. Supposez cette monnaie de billon ou d'appoint émise en quantité illimitée et très exagérée, on verrait bientôt le public n'en plus vouloir ; elle subirait une perte relativement au rapport légal et fictif qu'on aurait établi à son profit avec la monnaie type et étalon ; elle se trouverait peu à peu ramenée, si on l'émettait ainsi sans limites, à la simple valeur du métal qu'elle contiendrait. La limitation artificielle de sa quantité et la propriété pratique de s'échanger contre la monnaie type ou étalon lui maintiennent ainsi, *en tant que signe*, une valeur supérieure à celle du métal qu'elle contient, et qui est égale à la valeur de la monnaie réelle contre laquelle elle peut pratiquement s'échanger.

Une autre objection plus forte consiste en ce que théoriquement et dans certaines conditions presque impossibles à réunir

en pratique, ainsi qu'on le verra plus loin, on peut concevoir qu'une société se servit d'une monnaie quasi-idéale et n'ayant que le minimum de *substratum* matériel; une société, dans des conditions qu'on peut définir, mais qui, par les fautes et les entraînements des hommes, n'auraient aucune chance de se réaliser et surtout de se maintenir, pourrait vivre sur une monnaie de papier ou de toute autre matière vile, non convertible en espèces métalliques, qui serait acceptée pour une valeur infiniment plus élevée que celle de la matière même de cette monnaie. On verra plus loin, quand nous parlerons des billets de banque de l'État non convertibles en espèces métalliques, les conditions tout idéales et très peu applicables où ce phénomène pourrait se produire. Il n'y aurait, toutefois, dans ce phénomène rien de contraire à l'idée de la monnaie-marchandise : les conditions les plus indispensables à la circulation de cette monnaie de papier ou de toute autre matière peu coûteuse et au maintien pour elle d'une valeur très supérieure à la matière dont elle serait faite se trouveraient : 1° dans la limitation très stricte de la quantité de cette monnaie ; 2° dans la confiance générale, l'opinion universellement établie que cette monnaie ne serait jamais accrue ou qu'elle ne le serait que dans des proportions fixées d'avance, d'après certains éléments non arbitraires, en raison, par exemple, de l'accroissement de la population; cette monnaie non-seulement serait ainsi limitée en quantité dans le présent, mais elle serait, par hypothèse, universellement considérée comme limitée aussi dans l'avenir. Il serait possible, en ce cas, qu'elle conservât une valeur dépassant énormément le prix de la matière dont elle serait faite. Mais ce phénomène ne serait pas en contradiction avec le caractère de marchandise attribué à la monnaie. La monnaie dont il s'agit serait recherchée parce qu'elle serait utile dans les échanges, elle serait d'une acquisition difficile parce qu'elle serait limitée en quantité; elle vaudrait l'or par la combinaison de ces deux causes, le besoin qu'on en aurait et la difficulté d'acquisition. Elle rentrerait dans cette grande catégorie de marchandises dont nous avons

parlé en traitant de la valeur, qui ne pouvant plus être reproduites, par hypothèse, ont une valeur dépendant, non pas de leurs frais de production lesquels ne concernent que le passé, mais uniquement de la demande et de l'offre ; la demande ici serait représentée par le besoin qu'on aurait de cette monnaie pour les transactions, et l'offre se trouverait limitée par hypothèse ou ne devrait s'accroître que dans des proportions strictement déterminées et d'après des éléments connus d'avance : cette monnaie aurait une valeur qui se réglerait selon ces deux données. Nous anticipons ici un peu sur le chapitre suivant où nous étudierons comment s'établit la valeur de la monnaie. On voit par ces explications qu'aucune des objections contre la doctrine de la monnaie-marchandise ne peut être regardée comme topique.

LE TITRE. — LE SEIGNEURIAGE. — LE BILLON. — Diverses questions pratiques se rattachant à la monnaie méritent d'être examinées. La monnaie passant de main en main est sujette à s'user, quoique très lentement, et à perdre, avec le temps et la circulation, quelques parcelles du poids de chaque pièce. C'est là un préjudice général pour la société et une cause d'amointrissement de la valeur des monnaies effectives, qui s'écartent ainsi peu à peu de leur type et du poids normal qu'elles devraient avoir. L'expérience et la science ont démontré que, pour rendre aussi inusables que possible par le frottement l'or et l'argent, il est indispensable de les unir dans une proportion faible à un autre métal, généralement le cuivre. La combinaison de ce métal inférieur et du métal supérieur qui entrent dans les pièces de monnaie s'appelle l'*alliage*. La proportion de métal fin, or ou argent, qui entre dans cet alliage s'appelle le *titre*. Nos monnaies, sauf le *billon*, dont nous parlerons dans un instant, sont en France au titre de 900 millièmes, c'est-à-dire que dans chaque pièce d'argent ou d'or il doit se rencontrer les 900 millièmes du poids ou les 9 dixièmes d'or ou d'argent, et 100 millièmes seulement du poids soit 1 dixième du métal inférieur composant l'alliage. Il n'est pas toujours possible d'atteindre dans la fabrication avec une

fidélité mathématique, pour toutes les pièces, cette proportion : la limite dans laquelle il est permis de s'en éloigner s'appelle la *tolérance du titre*. Cette limite est très étroite et les progrès de la fabrication permettent de la restreindre de plus en plus ; elle n'est, par exemple, en France, que de 2 millièmes, c'est-à-dire que, à la rigueur, une pièce d'or neuve peut ne contenir de l'or que pour les 898 millièmes de son poids, au lieu des 900 millièmes qui constituent le titre. Toute pièce neuve ayant moins de 898 millièmes d'or ne peut être lancée dans la circulation et doit être refondue.

Le droit que l'Etat perçoit sur la fabrication de la monnaie s'appelle *seigneurage*, droit du seigneur. Régulièrement, ce droit ne devrait comporter aucun bénéfice proprement dit ; le montant n'en devrait pas dépasser les frais de fabrication dans l'acception générale du mot, c'est-à-dire en y comprenant l'intérêt usuel et l'amortissement du capital employé dans les hôtels des monnaies, dans leur outillage et leur fonds de roulement.

*Si le seigneurage dépasse le montant de ces frais et constitue l'État en bénéfice net et voulu, il y a abus ; c'est une sorte d'altération des monnaies.*

LA MONNAIE DE BILLON. — Il est certaines natures de pièces qui servent, d'ordinaire, seulement d'appoint dans les paiements et qui n'ont un pouvoir libérateur que pour les petites sommes, c'est-à-dire qui ne peuvent être imposées au créancier par le débiteur que pour de petites quantités : par exemple jusqu'à 50 francs pour la monnaie divisionnaire d'argent en France, les pièces de 2 francs, 1 franc, 50 et 20 centimes ; les monnaies de cuivre, qu'on ne peut imposer dans les paiements en France que jusqu'à concurrence de 5 francs, ont encore plus ce caractère. En France et dans beaucoup d'autres pays, toutes ces pièces ne contiennent pas la quantité de métal qu'elles devraient contenir pour répondre à leur dénomination légale : ainsi les pièces d'argent de 20 et 50 centimes et de 1 et 2 francs ne renferment que 835 millièmes d'argent, tandis que pour répondre au type monétaire

admis dans le système français, elles devraient en renfermer 900 millièmes. Elles ont donc une valeur moindre que celle que la loi leur attribue<sup>1</sup>. Il en est de même, dans une beaucoup plus forte mesure, des pièces de cuivre qui ne valent guère que le sixième, le huitième et même le dixième de leur valeur nominale ou légale. Ces différentes pièces sont ce que l'on appelle du *billon*, de l'appoint. Elles ne sont pas de la monnaie réelle et complète, parce qu'elles ne contiennent pas le poids de métal qui répond à leur désignation. Toutes ces pièces ne constituent pas la monnaie normale ; c'est une sorte de monnaie fiduciaire, c'est-à-dire de confiance : le public les reçoit parce qu'elles sont indispensables pour les petites transactions et que, lorsqu'elles se trouvent en quantités limitées, sous un bon régime monétaire, on trouve à les échanger facilement contre la monnaie réelle, celle dont le titre et le poids correspondent à sa dénomination. (Voir plus haut page 131.) Ce qui fait qu'on est obligé de recourir à la monnaie de billon, du moins pour le cuivre (car on pourrait maintenir aux pièces divisionnaires d'argent un poids de métal fin correspondant strictement à leur dénomination et au type monétaire adopté), c'est que, d'un côté, la valeur des métaux précieux est telle que l'on ne pourrait en faire des pièces pour correspondre aux très petites transactions, des pièces de 5 centimes par exemple, sans les rendre tellement ténues et minimes que l'usage en serait très incommode ; d'autre part, si l'on voulait que les pièces de cuivre et de nickel, destinées aux très petites transactions, continssent un poids de ce métal, cuivre ou nickel, qui correspondit à leur valeur nominale, on aurait des pièces d'un poids tel qu'elles seraient exorbitamment encombrantes et d'un usage très difficile. Ainsi, à l'heure actuelle (octobre 1894) la tonne de cuivre brut coûte 40 livres sterling, ou 1,000 francs ; il s'en suivrait qu'une pièce de 10 centimes en cuivre devrait peser 100 grammes environ, au lieu de 40 qu'elle pèse en France,

<sup>1</sup> Nous laissons de côté, pour le moment, la question de la dépréciation de l'argent depuis 1873.

et une pièce de cinq centimes devrait peser 50 grammes au lieu de 5. L'usage d'une pareille monnaie serait aussi peu pratique que possible. Il faut ajouter que le cuivre et le nickel sont des métaux à valeur beaucoup plus variable que l'or et même l'argent.

L'État fait un bénéfice sur la frappe de ces monnaies; il gagne tout l'écart entre la valeur du métal qu'elles contiennent et la valeur que lui assignent les lois et l'assentiment du public. Il ne doit pas chercher à grossir ce bénéfice en frappant des quantités plus considérables qu'il n'est nécessaire de ce billon. Autrement; le public ne voudrait plus de ces pièces qui n'ont d'utilité qu'en petites quantités et ne se maintiennent que par la limitation même de cette quantité; ou bien encore, le public étant saturé de ces pièces, les monnaies d'or et d'argent, par un phénomène qui sera étudié plus loin, émigraient. Si l'État multipliait cette monnaie de billon au delà des stricts besoins des transactions et surtout s'il en élevait le pouvoir libérateur, il ferait en réalité de la fausse monnaie, et il déprécierait le pouvoir d'achat de ce billon.

DU BON ENTRETIEN DE LA MONNAIE. — *S'étant chargé de la frappe des monnaies, l'État doit veiller à ce que celles-ci restent toujours aussi semblables que possible aux types; il doit entretenir sa monnaie, c'est-à-dire veiller à ce qu'elle ne perde pas de son poids.* Il y a nécessairement dans la circulation d'un vieux pays des pièces à divers degrés d'usure; les unes qui sont neuves ou presque neuves, ou qui, simplement, ayant longtemps séjourné dans les coffres-forts ou dans les caisses des banques n'ont rien perdu ou presque rien de leur poids; d'autres, au contraire, qui ont subi une certaine usure par leur ancienneté ou la fréquence de leur circulation; c'est ce que l'on appelle les pièces faibles. Quand celles-ci forment la majorité de la circulation d'un pays, il en résulte que le pouvoir acquisitif de la monnaie tend à se déprécier dans une proportion équivalant à l'usure des pièces. Dans les rapports internationaux notamment, les pièces qui ne valent que par la quantité de métal fin qu'elles contiennent réellement se

trouvent avilies de tout le montant de l'usure. On voit, par exemple, dans certains pays, que l'or fait une certaine prime malgré que la circulation soit très considérablement approvisionnée de pièces d'or; à l'heure présente en France (31 octobre 1893), l'or en lingot fait, par exemple, 2 à 3 p. 1,000 de prime; il a fait quelquefois récemment 4 p. 1,000. Cette prime peut correspondre à différents faits : d'abord, ce qui n'est guère le cas au moment où nous écrivons, à la recherche de l'or pour l'exportation et aux frais de refonte de l'or monnayé qui ne vaut que pour son poids; ensuite, à l'état défectueux de la monnaie d'or qui, étant en partie usée, non seulement cause des frais de refonte, si on a besoin de l'exporter, mais laisse une perte à la refonte. *Toute monnaie dont la généralité des pièces sont usées tend donc à subir une dépréciation. Aussi est-ce un des devoirs de l'État qui a assumé la charge de la monnaie de retirer de la circulation toutes les « pièces faibles » et de les refondre.* Une certaine somme devrait être allouée chaque année pour cette opération qui devrait être ininterrompue. Les principales banques et les receveurs des finances auraient pour mission de retirer et de remettre à l'État toutes les pièces faibles pour la refonte. En France, on a bien porté au budget des dépenses une certaine somme pour l'entretien de la monnaie en bon état, ainsi dans ces dernières années 150,000 fr.; mais cette somme est insuffisante, surtout pour une opération qui a été abandonnée pendant longtemps; elle devrait être triplée et quadruplée<sup>1</sup>. *Les bénéfices que l'État réalise sur la monnaie de billon devraient être consacrés au bon entretien de la monnaie étalon.*

<sup>1</sup> Toutes les quantités de pièces de monnaie qui sont requises pour l'exportation ne sont pas nécessairement fondues, quoique ce soit souvent le cas. On conçoit qu'une grande banque étrangère puisse les accepter pour la valeur stricte de métal fin qu'elles contiennent et les garder ainsi dans son eucaisse, jusqu'à ce que, les courants commerciaux ou financiers étant devenus différents, ces pièces puissent retourner dans leur pays d'origine; ainsi les frais de la fonte sont épargnés, et il peut même y avoir un gain pour la banque qui, ayant pris ces pièces pour la valeur stricte du métal qu'elles contiennent et les ayant placées dans

Normalement, et sauf les besoins pour l'exportation, dont nous parlerons plus loin, la monnaie devrait valoir un peu plus que le lingot, c'est-à-dire qu'un poids d'or en monnaie devrait valoir un tant soit peu plus que le même poids de métal en lingot, à cause des frais de frappe de la monnaie ou seigneurage. Les hôtels de monnaie sont approvisionnés, dans un système monétaire normal, par le public. L'État n'a pas besoin d'acheter des lingots; les banquiers ou les particuliers qui en possèdent et qui ont des paiements à faire les apportent aux hôtels des monnaies et les font frapper en payant les frais de cette opération.

Le rôle de l'État en cette matière est un rôle surtout conservateur. On a dit, il est vrai, de la monnaie : « Une nation grave l'histoire de sa civilisation dans ses pièces de monnaie (*a nation stamps the history of its civilisation into its coin*)...; que nous étudions les progrès du genre humain chronologiquement depuis les habitants des cavernes des premiers âges humains jusqu'au Paris cultivé d'aujourd'hui, ou géographiquement depuis le cœur de l'Afrique de Stanley jusqu'au cœur de Londres, nous trouvons que l'histoire de la monnaie est l'histoire de la civilisation<sup>1</sup> ». Cette observation peut être vraie, au point de vue esthétique, pour certains peuples comme les Grecs, au point de vue également de la succession des événements et des gouvernements, dont les monnaies ont conservé l'empreinte. Mais ce que la plupart des gouvernements ont le plus gravé dans l'histoire de leurs monnaies, ce sont leurs aberrations et leurs fautes. On peut dire que c'est en cette matière surtout qu'est vrai le dicton : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. » De toutes les histoires monétaires, en effet, la plus simple est celle de la Grande-

son encaisse, comme garantie de ses billets, peut ultérieurement trouver l'occasion de s'en servir pour faire des paiements dans le pays d'origine en évitant les frais de frappe ou le seigneurage. Pratiquement, l'encaisse des principales grandes banques contient des monnaies très diverses, mais comptées toutes pour le poids juste de métal fin qu'elles renferment.

<sup>1</sup> Sydney Sheerwood, *Syllabus of a course of twelve Lectures on the History and Theory of Money*, University of Pensylvania, 1892, page 15.

Bretagne, parce que c'est le pays où le gouvernement est le moins intervenu pour faire de la frappe de la monnaie ou de l'émission des billets suppléant la monnaie un simple expédient de circonstance.

Ce n'est pas à dire que, même en Angleterre, le gouvernement n'ait commis à ce sujet des abus; il suffit de rappeler un incident grave dont il sera parlé plus loin, l'autorisation donnée, en 1797, par l'État anglais à la Banque d'Angleterre de suspendre le remboursement en espèces de ses billets stipulés payables au porteur et à vue. Au moyen âge, en outre, il pratiqua des falsifications; mais il fut le premier, à partir des deux derniers siècles, particulièrement pour la monnaie frappée, à se montrer respectueux et des principes scientifiques et du droit.

#### MESURES RELATIVES AU SEIGNEURIAGE; GRATUITÉ OU INDEMNITÉ.

— LA QUESTION DE LA REFONTE DES MONNAIES ET DE L'ABAISSEMENT DES TYPES; NEWTON. — Pour le seigneurage, le gouvernement anglais s'inspira de l'intérêt public, non des besoins immédiats du Trésor; c'était une vieille question que celle de savoir si le gouvernement doit percevoir sur la monnaie qu'il frappe les droits de fabrication et si même, en plus, il peut y joindre pour lui un profit popre. Dès 1382, Oresme la discutait; plus tard Copernic, en 1526. Nous nous sommes prononcé (voir page 134) en ce sens que l'État peut retenir sur le métal qui lui est apporté pour la frappe le montant des frais de fabrication, mais nullement et sous aucun prétexte un profit à proprement parler. Le gouvernement anglais, dès le xvii<sup>e</sup> siècle et avant la Révolution de 1688, trancha la question dans un sens encore plus désintéressé. La *Coinage Law* (loi de frappe des monnaies) de 1666 proclama libre et gratuit le monnayage de l'or et l'argent<sup>1</sup>. Un point non moins important fut fixé,

<sup>1</sup> Aux États-Unis, d'après Laughlin (voir son ouvrage sur Stuart Mill page 303), il n'y eut aucune charge de seigneurage sur l'or et l'argent jusqu'en 1853. A cette date, on exigea 1/2 p. 100 comme intérêt, si la monnaie était délivrée au moment même de la remise du lingot; en 1875, cet intérêt fut réduit à un cinquième pour cent. Il fut complètement

dans le bon sens également, en 1696. Il s'agissait de la refonte des monnaies. Deux opinions étaient en présence : l'une qui soutenait que l'on devait abaisser le type des pièces nouvelles en tenant compte de la diminution de métal des pièces anciennes; l'autre, qui avait pour illustres représentants, Locke et Sir Isaac Newton, qui défendirent triomphalement l'ancien droit étalon ou type « *ancient right standard* »; cette opinion prévalut; ce fut, comme le dit à juste titre, un écrivain américain « l'une des plus grandes victoires dans l'histoire moderne en faveur de la bonne monnaie<sup>1</sup> ». Le rapport d'Isaac Newton est resté célèbre. *C'est un des traits caractéristiques de l'histoire monétaire que de voir des savants et des penseurs de premier ordre comme Copernic, Locke et Newton s'occuper avec amour des problèmes se rattachant à la monnaie et les résoudre, en général, avec une parfaite rectitude. Ces grands esprits familiers avec les lois naturelles permanentes dans l'ordre physique se rendaient compte que les mêmes lois naturelles existent dans l'ordre des faits économiques. Comme nous l'avons fait remarquer plus haut (voir tome I<sup>er</sup>, page 8), les vrais pères de l'économie politique ont été les écrivains monétaires, parce que ce sont eux qui les premiers ont établi, dans un des domaines importants des relations économiques, l'existence de lois naturelles inéluctables.*

COUP D'ŒIL JETÉ SUR LES FALSIFICATIONS DE LA MONNAIE. — Il n'est pas sans intérêt de jeter un rapide coup d'œil sur les falsifications de la monnaie, auxquelles on peut dire qu'aucun peuple n'a échappé. La matière est tellement ample que des volumes ne suffiraient pas à l'histoire des méfaits des gouvernements, passés et présents, en cette matière. Aussi loin que l'on peut remonter dans l'histoire, on rencontre cette aberration gouvernementale.

Déjà, chez les Hébreux, le « Sékel profane » qui apparaît dans leur histoire est environ deux fois moins gros, c'est-à-dire

aboli en 1875, le propriétaire du lingot devant seulement payer le cuivre servant à l'alliage.

<sup>1</sup> Sydney Sheerwood, op. cit., page 43.

contient environ deux fois moins de métal, que le « Sékel sacré » qui l'avait précédé<sup>1</sup>. Chez les Athéniens, ce fut une pensée socialiste qui porta Solon à falsifier la monnaie, c'est-à-dire à en diminuer le poids, pour alléger le fardeau des débiteurs<sup>2</sup>. Le *talent* athénien de Solon fut, en poids, au talent ionique, qui l'avait précédé, comme 18 est à 25, et ce dernier était lui-même au vieux *talent* du Péloponèse comme 5 est à 6; les derniers *talents* de Rhodes et de Corinthe, les grandes villes commerçantes de la fin de la Grèce antique, marquèrent de nouveaux affaiblissements de la monnaie<sup>3</sup>.

Les falsifications de la monnaie chez les Romains paraissent avoir été contemporaines des guerres d'Annibal<sup>4</sup>; elles correspondaient ainsi à ce que sont en pareil cas aujourd'hui les émissions de papier monnaie non remboursables. L'or des Romains qui, sous Servius Tullius, représentait une livre de poids de cuivre fut, par de nombreuses diminutions, réduit à une once. On sait comment la monnaie dite la livre, aujourd'hui le franc, qui, en France et en Italie, était, au temps de Charlemagne, une livre de poids d'argent, finit, par des atténuations successives du poids du métal pendant neuf siècles, par ne plus contenir que 4 grammes et demi d'argent, soit la 85<sup>e</sup> partie du poids primitif. Les historiens, pour la plupart, ne tiennent pas compte, au moins pour les temps modernes, de ces diminutions du poids des monnaies.

C'était, d'ailleurs, au moyen-âge et au commencement des temps modernes, en France, une anarchie monétaire absolue. Un érudit qui fait autorité en ces matières, M. Natalis de Wailly, dans son *Mémoire sur les variations de la livre tournois depuis le règne de Saint-Louis jusqu'à l'établissement de la Monnaie décimale*, a relevé, de 1258 à 1793, un nombre de

<sup>1</sup> Roscher, *Nationalökonomik des Handels und Gewerbflusses*, 2<sup>e</sup> édition, page 205. Roscher se sert de ces expressions « *Profane Sekel* », « *heilige Sekel* ».

<sup>2</sup> Sydney Sheerwood, *Syllabus of twelve lectures on the History and theory of Money*, page 20.

<sup>3</sup> Roscher, op. cit., *ibid.*

<sup>4</sup> Sydney Sheerwood, op., cit., *ibid.*

369 variations dans le poids de la livre; si elles avaient été uniformément répandues sur toute la période, elles eussent représenté une moyenne d'une variation par 17 à 18 mois. Mais elles sont devenues plus rares dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Par contre, en une seule année, 1304, le poids de la livre change quatre fois, puis six fois en 1351, neuf fois en 1355, seize fois en 1359, vingt-six fois en 1720; et ces altérations n'étaient pas infinitésimales. En 1359 la valeur successive de la livre, d'après le poids d'argent qu'on y mettait, alla de 7 fr. 91 à 3 fr. 49; en 1720, ces variations allèrent de 88 centimes à 41 1/2<sup>1</sup>.

A titre de guide pour les personnes qui aiment à comprendre l'histoire et à se rendre compte des sommes qui y sont énoncées, voici, d'après M. de Wailly, les valeurs de la livre tournois, d'après la quantité d'argent, aux époques où elle a le moins varié :

Périodes.	Valeur de la livre d'après son poids d'argent.		Périodes.	Valeur de la livre d'après son poids d'argent.	
	fr.	cent.		fr.	cent.
1258-1278...	20	26	1533-1544...	4	38
1278-1295...	20	41	1543-1549...	4	24
1330-1337...	18	32	1550-1561...	4	06
1360-1369...	10	82	1561-1568...	3	70
1389-1394...	9	88	1580-1602...	3	1
1394-1405...	9	81	1602-1615...	2	92
1405-1411...	9	78	1615-1630...	2	70
1413-1417...	6	74	1636-1640...	2	0
1437-1448...	6	28	1641-1652...	1	98
1450-1456...	7	12	1656-1666...	1	94
1456-1465...	7	01	1666-1693...	1	88
1465-1471...	6	98	1693-1700...	1	52
1475-1487...	6	02	1709-1713...	1	25
1488-1493...	5	57	1726-1785...	1	02
1493-1513...	5	47	1785-1795...	0	99
1521-1533...	4	73			

<sup>1</sup> Nous empruntons ces renseignements, ainsi que le tableau compris dans le texte, au *Bulletin de Statistique et de Législation comparée* (du ministère des finances), tome I<sup>er</sup> de 1888, pages 5 à 10.

Les personnes qui citent la lettre fameuse de M<sup>me</sup> de Maintenon à son frère d'Aubigné sur le train qu'on pouvait mener alors à Paris avec 12,000 livres de rente oublient, pour la plupart, que la livre tournois, de 1693 à 1700, contenait autant d'argent que 1 fr. 52 de notre monnaie et que, par conséquent, ces 12,000 livres tournois correspondaient à 18,000 fr. de poids monétaire actuel.

En Angleterre, en Scandinavie, en Allemagne, partout on peut dire, quoique dans le premier de ces pays pendant une période plus brève et avec une moindre obstination, la monnaie a été falsifiée par les gouvernements. D'après Roscher le *solidus* ou sou de Pépin le Bref, qui contenait le  $\frac{1}{22}$ <sup>e</sup> d'une livre d'argent est à la fois l'origine du *shelling* britannique et du *sou* français<sup>1</sup>.

M. Sidney Sherwood établit, d'après le discours de Robert Peel dans la discussion sur l'Act de 1844 régissant la Banque, que, « au temps de Guillaume le Conquérant, la livre de poids d'argent était aussi la livre de compte. La livre de fin était de onze onces et deux *pennyweights* (20<sup>e</sup> d'once) d'argent contre 18 *pennyweights* d'alliage par livre. » On peut altérer la monnaie, soit en diminuant le poids de métal qu'elle contient, soit en abaissant le titre de ce métal, c'est-à-dire la proportion de métal fin par rapport à l'alliage, soit en pratiquant simultanément l'une et l'autre méthode. C'est presque exclusivement par la première que les monnaies ont été altérées. Dans la pratique, en Angleterre, le titre est resté ce qu'il était dans les anciens temps, sauf pendant les années 1542 à 1560<sup>2</sup>.

En ce qui concerne le poids d'argent, au contraire, la « livre anglaise d'argent a été d'une façon répétée avilie : *has been repeatedly debased* ». Edouard I<sup>er</sup>, en 1300, frappa 20 shellings 3 pence au lieu de 20 shellings dans un poids d'une livre d'argent. Successivement elle fut altérée jusqu'à Élisabeth qui frappa 62 shellings dans la livre d'argent. Ce fut la dernière détérioration des monnaies jusqu'à nos jours. La mon-

<sup>1</sup> Roscher, *Nationalökonomik der Handels*, etc., p. 206.

<sup>2</sup> Sydney Sheerwood, op. cit., pages 20 et 21.

naie d'argent anglaise depuis l'origine perdit ainsi 67 p. 100 de son poids. En 1695, un membre du Parlement, Lowndes, proposait de frapper 77 shellings et 6 pence dans la livre de poids d'argent, au lieu des 62. Grâce à Locke, Newton et d'autres bons esprits, cette proposition fut repoussée.

*Ainsi en Angleterre, les abaissements du poids des monnaies cessèrent plus d'un siècle et demi avant leur cessation en France, et la monnaie anglaise ne perdit que les deux tiers de son poids primitif d'argent, tandis que la française perdit les 84/85<sup>es</sup>; de là vient en grande partie l'écart qui se rencontre encore entre le shelling anglais et le sou français, semblables au temps de Pépin le Bref, d'après Roscher.*

Si l'on peut abaisser le poids d'argent dans une monnaie, on peut aussi parfois l'élever. Mais il est rare qu'on l'ait fait, l'opération étant onéreuse pour le Trésor; c'est seulement à titre de réparation qu'on a augmenté parfois le poids des monnaies en le reportant à ce qu'il était auparavant. Dans le tableau publié page 142, on en trouve quelques rares exemples en 1450-56 pour la livre tournois. Sauf des mesures exceptionnelles, l'augmentation du poids des monnaies n'a aucune raison d'être; s'il est criminel et abusif de diminuer le poids des monnaies, il est, sous la réserve du cas particulier qui vient d'être indiqué, abusif et déraisonnable de l'augmenter<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Roscher, *Nationalökonomik der Handels*, etc., page 206, cite un certain nombre de cas d'augmentation du poids des monnaies.

## CHAPITRE II

### DE LA VALEUR DE LA MONNAIE

Ce que l'on doit entendre par la valeur de la monnaie.

Les causes déterminantes de la valeur de la monnaie.

L'influence excitatrice exercée par un subit afflux de monnaie.

L'action mécanique de la monnaie. — La rapidité de la circulation monétaire.

Comment les frais de production des métaux précieux affectent la valeur de la monnaie.

Influence que peut avoir sur la monnaie l'emploi des métaux précieux aux usages industriels. — Très grande inégalité, au moment actuel, des usages industriels de l'or et des usages industriels de l'argent. — Effets sensibles de cette inégalité sur la valeur respective des monnaies des deux métaux.

Chaque métal est particulièrement approprié à un état de civilisation.

CE QUE L'ON DOIT ENTENDRE PAR LA VALEUR DE LA MONNAIE. —

On a vu que la monnaie est un instrument pour faire vite et commodément l'échange et la répartition des produits, qu'elle est une mesure de la valeur des objets et en outre un instrument de transfert et d'équivalence, la marchandise universelle d'attente, que l'on échangera au moment voulu contre la marchandise finalement désirée; ce sont ces deux propriétés que l'on a exprimées par ces mots : *tertium comparationis*, *tertium permutationis*<sup>1</sup>. Comme valorimètre ou dénominateur commun et objet de comparaison, la monnaie est aussi utile qu'un langage commun pour exprimer les idées et les sentiments

<sup>1</sup> Pour Stuart Mill, la monnaie remplit trois offices : dénominateur commun, intermédiaire des échanges et étalon de la valeur (*Standard of value*); la division en deux, comme dans le texte et dans le chapitre précédent, nous paraît plus claire.

des hommes ayant entre eux des relations. Comme marchandise d'attente et équivalent général, permettant de diviser, sans faire crédit à personne, l'échange en deux parties, la vente et l'achat, il faut que la monnaie ait une valeur.

Qu'entend-on par la valeur de la monnaie? Ce terme de *valeur de la monnaie* est en apparence une expression très claire : *c'est la puissance qu'a la monnaie en échange, elle est en raison inverse du prix; la monnaie vaut beaucoup quand les prix sont bas, et qu'un faible poids de monnaie peut acheter beaucoup de marchandises; elle vaut peu quand les prix sont élevés et qu'un poids donné de monnaies ne peut s'échanger que contre une quantité de marchandises très limitée.*

Cette notion courante de la valeur de la monnaie est correcte, mais on y mêle souvent des idées toutes différentes. Il advient que par valeur de la monnaie et surtout, en français, par valeur de l'argent, ou pouvoir de l'argent, on entend le taux de l'intérêt. Or, ce sont là des idées tout à fait différentes. L'intérêt ne représente nullement la valeur de la monnaie, mais bien le loyer des capitaux. Comme la monnaie est l'instrument de transfert des capitaux, ainsi que de toutes les marchandises, il arrive que si tout à coup elle devient très abondante ou si, au contraire, elle se restreint, le taux de l'intérêt, surtout des prêts à court terme, peut diminuer dans le premier cas ou s'élever dans le second; mais il n'en résulte pas que le taux de l'intérêt soit strictement dépendant de l'affluence ou de la rareté de la monnaie. On a vu le taux de l'intérêt assez haut dans la période de 1850 à 1860 où la monnaie est devenue très abondante par l'afflux de l'or de la Californie et de l'Australie; on le voit, au contraire, très bas dans toute l'Europe occidentale, pendant la période 1880-1892 quoique la production de l'or, la seule monnaie effective actuelle des riches nations de l'Europe: Angleterre, Allemagne, France, Hollande, Belgique, pays Scandinaves, Suisse, se soit considérablement restreinte<sup>1</sup>. Cette hausse de l'intérêt quand l'or affluait et cette

<sup>1</sup> Cette restriction a eu lieu surtout de 1880 à 1888, car depuis ce moment.

baisse quand il est devenu relativement rare prouvent bien qu'il ne faut pas établir de corrélation nécessaire et permanente entre la monnaie et le taux de l'intérêt. Ce dernier n'exprime nullement la valeur de la première.

Ainsi par ce terme : *valeur de la monnaie*, il faut simplement entendre, comme pour toute autre marchandise, le *pouvoir de la monnaie dans l'échange*. Qu'est-ce qui détermine ce pouvoir ?

LES CAUSES DÉTERMINANTES DE LA VALEUR DE LA MONNAIE. — La *valeur de la monnaie est déterminée par la demande et l'offre*; mais l'offre et la demande doivent être entendus dans un sens large. Quand il s'agit de l'offre d'une marchandise, on comprend par ce terme toute la quantité de cette marchandise qui est présentée pour la vente ou que l'on sait disponible pour la vente à certaines conditions. *L'offre de la monnaie se conçoit de toute la monnaie qui est en circulation à un moment déterminé, c'est-à-dire de toute la monnaie qui existe dans un pays sauf ce qui est thésaurisé. La demande de monnaie comprend toutes les marchandises destinées à la vente. Tout acheteur est vendeur de monnaie; tout vendeur est acheteur de monnaie. La demande de monnaie n'est limitée que par les moyens des vendeurs. En d'autres termes : la demande de monnaie consiste dans le montant des échanges à conclure; l'offre de la monnaie, c'est la somme de monnaie en circulation multipliée par la rapidité même de cette circulation. L'ensemble des marchandises sur le marché et l'ensemble de la monnaie, sauf les sommes thésaurisées ou mises en réserve, se recherchent mutuellement, sont réciproquement l'un pour l'autre l'offre et la demande. Les goûts et les besoins de la société, ainsi que le total des marchandises destinées à la satisfaire, étant supposés fixes, tout accroissement de monnaie représente une augmentation de la demande de toutes choses et doit aboutir à la hausse générale des prix. Cet accroissement de monnaie*

il y a eu une reprise de la production de l'or, mais pas assez sensible et trop récente pour que le volume monétaire s'en trouvât sensiblement accru.

ne ferait de bien à personne et forcerait seulement à compter en nombres plus élevés; ce serait comme un accroissement du nombre des voitures pour le transport de marchandises qui ne se seraient pas accrues en quantité, et qui pouvaient déjà être commodément et promptement transportées dans un nombre de voitures moindre. Nous examinerons plus loin l'opinion contraire des *inflationists*, et nous rechercherons la part d'excitation temporaire qui peut provenir d'un afflux subit de monnaie; mais si, temporairement, il peut résulter de cet afflux une action excitatrice, il reste vrai que d'une façon permanente l'accroissement de la monnaie quand le pays en possède déjà assez pour la facilité des transactions n'est pas un bienfait.

Lorsque la monnaie augmente dans un pays à production et à échange stationnaires, les changements de prix doivent être, à la longue, strictement proportionnels à l'augmentation de l'instrument monétaire; nous disons à la longue, parce que diverses influences, comme l'état du crédit, ont aussi, en dehors de la monnaie proprement dite, une influence sur les prix, mais cette influence du crédit sur les prix est surtout sensible dans les périodes anormales; dans les conditions normales et habituelles du crédit, tout changement dans la quantité de la monnaie doit se traduire par une hausse ou une baisse proportionnelle du prix. Nous supposons un pays à production et à échange stationnaires, car il est possible, et il arrive fréquemment, c'est même le cas général, que les échanges se développent beaucoup plus que la production: il suffit que la division du travail tant professionnelle que régionale se soit accrue; dans ce cas, l'accroissement des échanges étant plus considérable que l'accroissement de la production, l'augmentation de la monnaie, en tenant compte toujours de la vitesse de la circulation, pourrait être supérieure aussi à l'accroissement de la production sans que les prix s'élevassent.

L'INFLUENCE EXCITATRICE EXERCÉE PAR UN SUBIT AFFLUX DE MONNAIE. — *Quand l'augmentation de l'offre de la monnaie a par-*

*couru, ce qui demande un certain temps, tous les canaux de la circulation, le niveau général des prix, si la quantité des marchandises à échanger reste stationnaire, doit s'être élevé en proportion de cette augmentation de la monnaie. Il y a, cependant, deux observations à faire au sujet de cette règle : toutes deux se réfèrent à ce qu'il faut un temps assez long, quelquefois très long, pour que l'élévation du niveau des prix dans ce cas soit général et uniforme.* Nous avons dit que cette élévation générale se produit quand la monnaie accrue a parcouru tous les canaux de la circulation : or, il arrive que les premières marchandises sur lesquelles se déverse cet afflux nouveau de monnaie subissent d'abord l'augmentation des prix : leurs détenteurs qui ont des approvisionnements en profitent, puisqu'ils se sont procuré ces approvisionnements aux prix anciens. Ce sont, en général, les banquiers, pour les achats de valeurs mobilières, les fournisseurs des classes opulentes ou aisées, notamment pour les objets de luxe, les professions urbaines. Toutes ces catégories de personnes bénéficient de la hausse sur leurs approvisionnements ou stocks ; peu à peu cette hausse se répand sur les autres marchandises, les produits des autres professions et les denrées rurales, mais plus lentement. Il faut tenir compte, en effet, de l'habitude, du défaut d'informations, du milieu moins élastique ; ainsi, l'afflux soudain de monnaie produit une influence excitatrice, dans certaines classes de la société : *la facilité que trouvent à placer leurs marchandises moyennant de bons prix les négociants des capitales et des villes bancaires ou commerciales, qui ressentent les premières cet afflux de monnaie, fait qu'ils multiplient leurs commandes, sans être obligés, du moins au premier abord, d'accroître fortement les prix qu'ils donnent à leurs fournisseurs.* D'autre part, les ouvriers, surtout ceux des campagnes, qui sont peu au courant des choses et qui se trouvent assujettis à la coutume, continuent longtemps à travailler moyennant le même chiffre de monnaie pour rémunération. C'est ce que l'on voit dans les pays où sévit le fléau du papier monnaie, dans la République Argentine, au Brésil, en Espagne, en Portugal, en Grèce, en

Italie même, par cette influence de l'habitude, dont nous avons reconnu l'importance en ce qui concerne les salaires : ces derniers ne haussent pas en général dans une proportion qui corresponde à la dépréciation du change ou du papier monnaie ; il en est souvent de même un certain temps de diverses denrées rurales usuelles. Ainsi, il faut beaucoup de temps pour que le niveau général des prix s'élève régulièrement en proportion de l'accroissement de la monnaie. Dans cet intervalle, ce sont les banquiers, certaines catégories de marchands qui bénéficient de l'écart entre leurs prix de vente et leurs prix d'approvisionnement ou d'achat ; c'est là que se recrute la classe des *inflationists*, c'est-à-dire de ceux qui sont bien aises que la quantité de monnaie augmente.

Quand on regarde les choses de près, on voit que les avantages recueillis par ces catégories de personnes le sont aux dépens d'autres catégories, à savoir de tous ces ouvriers dont la rémunération en monnaie ne s'est pas accrue, quoique la monnaie ait perdu une partie de son pouvoir d'achat, des personnes jouissant de revenus fixes, rentiers, fonctionnaires, employés, de tous les créanciers, surtout de ceux à longue échéance, qui n'ont droit qu'à une somme de monnaie, quelles que soient les variations de la monnaie. De là vient aussi une autre catégorie d'*inflationists*, ce sont les débiteurs qui, n'ayant à payer qu'une somme fixée en monnaie, peuvent d'autant plus facilement s'acquitter que la monnaie perd de son pouvoir d'achat. Ainsi, un propriétaire de maison en location dans une ville, s'il est grevé d'une hypothèque, pourra d'autant mieux en payer l'intérêt et ultérieurement en rembourser le capital que la monnaie sera devenue plus abondante relativement à l'ensemble des marchandises échangeables, ce qui aura fait augmenter tous les prix y compris celui des loyers.

Les *inflationists* n'ont donc pas, au point de vue de leurs intérêts particuliers, complètement tort en prônant l'accroissement de la monnaie, la *soft money*, la monnaie facile, quand ils appartiennent à certaines classes. Mais les avantages qu'ils

recueillent sont obtenus aux dépens d'autres fractions de la population.

Quant à l'influence excitatrice qu'un afflux soudain de monnaie peut produire, elle est de courte durée et en général elle est suivie d'une dépression correspondante, parce qu'elle a fait croire à un accroissement de richesse réelle, tandis qu'il n'y a eu qu'un accroissement de moyens d'échange.

*Il faut donc un temps très long pour que l'accroissement de la monnaie parcoure tous les canaux de la circulation et produise l'élévation générale et uniforme du niveau des prix. Pendant cette période de transition, l'accroissement des prix est très inégal et certaines catégories de personnes, notamment les banquiers et les commerçants des principales villes, tirent un profit particulier de cette inégalité dans l'élévation des prix des marchandises et des services.*

L'ACTION MÉCANIQUE DE LA MONNAIE. — LA RAPIDITÉ DE LA CIRCULATION MONÉTAIRE. — On a dit que la monnaie exerce sur les prix une action mécanique. Comme la monnaie, sauf le cas spécial et assez rare des avares dans le sens classique du mot, n'est pas recherchée pour elle-même, mais seulement comme moyen d'achat, soit de denrées, soit de droits, c'est-à-dire de propriétés et de valeurs mobilières, il ressort que la monnaie est toujours offerte contre des marchandises ou des placements. La propriété qu'a la monnaie que, en supposant stationnaire le volume des échanges à effectuer et stationnaire aussi l'état du crédit, sa valeur varie strictement en proportion inverse de sa quantité lui est propre. Il n'en est pas ainsi pour la généralité des autres marchandises; toutes tendent à varier de valeur en proportion inverse de leurs quantités offertes; mais généralement la dépréciation n'est pas pour elles strictement proportionnelle à l'accroissement de l'offre; c'est que les autres marchandises sont, pour la plupart, utiles ou désirables en elles-mêmes, de sorte que chaque baisse de prix accroît la demande et suscite de nouvelles catégories d'acheteurs; il n'en est pas de même de la monnaie qui n'est pas désirée pour elle-même, mais seulement comme moyen

d'universel achat. Aussi, l'accroissement de la monnaie et sa diminution, en supposant toutes les autres choses égales et en tenant compte du temps pour que l'accroissement ou la diminution se soient fait sentir dans tous les canaux de la circulation, exercent-ils sur les prix une action en quelque sorte mécanique.

*La quantité de la monnaie soit existante dans un pays, soit qui s'y trouve en circulation, est loin d'égaliser toute la richesse de ce pays, ni même toutes les marchandises en vente ou vendues.* On estime à 200 milliards la richesse de la France, et la monnaie n'atteint pas à 5 p. 100 de cette somme. De même ce que l'on appelle le revenu des Français est évalué à 25 milliards de francs qui donnent lieu, sans doute, à un chiffre de transactions triple ou quadruple, et la monnaie métallique en France n'est pas évaluée à plus de 8 milliards ou 8 milliards et demi.

- La monnaie employée dépasse de beaucoup la monnaie en circulation. Chaque pièce de monnaie sert à une foule d'opérations, dans les pays surtout qui sont habitués aux pratiques commerciales. Même dans une foire, il y a un grand nombre de virements inconscients; si l'on dressait le tableau de la somme des transactions qui se sont effectuées dans une foire et qu'on notât la somme de monnaie qui y a été apportée, on trouverait que la première somme dépasse singulièrement la seconde.

La quantité des marchandises en vente supposée fixe, l'état du crédit également, la valeur de la monnaie dépendra de sa quantité et de l'importance des transactions qu'elle effectue en moyenne. *La valeur de la monnaie est donc inverse de sa quantité multipliée par la rapidité de la circulation.* Par ce mot de rapidité de circulation, il faut entendre non pas combien de fois la monnaie change de main en un temps donné, mais combien de fois elle change de possesseur pour accomplir un certain volume d'échanges. Si pour effectuer un million d'échanges de valeurs en un temps donné, la monnaie change de main dix fois et que chacune de ces dix transactions ou que chacun de ces dix paiements soient égaux entre eux, ce qui

naturellement est une simple hypothèse, il suffira de 100,000 fr. pour effectuer ce volume de 1 million d'échanges dans cette période.

*La rapidité de circulation de la monnaie dans les différents pays et dans les différentes classes d'une même société, ou dans les différentes années, et aux diverses saisons ou aux divers moments de chaque année, est prodigieusement inégale.*

Jevons fait remarquer qu'un peuple économe avec de médiocres facilités bancaïères (*with slight banking facilities*), comme les peuples français, suisse, belge et hollandais, entassent ou gardent par devers eux beaucoup plus de monnaie qu'un peuple imprévoyant comme les Anglais (*an improvident people like the English*) ou même qu'un peuple soigneux et attentif (*a careful people*) avec un système de banque parfait comme les Écossais<sup>1</sup>. Bien des circonstances aussi affectent la rapidité de la circulation. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur, et chaque accélération dans le service de ceux-ci et de ceux-là, permettent à la monnaie et aux lingots d'être moins longtemps immobilisés en allées et venues; le télégraphe évite souvent des remises et des transports inutiles. Nous ne parlons pas en ce moment des moyens perfectionnés pour économiser la monnaie et se substituer en partie à elle ou la représenter; n'ayant pas encore traité du rôle du crédit, nous supposons une société qui soit au régime de la monnaie métallique pur et simple. On verra dans les chapitres postérieurs comment le crédit et ses instruments peuvent par leurs combinaisons diverses influencer les phénomènes monétaires.

*Le degré d'instruction de la population, sa densité, notamment sa répartition entre les villes et les campagnes, ont une action très sensible sur la rapidité de la circulation de la monnaie.* Dans un pays où la population est concentrée dans les villes plutôt que dispersée dans les campagnes, comme l'Angleterre, la rapidité de la circulation de la monnaie est sensiblement plus grande que dans un pays, comme la France, où la

<sup>1</sup> Jevons, *Money and the Mechanism of Exchange*, pages 336, 339.

population rurale dépasse la population urbaine; aussi, toutes choses égales d'ailleurs, la quantité de monnaie effective doit être plus considérable dans le second pays que dans le premier<sup>1</sup>.

Il faut tenir compte aussi des besoins particuliers de monnaie qui se manifestent en certaines saisons ou en certains moments de spéculation. Il y a, par exemple, des migrations périodiques de monnaie dans l'intérieur d'un pays pour les récoltes. Dans les contrées où le système de banque est très parfait et où l'on économise beaucoup la monnaie métallique, comme en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique, où toutes les variations de la demande de métal deviennent très sensibles à tout l'organisme économique et sont notées avec soin, on remarque une forte demande de monnaie pour les campagnes, pour les contrées du Nord et de l'Est, notamment à Londres, pour l'Ouest à New-York, au moment des récoltes. On recourt, en général, en cette saison, à l'encaisse des banques qui tend à baisser; puis graduellement, par le paiement des fermages ou des dettes des cultivateurs, toutes ces espèces rentrent dans les villes. Ces faits sont familiers aux banquiers.

Il advient souvent qu'un afflux subit de monnaie agit d'abord et exclusivement, non pas sur le marché des denrées (*commodities*), mais sur celui des placements ou valeurs mobilières (*securities*) qui, elles aussi, sont des marchandises, mais d'un genre particulier. Alors, c'est ce dernier marché qui est influencé et non le premier; le prix des valeurs mobilières hausse, non celui des denrées, c'est ce qui se produit d'abord, en général, quand les métaux précieux deviennent plus communs, par suite d'une très forte production des mines; c'est plutôt au premier moment sur le marché des placements en valeurs mobi-

<sup>1</sup> On peut consulter utilement à ce sujet un mémoire lu à l'Académie des Sciences morales et politiques en décembre 1894 par M. Pierre Des Essarts, chef de service à la Banque de France : *La vitesse de la circulation de la monnaie*; l'auteur y étudie ce phénomène dans les divers pays, particulièrement à l'occasion des crises, dans les temps de spéculation et dans les périodes de liquidation.

lières que sur celui des denrées qu'a lieu alors la poussée. De là vient que l'afflux de monnaie est si bien vu des banquiers et des vendeurs de placements ou de titres ; de là l'idée qu'il tend à faire baisser le taux de l'intérêt, ce qui n'est vrai qu'occasionnellement et passagèrement. Mais, sauf dans le cas d'apport transitoire de monnaie ou de lingots du dehors, pour des raisons d'ordre purement financier, il arrive toujours que cet afflux finit par parcourir tous les canaux de la circulation qu'offrent les échanges de toutes natures, et y amène une hausse générale des prix dans le sens et avec les réserves que nous avons faites plus haut. (Voir pages 148-151.)

COMMENT LES FRAIS DE PRODUCTION DES MÉTAUX PRÉCIEUX AFFECTENT LA VALEUR DE LA MONNAIE. — Jusqu'ici nous avons considéré la valeur de la monnaie comme étant uniquement déterminée par l'offre et la demande, la demande consistant en tout l'ensemble des marchandises à échanger<sup>1</sup> sur une place déterminée et dans un temps donné, et l'offre dans la quantité de monnaie existante, multipliée par la rapidité de la circulation. C'est bien, en effet, l'offre et la demande, ainsi conçues, qui déterminent la valeur de la monnaie, à savoir son pouvoir d'acquisition ou d'achat. C'est ainsi qu'on comprend qu'il pourrait, à la rigueur, exister une monnaie n'ayant aucune valeur par elle-même, ou presque aucune, et, cependant, conservant un grand pouvoir d'achat, si, toutefois, l'on pouvait arriver à ce que cette dite monnaie fût toujours en quantité limitée et que tout le monde eût la ferme confiance que cette limitation ne disparaîtra jamais.

Pratiquement, quoique ne dépendant que de l'offre et de la demande conçues comme il est dit plus haut, la monnaie, notamment la monnaie métallique, subit, toutefois, l'influence

<sup>1</sup> Par ces mots : marchandises à échanger, nous entendons parler de toutes les quantités existantes qui s'offrent et qui correspondent à un besoin humain ou à un désir humain ; quant aux marchandises qui peuvent être en certaines circonstances, comme en temps de crise, en excès par rapport aux besoins, elles ne peuvent être considérées comme constituant une demande véritable de monnaie. Voir plus loin le chapitre sur les *Crises commerciales*.

de ses frais de production, c'est-à-dire de ceux du métal dont elle est faite, puisqu'on a vu que les frais de frappe proprement dits sont très faibles et que plusieurs gouvernements les prennent complètement à leur charge.

Les frais de production des métaux précieux influencent la valeur de la monnaie précisément en en affectant la quantité ; ce n'est pas immédiatement, c'est à la longue que cette influence devient sensible. On a vu plus haut (pages 416 à 419) quelle est l'énorme importance des stocks de métaux précieux existant dans le monde, et quelle proportion restreinte relativement à ce stock représente la quantité produite annuellement de chacun de ces métaux ; aussi, tout en étant des marchandises de valeur variable, l'or et l'argent, le premier surtout, offrent-ils des variations moins soudaines et moins profondes que la plupart des autres marchandises. La durabilité des métaux précieux et leur accumulation à travers les âges opposent ainsi un obstacle à des oscillations subites très considérables.

Néanmoins, il se produit pour ces métaux des oscillations de valeur. Il est, en général, très difficile de les mesurer, soit exactement, soit même approximativement, parce que la valeur n'est que le degré de puissance qu'a une chose pour acquérir une autre chose ou toutes les autres ; or, aucune chose n'ayant une valeur fixe, on ne peut jamais savoir sûrement, quand le rapport de puissance échangeable est altéré, à laquelle des choses échangées est due l'altération de valeur, ou plus exactement dans quelle proportion précise chacun des objets échangeables a contribué à cette altération de la valeur réciproque. En deux circonstances, tout au moins, pour le monde contemporain, de 1854 à 1860 pour l'or, et de 1873 à 1893 pour l'argent, on a pu constater une diminution de la valeur du premier et du second de ces métaux. Quant à la mesurer efficacement, c'était impossible. Jevons, dans un écrit publié en 1862<sup>1</sup> évaluait entre 9 et 15 p. 100 la baisse de l'or dans la dernière période décennale. Cette estimation est probléma-

<sup>1</sup> Jevons : *A serious fall in the value of gold, 1862.*

tique, mais le fait même de la baisse est peu contestable. Tant de 1851 à 1860 pour l'or que de 1873 à 1893 pour l'argent, la baisse de la valeur du métal précieux et de la monnaie correspondante a coïncidé avec un débordement de la production des mines de chacun d'eux et avec un sensible amoindrissement des frais de production. Dans les années de 1851 à 1860, il a été produit environ 8 milliards de francs d'or, tandis que, dans les dix années antérieures, il n'en avait pas été produit 2 milliards, et que, pour les cinq premières décades de ce siècle, de 1800 à 1850, la production totale n'avait été que de 4 milliards environ: En dix années, la production avait donc été double de ce qu'elle avait été dans tout le demi-siècle précédent, et le stock laissé par les âges antérieurs se trouvait médiocrement considérable.

Non seulement l'or était devenu ainsi, soudain, infiniment plus abondant, mais les frais de sa production avaient singulièrement diminué, les placers de la Californie et de l'Australie en offrant des quantités énormes qu'on pouvait extraire à moindre coût que les quantités restreintes obtenues antérieurement dans les mines de quartz ou dans les lavages de l'eau des fleuves et des rivières aurifères.

La façon dont le coût de production influence la valeur de la monnaie est facile à comprendre. *Toutes les fois que des mines de métaux précieux servant de monnaie sont découvertes, on les exploite à outrance et l'on en tire le métal dans le plus bref délai possible. On n'a pas besoin d'user de ménagement, comme pour les autres produits, dans la crainte que la production dépasse la consommation et qu'il reste un stock invendu.* Un propriétaire de mines de charbon ou de cuivre ou de plomb ou de mercure, ou même une collectivité, parfois la totalité des propriétaires, est portée à resserrer la production dans certaines limites par la considération que le débouché, comme on dit, ne pourrait pas s'élargir soudainement en proportion des quantités produites. Quand il s'agit d'un métal faisant office de monnaie, pareille appréhension ne se rencontre pas: le débouché est toujours ouvert, l'emploi quasi-immédiat du

métal extrait est toujours assuré. L'exploitant n'a qu'à porter aux hôtels de monnaie tous les lingots constituant sa production; il en retire, au bout de quelques jours ou de quelques semaines, une quantité de monnaie strictement équivalente en poids, le seigneurage n'existant pas dans certains pays et en tout cas étant insignifiant<sup>1</sup>. Avec cette monnaie il a l'équivalent général, universel, légal de toutes les marchandises, y compris les valeurs mobilières et les placements. *Le propriétaire de mines de métaux précieux servant à la monnaie n'a donc aucune inquiétude à avoir sur l'écoulement de ses produits; c'est de la monnaie en réalité qu'il extrait; aussi pousse-t-il son exploitation à fond, sans ménagement, pour s'épargner la perte des intérêts sur le capital engagé. Il en résulte que si, après la découverte de mines abondantes, la valeur de la monnaie ne diminue pas, les producteurs sont amenés à en augmenter la quantité avec le plus de rapidité possible.* La baisse seulement de la valeur de la monnaie fait que les frais de production de certaines mines ne sont plus couverts et qu'on en suspend l'exploitation, de sorte que l'accroissement de la monnaie se trouve ainsi ralenti.

D'autre part, quand la monnaie, pendant une période de quelque étendue, a cessé d'être accrue dans des proportions de quelque importance, il peut arriver que le rapport où elle était, tout en tenant compte de la rapidité de sa circulation, avec l'ensemble des marchandises à échanger, se soit abaissé; dans ce cas la valeur de la monnaie monte, c'est-à-dire qu'on peut, avec une même somme de monnaie, acquérir plus d'objets de toute sorte. La production du métal précieux ou des métaux précieux servant de monnaie devient alors plus avantageuse, toutes autres circonstances demeurant égales, et elle reçoit du surcroît de valeur de la monnaie une impulsion nouvelle.

Ainsi, le coût de production du métal précieux servant à la

<sup>1</sup> Voir plus haut, pages 133 et 134. Nous parlons, bien entendu, d'un régime monétaire normal où les hôtels des monnaies sont toujours ouverts à la frappe, un temps interrompu.

*monnaie, exerce sur la valeur de la monnaie elle-même une influence considérable ; mais cette influence n'opère que par l'accroissement de la quantité de monnaie en circulation ou par le ralentissement de l'accroissement du stock de monnaie.* L'influence du coût de production n'est donc pas immédiate, précisément à cause de l'importance du stock de métaux précieux que tous les âges de la civilisation ont accumulé. Il peut arriver, toutefois, que l'éventualité comme la probabilité d'une production très abondante et peu coûteuse d'un métal précieux aide à diminuer la valeur de la monnaie, en dehors ou en outre de l'accroissement même de la quantité de la monnaie en circulation. Prévoyant une augmentation sensible à bref délai de la monnaie du chef de la découverte de mines très abondantes, un certain nombre d'hommes ou d'établissements prévoyants peuvent réduire les approvisionnements ou réserves qu'ils en avaient et y substituer d'autres objets dont la valeur leur apparaît comme plus stable, tels que des maisons, des terres ou des titres qui représentent ces biens ou des denrées diverses. Cette dépréciation de la monnaie, par l'anticipation d'une production plus abondante des métaux précieux qui la constitue, s'exerce en multipliant la rapidité de circulation de cette monnaie, dont les hommes prévoyants et avisés ne veulent plus faire de réserves importantes, et cette accélération de la rapidité de la circulation équivaut à un accroissement de quantité. Cette cause, toutefois, n'opère que dans une mesure restreinte, parce que peu de gens sont en état d'avoir de la prévoyance en une matière si peu familière à la généralité des esprits.

INFLUENCE QUE PEUT AVOIR SUR LA MONNAIE L'EMPLOI DES MÉTAUX PRÉCIEUX AUX USAGES INDUSTRIELS. — TRÈS GRANDE INÉGALITÉ, AU MOMENT ACTUEL, DES USAGES INDUSTRIELS DE L'OR ET DES USAGES INDUSTRIELS DE L'ARGENT. — EFFETS SENSIBLES DE CETTE INÉGALITÉ SUR LA VALEUR RESPECTIVE DES MONNAIES DES DEUX MÉTAUX. — Il ne faut pas perdre de vue que les métaux précieux ont reçu la fonction monétaire, non seulement parce qu'ils y ont des aptitudes spéciales, dont on a lu plus haut l'énumération

(pages 113 à 122), mais aussi parce que, indépendamment de cette fonction particulière et qui est devenue pour eux, avec le temps, la fonction principale, ils ont la propriété de correspondre à des désirs et des besoins humains.

L'or et l'argent ont des emplois industriels nombreux qui correspondent pour la plupart aux goûts de luxe et de parure. *Ces emplois industriels sont pour chacun des deux métaux en quelque sorte en concurrence avec l'emploi monétaire.* Ils doivent, dans une certaine mesure, servir de parachute à la baisse de la valeur monétaire, quand la production des mines augmente, et servir aussi de frein à la hausse de cette valeur, quand la production des métaux précieux diminue. Toutes choses restant égales, d'ailleurs, on comprend que l'emploi industriel de l'or ou de l'argent devrait s'accroître quand la valeur de ces métaux, c'est-à-dire leur puissance d'achat d'autres marchandises, se restreint, et que ce même emploi industriel devrait se réduire dans le cas contraire. Nous faisons cette réserve : toutes choses étant, d'ailleurs, égales ; parce qu'il peut arriver que, à la suite des progrès de la richesse ou même simplement de la futilité dans une société, le désir et le goût des métaux précieux comme objets d'ornement, de décoration ou de parure, s'y développent singulièrement et qu'on veuille les satisfaire, alors même que leur satisfaction deviendrait plus difficile. Des conditions soit matérielles, soit morales, opposées pourraient, d'autre part, quoique le cas ne se soit guère rencontré jusqu'ici, porter moins la population à rechercher les métaux précieux en tant qu'objets d'ornement, de parure ou de décoration, quoique les facilités de s'en servir à cet effet devinssent plus grandes : tel serait le cas, par exemple, d'une société de quakers.

Il est impossible de savoir exactement quelle est l'importance de l'emploi industriel des métaux précieux. On ne peut, même avec les recherches les plus méticuleuses, arriver sur ce point qu'à des approximations vraisemblables. Le savant qui a étudié ces questions avec le plus d'informations, de patience et de discernement, Soëtbeer, évaluait, en 1885,

d'après la moyenne des quatre années précédentes, aux chiffres suivants la consommation annuelle, chez les peuples civilisés, de l'or et de l'argent en usages industriels<sup>1</sup>.

Pays.	Or.			ARGENT.		
	Emploi brut.	Dédution des vieilles matières.		Emploi brut.	Dédution des vieilles matières.	
		Kilogr.	p. o/o.		Kilogr.	Kilogr.
États-Unis.....	21,700	10	19,500	135,000	15	115,000
Grande Bretagne....	20,000	15	17,000	90,000	20	72,000
France.....	21,000	20	16,800	100,000	25	75,000
Allemagne.....	15,000	20	12,000	110,000	25	82,000
Suisse.....	15,000	30	10,500	32,000	25	24,000
Hollande et Belgique.	3,200	20	2,900	30,000	20	24,000
Autriche-Hongrie...	2,800	15	2,400	40,000	20	32,000
Italie.....	6,000	25	4,500	25,000	25	19,000
Russie.....	3,000	20	2,400	40,000	20	32,000
Autres pays civilisés (andere Kulturländer).	2,300	»	2,000	50,000	20	40,000
Total.....	110,000	»	90,000	652,000	»	515,000

Ce tableau mérite quelques commentaires. Ainsi, dans le monde civilisé, d'après les recherches si minutieuses de Soëtbeer, la consommation nette de l'or en emplois industriels de toutes sortes serait en moyenne de 90,000 kilogrammes et celle de l'argent de 515,000 kilogrammes. D'autre part, d'après le même chercheur, la production de l'or dans le monde entier s'était élevée à 157,900 kilogrammes en 1881, 146,900 en 1882, 143,940 en 1883 et 140,000 en 1884. L'emploi industriel de l'or, chez les nations civilisées, pour ces quatre années, représentait ainsi environ 61 p. 100 de la production, le reste étant dévolu à l'usage monétaire sous la réserve des quantités d'or que les contrées non civilisées, l'Asie et l'Afrique

<sup>1</sup> *Materialien zur Erläuterung und Beurtheilung der wirthschaftlichen Edelmetallverhältnisse und der Währungsfrage, gesammelt von Ad. Soëtbeer, Berlin, 1885, page 40.* La valeur du kilogramme d'or fin est de 3,444 fr. 44 et la valeur officielle ou monétaire du kilogramme d'argent fin, d'après le rapport de 1 à 15 1/2 entre les deux métaux, est de 222 fr. 20, mais cette valeur se trouve réellement réduite (en décembre 1894 l'once d'argent cotant à Londres 28 pence) à 100 francs environ, c'est-à-dire moins de moitié de la valeur monétaire.

peuvent employer de leur côté aux usages industriels; mais cette dernière quantité doit être peu considérable. D'après Soëtbeer, l'Asie et l'Afrique peuvent avoir absorbé en moyenne, de 1880 à 1885, chaque année 30,000 kilogrammes d'or et 1,500,000 kilogrammes d'argent<sup>1</sup>. Mais une partie de cet or et de cet argent, ainsi absorbés par l'Afrique ou l'Asie, sont sous la forme de monnaie.

En se reportant à la plus forte production annuelle moyenne de l'or pour une période décennale, soit 201,700 kilogrammes, moyenne annuelle de 1851 à 1860, la consommation actuelle de ce métal dans les arts industriels chez les nations civilisées en représenterait un peu moins de 45 p. 100. C'est aussi à peu près à cette proportion, qu'il faut évaluer ces emplois industriels actuellement, la production de l'or venant, en 1893, de dépasser la moyenne décennale la plus élevée, qui était de 201,700 kilogrammes<sup>2</sup>. En admettant que la consommation industrielle de l'or se soit un peu accrue depuis 1880-1884 et qu'elle atteignit aujourd'hui 110,000 kilogrammes, il en résulterait que la moitié environ de la production actuelle de l'or sert aux emplois industriels et l'autre moitié à l'emploi monétaire<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Materialien*, etc., page 48.

<sup>2</sup> Pour l'année 1893 la production de l'or est évaluée à 234,006 kilogrammes, soit 807 millions de francs, par le directeur de la Monnaie des États-Unis (*Report of the Director of the Mint for the calendar year 1893*, Washington, 1894).

<sup>3</sup> Si l'on veut se rendre compte très approximativement des divers emplois industriels de l'or, voici un tableau que donne Soëtbeer pour les États-Unis et pour l'année 1883, ces sommes sont exprimées en dollars qui valent 5 francs 18 :

	Dollars.
Boîtes de montres. . . . .	3,598,308
Chaines de montres . . . . .	827,000
Aurification des dents ( <i>dental supplies</i> ). . . . .	37,900
Plumes. . . . .	145,925
Instruments. . . . .	5,199
Feuilles ( <i>leaf</i> ). . . . .	1,084,824
Vaisselle ( <i>plate</i> ). . . . .	528,868
Lunettes ( <i>spectacles</i> ). . . . .	215,428
Emplois chimiques ( <i>chemicals</i> ). . . . .	31,611
Joaillerie et fournitures aux fabricants de montres ( <i>Jewelry and watch-makers supplies</i> ). . . . .	79,227
Joailleries et montres ( <i>Jewelry and watches</i> ). . . . .	7,915,163
Total. . . . .	14,459,464

Nous avons maintenu dans le texte toutes les rubriques de Soëtbeer,

En ce qui concerne l'argent, ses emplois industriels, chez les nations civilisées du moins, sont beaucoup plus restreints. D'abord, tandis que l'argent et l'or sont entre eux dans le rapport de valeur officiellement de 1 à 15 1/2 et actuellement de 1 à 34 environ, les emplois industriels de l'argent, d'après Soëtbeer, n'absorbent pas six fois autant de kilogrammes que les emplois industriels de l'or (515,000 kilogrammes contre 90,000), chez les nations civilisées du moins; il en résulte que l'emploi industriel de l'argent, chez celles-ci, représente, en valeur monétaire officielle, moins de 40 p. 100 de l'emploi industriel de l'or et que, en valeur réelle, au moment où nous écrivons (décembre 1894, l'once d'argent valant 28 pence à Londres), *l'emploi industriel de l'argent absorbe seulement une valeur qui n'est pas de 20 p. 100 de celle qui est représentée par l'emploi industriel de l'or.*

En second lieu, tandis que l'emploi industriel de l'or atteint environ 40 à 45 p. 100 de la production annuelle actuelle, en considérant celle-ci pour les années 1892-1893 et vraisemblablement les suivantes, comme devant osciller entre 220,000 à 260,000 kilogrammes, l'emploi industriel de l'argent chez les peuples civilisés, soit 515,000 kilogrammes, ne représente que 11 à 12 p. 100 de la production de ce métal laquelle, dans les récentes années oscille entre 4,500,000 et 4,700,000 kilogrammes.

Il est vrai que l'écart entre cette proportion de l'emploi industriel de l'argent et de l'emploi industriel de l'or devient moindre, si l'on tient compte de l'emploi industriel de l'argent en Orient, quoique l'on n'ait, sur ce point, aucune donnée certaine; Soëtbeer, en effet, avec toutes les nombreuses informations qu'il possède et la sagacité d'interprétation qui le signale, a évalué, comme on l'a vu plus haut, à 30,000 kilo-

quoique diverses présentent peu de différence entre elles. On voit que c'est la joaillerie et les montres qui constituent en Amérique de beaucoup la plus grande partie des emplois industriels de l'or; les dorures qui doivent correspondre aux feuilles, *leaf*, n'en représentent qu'une très faible partie.

grammes d'or et 1,500,000 kilogrammes d'argent les quantités de l'un et de l'autre métal qu'absorbaient chaque année en moyenne, dans la période de 1880 à 1884, les peuples de l'Asie et de l'Afrique<sup>1</sup>. Il est incontestable que sur ces quantités d'or et d'argent une notable partie est transformée en bijoux et objets d'ornement, notamment aux Indes où les indigènes ont l'habitude de placer leurs épargnes en articles de ce genre, qu'ils vendent ensuite ou portent aux Hôtels des monnaies pour les faire fondre en cas de détresse particulière ou générale. Mais, même en tenant compte de cet emploi industriel aux Indes, la consommation industrielle de l'argent doit rester encore, proportionnellement aux quantités produites, très au-dessous de ce qu'est, également par rapport aux quantités produites, la consommation industrielle de l'or.

*Le débouché industriel de l'un et de l'autre métal précieux a une répercussion sur leur valeur monétaire.* Quand le débouché industriel est très étendu et très élastique, comme pour l'or, l'augmentation considérable de la production du métal tend à déprécier la monnaie dans une moindre proportion, parce qu'une plus faible partie de l'accroissement de la production vient gonfler le stock monétaire. Quand, au contraire, le débouché industriel du métal précieux est moins étendu, comme pour le métal d'argent, l'augmentation de la production tend à influencer davantage sur la valeur monétaire, parce que cet accroissement est presque tout entier destiné à la monnaie. *Cette différence entre l'importance et l'élasticité de l'emploi proportionnel de l'or dans les arts industriels et de l'emploi proportionnel de l'argent, en ce qui concerne les pays civilisés du moins, explique partiellement la résistance à la baisse qu'a rencontrée l'or dans la période de très forte production de 1850 à 1870 et, au contraire, le peu de résistance qu'a éprouvée la baisse de l'argent dans la période de très forte production de 1876 à 1893<sup>2</sup>.*

<sup>1</sup> Soëtheer, *Materialien*, etc., page 48.

<sup>2</sup> Nous reconnaissons, d'ailleurs, qu'il y a eu d'autres causes, dont certaines administratives ou législatives (le changement de système monétaire de l'Allemagne, la suspension de la frappe dans les pays de l'Union

Quand, d'autre part, la production de l'un ou de l'autre métal diminuant, sa valeur monétaire tend à augmenter, parce que les quantités produites ne s'accroissent plus, par hypothèse, en proportion des besoins des échanges, l'emploi industriel du métal est entravé, puisqu'il représente une plus grande somme de sacrifices en d'autres marchandises; toutes choses égales, d'ailleurs, l'emploi industriel doit, en ce cas, avoir une tendance à diminuer; nous faisons cette réserve: toutes choses égales, d'ailleurs, parce qu'il est possible que, la richesse générale de la société s'étant accrue et les goûts de luxe s'étant vulgarisés, la demande du métal précieux dont la valeur monétaire a haussé augmente encore, néanmoins, pour les emplois industriels. C'est ce qui paraît avoir eu lieu dans la période de 1881 à 1887 où la production de l'or avait sensiblement fléchi et où ses emplois industriels ont continué d'être très larges, absorbant 90,000 kilogrammes annuellement sur 140,000 ou 145,000 produits dans chacune de ces années, soit plus de 60 p. 100 de la production.

De tout ce qui précède, il résulte que *les frais de production de chacun des métaux précieux ont une influence sur la valeur de ces métaux monnayés, c'est-à-dire sur la valeur de la monnaie, et que celle-ci tend sans cesse à être ramenée à la valeur représentée par les frais de production du métal*<sup>1</sup>. Cette influence s'opère par les changements dans la quantité de la monnaie qui résultent de la production annuelle, laquelle est soit stimulée, soit découragée, par la marge de bénéfices que laisse ou promet la valeur monétaire. La simple opinion que la production de tel ou tel métal précieux va beaucoup augmenter, d'autre part, peut influencer dans une certaine mesure, mais légère, sur la valeur de la monnaie, en portant les hommes prévoyants à restreindre leurs réserves de ce métal et par consé-

Latine), qui ont contribué à ce que la valeur de l'or et de l'argent se comportât si différemment dans les périodes de forte production de chacun de ces métaux.

<sup>1</sup> Pour ce que l'on doit entendre, d'une façon générale, par l'action des frais de production sur la valeur, se reporter plus haut, pages 73 à 82.

quent à en augmenter indirectement la quantité en circulation.

CHAQUE MÉTAL EST PARTICULIÈREMENT APPROPRIÉ A UN ÉTAT DE CIVILISATION. — Les qualités de certains métaux, telles qu'on les a énumérées plus haut (pages 113 à 122), les ont fait adopter, soit simultanément, soit successivement, comme monnaies, en vertu de l'instinct humain collectif, beaucoup plus que de la réflexion individuelle ou que de celle des autorités constituées. Le cuivre, l'argent et l'or sont les principaux de ces métaux monétaires, auxquels on a joint, dans une certaine mesure, le nickel et on propose d'ajouter l'aluminium.

*Chacun des métaux, ayant par ses qualités matérielles une aptitude monétaire, est plus ou moins approprié à chaque état de civilisation. Pour qu'il conserve cette aptitude monétaire, à un haut degré du moins, il faut que le métal, dans la phase de civilisation traversée, soit vraiment un métal précieux, c'est-à-dire qu'il se trouve recherché par les hommes comme un objet exceptionnel, rare, dont chaque unité, si faible qu'elle soit, est désirable.* Le fer a cessé de pouvoir servir de monnaie le jour où il est devenu un métal considéré comme abondant dans la nature et facile à se procurer. Pour des raisons analogues, le cuivre n'est plus pour les peuples civilisés qu'une monnaie inférieure, une monnaie d'emprunt en quelque sorte, une monnaie fiduciaire, un signe monétaire que l'on accepte pour 8 à 10 fois sa valeur, et non une monnaie réelle. Le fer et le cuivre n'ont donc pu servir de monnaie véritable, ayant la pleine puissance libératoire dans tous les paiements, qu'aux peuples encore peu dégagés de la barbarie et peu avancés en richesse <sup>1</sup>. Aux peuples un peu riches il a fallu l'argent, parce que le fer et le cuivre avaient une valeur propre trop faible. Aux peuples d'une grande richesse, comme l'Angleterre, les États-Unis, la France, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne

<sup>1</sup> D'après un érudit, le cuivre aurait, cependant, constitué l'étalon monétaire unique en Égypte sous les Ptolémées, notamment sous Ptolémée Évergète II qui régnait au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Le rapport de valeur du cuivre à l'argent était alors dans ce pays de 60 à 1. *Les Origines du bimétallisme*, par Théodore Reinach, 1893, pages 26 note et 39 note.

même et la Suisse, l'or seul, métal rare et représentant à cause de sa difficulté de production, même après les progrès et les découvertes récentes, une grande somme de valeur relativement au poids, peut servir de monnaie principale ou plutôt de véritable et seule monnaie, les monnaies d'un autre métal n'étant que subsidiaires.

Les détails que nous avons donnés plus haut (pages 161 et 162) sur l'emploi industriel de l'or et l'emploi industriel de l'argent chez les nations civilisées sont démonstratifs et topiques. Ils prouvent que l'argent tend à devenir chez les nations riches un métal délaissé, relégué à un rang modeste, comme objet de parure, d'ornement, qu'il tend à cesser d'être un métal précieux. La valeur nette de l'argent consacré aux usages industriels n'est, d'après le tarif monétaire, que de 40 p. 100 de celle de l'or qui est affecté aux mêmes emplois, et si, au lieu du tarif monétaire, on prend la valeur réelle actuelle (décembre 1894) de l'argent, la valeur des quantités de ce métal employées dans l'industrie de tout genre ne représente que 20 0/0 de celle de l'or qui est absorbée par le même débouché. Plus une nation est civilisée et riche, plus faiblit le rapport entre les valeurs d'argent et les valeurs d'or qui servent aux usages industriels de toute nature. Ainsi, tandis que la moyenne pour l'ensemble des nations civilisées est de 5,72 kilogrammes d'argent, contre 1 kilogramme d'or, absorbés par les emplois non monétaires, pour l'Allemagne ce rapport est de 6 kilogr. 83 d'argent contre 1 kilogr. d'or, pour l'Autriche-Hongrie et la Russie il est de 13,30 contre 1. Il tombe, au contraire, en Angleterre et en France, à 4 kilogr. 23 et 4 kilogr. d'argent contre 1 d'or. Quant aux États-Unis d'Amérique, ils sont dans une situation un peu spéciale à cause de leur énorme production d'argent, qui les pousse aux emplois de toute nature de ce métal; néanmoins, les usages industriels de toute sorte n'y absorbent annuellement que 115,000 kil. d'argent contre 19,500 d'or, soit 5,89 kilogr. d'argent contre 1 d'or<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Soetheer, *Materialien etc.*, page 40.

ou sensiblement moins que le rapport existant en Allemagne, en Autriche-Hongrie et en Russie.

Dans tous les pays riches, l'argent tend à être abandonné, même par les classes peu aisées, pour les usages qui le constituaient vraiment métal précieux, par exemple pour les bijoux; même les ouvriers ne veulent plus porter de montres ou de chaînes d'argent. Quant aux autres emplois subalternes, l'argent est souvent concurrencé et évincé par des métaux plus humbles et de récente découverte, le nickel, l'aluminium. Ainsi, comme objet de grand luxe, l'argent perd de plus en plus de son débouché, même dans les classes populaires; comme emploi industriel courant, il a à lutter contre des métaux offrant des propriétés analogues, mais moins chers. Il se trouve dans une situation ambiguë. Ayant à se choisir une montre, par exemple, on la prendra en or, si on veut un objet un peu luxueux; sinon, on l'achètera en aluminium ou en nickel; mais presque personne plus chez les nations occidentales ne pensera à se la procurer en argent. Il reste, sans doute, à ce métal, quelques emplois comme la vaisselle, où les porcelaines fines et rares lui font encore, cependant, pour certains usages, une concurrence difficile. *L'argent, par le progrès même de la richesse et le raffinement des arts, se trouve en grande partie déchu, chez les peuples riches, de son ancienne condition de métal de luxe, sans être encore devenu un métal vulgaire*<sup>1</sup>.

*Il en résulte que, dans ces pays, l'argent a perdu une des principales qualités qui le désignaient pour l'emploi monétaire, pour du moins l'étalon de la valeur. Un métal est d'autant plus désigné, en effet, pour l'emploi monétaire, pour l'étalon de la valeur, qu'il est plus estimé, plus recherché par toutes les classes de la population comme objet de luxe, d'ornement, de décoration e.*

<sup>1</sup> Cela ne veut pas dire que l'argent ne pourra pas, à la longue et avec la baisse des prix, susciter des emplois plus abondants, par exemple dans la vaisselle des classes médiocrement aisées ou même des classes ouvrières, y remplaçant, au moins sous les formes d'objets argentés, les articles d'étain ou de fer. Mais cet emploi plus large et désirable ne fera que consacrer sa déchéance de sa condition primitive de métal de haut luxe.

que, en dehors de sa fonction monétaire, il possède un vaste débouché industriel.

Ainsi chaque métal est approprié comme monnaie à un certain âge de la civilisation; quand un métal se trouve, par le progrès de la richesse et des arts, déchu de sa condition primitive d'objet de luxe, il ne peut plus conserver la pleine fonction monétaire.

Successivement les monnaies de fer, d'étain, de cuivre ont été abandonnées ou n'ont plus servi, en quantités strictement limitées, qu'à l'emploi subalterne d'appoint; la nature des choses paraît devoir infliger le même sort à l'argent chez les nations civilisées.

port les plus minimes. Les papoules, les dardes, ceux qui sont aujourd'hui au régime du papier-monnaie, nous étudierons plus loin, ont donc en circulation à la fois des pièces de trois métaux, et nous ne pouvons pas dire que cet emploi de trois métaux, lequel est assurément des plus commodes, sinon même indispensable, ait surgi d'une question

### CHAPITRE III

#### L'ÉTALON MONÉTAIRE

L'étalon monétaire. — Les trois systèmes à l'égard des pièces de monnaie de différents métaux : l'abstention de l'État; l'étalon unique; le double étalon.

Examen historique de la question de l'étalon unique et de l'étalon multiple; les Perses et les Grecs.

Emplois industriels des métaux précieux et importance des trésors métalliques dans l'antiquité persique et hellénique.

Les métaux précieux et la monnaie sous les Romains et au Moyen-Âge.

Les métaux précieux depuis la découverte de l'Amérique. — Production. — Dépréciation.

Énorme et croissante abondance de la monnaie dans le courant de la civilisation moderne.

De l'influence de l'augmentation de la production des métaux précieux sur les prix; de la dépréciation ou de l'appréciation de ces métaux.

L'ÉTALON MONÉTAIRE. — LES TROIS SYSTÈMES A L'ÉGARD DES DIFFÉRENTS MÉTAUX : L'ABSTENTION DE L'ÉTAT; L'ÉTALON UNIQUE ET LE DOUBLE ÉTALON. — Les exigences des transactions qui, les unes, sont très importantes, d'autres, moyennes, d'autres, très modiques, ont induit de tout temps à recourir simultanément à différents métaux comme monnaie. A l'heure présente, tous les peuples qui sont au régime de la monnaie métallique ont ou professent avoir des pièces de monnaie d'au moins trois métaux : l'or, l'argent et le cuivre ou le nickel. L'or ne conviendrait pas aux petites transactions, ni l'argent aux grandes; et celui-ci même resterait d'un usage peu commode

pour les plus minimes. Les peuples civilisés, en dehors de ceux qui sont aujourd'hui au régime du papier-monnaie, que nous étudierons plus loin, ont donc en circulation à la fois des pièces de trois métaux.

Cet emploi de trois métaux, lequel est assurément des plus commodes, sinon même indispensable, fait surgir une question très délicate et très controversée.

On peut concevoir, relativement à l'usage simultané de ces trois métaux divers, *trois systèmes différents* :

1<sup>o</sup> *Aucun rapport fixe et légal de valeur n'est établi entre ces divers métaux* ; les pièces en circulent en toute liberté, sont acceptées dans les transactions suivant les convenances des parties, qui ont à s'accorder sur le choix du métal ou sur le rapport de valeur qu'ils détermineront entre les pièces de l'un et les pièces de l'autre ;

2<sup>o</sup> Tout en ayant, pour la commodité des transactions, dans son système monétaire, des pièces des divers métaux, *l'État choisira un seul métal pour en faire la base unique et permanente de son système monétaire* ; il confiera à ce seul métal le pouvoir libérateur dans les paiements de toute étendue et n'admettra les autres métaux que comme une monnaie partielle, ne pouvant être imposée dans les paiements que jusqu'à concurrence d'une certaine somme ou comme une monnaie facultative qu'on reçoit par commodité sans y être obligé. Ce système a reçu le nom de *système de l'étalon unique*. En réalité, un seul des métaux employés jouit alors de la plénitude de la fonction monétaire, qui consiste dans le pouvoir libérateur sans limite. Les autres métaux ne jouent que le rôle de monnaie d'appoint ou de monnaie facultative ; il faut distinguer, en effet, ces deux derniers cas. Dans les pays qui ont l'étalon unique d'or, les monnaies d'argent sont des monnaies d'appoint (*subsidiary coins*). Dans les contrées qui ont l'étalon unique d'argent, les monnaies d'or ne sont pas des monnaies d'appoint, ce sont des monnaies facultatives, que l'on peut offrir et recevoir pour la commodité, mais que personne n'est obligé d'agréer pour une quantité ou une portion quelconques dans les paiements. Ce système de l'étalon unique

*a reçu récemment d'un certain nombre de personnes qui le combattent la dénomination inexacte de monométallisme ; cette appellation est fautive, puisque, si le régime de l'étalon unique ne confère qu'à un seul métal la plénitude de la fonction monétaire, c'est-à-dire le pouvoir libérateur illimité dans les paiements, il laisse en général subsister simultanément plusieurs métaux dans la circulation, et il assure même, beaucoup mieux que tout autre système, dans certaines conditions, l'emploi simultané de ces métaux ;*

3° En face de l'étalon unique se dresse le système du double étalon. Il n'est question nulle part du triple étalon, tous les États modernes ayant refusé au cuivre ou au nickel la plénitude de la fonction monétaire et ne considérant ces derniers métaux que comme du *billon*, c'est-à-dire une monnaie partielle, à usage limité, ne pouvant servir qu'aux petits appoints. Cette situation inférieure étant faite au cuivre ou au nickel, un certain nombre d'États ont voulu que l'or et l'argent eussent, l'un et l'autre et à titre égal, la pleine puissance libératoire dans les paiements, quelle qu'en fût l'importance ; dans ces États un débiteur peut valablement se libérer d'une somme de 100,000 francs ou de 1 million, soit uniquement en pièces d'argent, soit uniquement en pièces d'or à son choix. C'est, en effet, au débiteur que le choix de l'un des deux métaux libérateurs est laissé, et c'est un des traits qui différencient ce troisième système du premier. Le créancier ne sait jamais d'avance en quel métal il sera payé, si ce sera en or ou en argent ; il n'a aucun droit de réclamer l'un plutôt que l'autre. Dans ce système du double étalon, les deux métaux, l'or et l'argent, jouissant l'un et l'autre de la plénitude de la puissance libératoire, la loi a établi entre eux un rapport fixe et inaltérable de valeur. Ce rapport, tel que la loi de l'an XI, par exemple, l'a déterminé en France est de 1 à 15 1/2, c'est-à-dire que nos pièces d'or et d'argent sont graduées et adaptées de telle façon que 1 gramme d'or y ait exactement la même valeur que 15 grammes 1/2 d'argent, que tout débiteur puisse pour se libérer imposer à son choix au créancier des monnaies d'or et d'argent reposant

sur ce rapport fixe et légal de 15 grammes et demi d'argent contre 1 gramme d'or.

De ces systèmes, quel est le vrai et le préférable? Il est bon, pour répondre à cette question, de recourir d'abord à quelques données historiques.

EXAMEN HISTORIQUE DE LA QUESTION DE L'ÉTALON UNIQUE ET DE L'ÉTALON MULTIPLE. — LES GRECS ET LES PERSES. — Pendant de longs âges, les divers métaux, surtout les deux métaux précieux principaux, l'or et l'argent, n'eurent probablement qu'un cours et un rapport marchands, ce qui correspond au premier système dont nous avons parlé, à savoir l'usage simultané des divers métaux sans qu'aucun d'eux fût à proprement parler un étalon monétaire ou qu'il y eût un rapport fixe et légal de valeur entre eux. Il y avait sans doute un rapport habituel, qui venait de ce que, à bref intervalle, la valeur de l'un et de l'autre ne changeait guère sensiblement; mais ce rapport habituel était susceptible, quoique d'une manière assez exceptionnelle, de modifications. L'un de ces métaux, suivant qu'il correspondait le mieux aux transactions du pays ou qu'il était le plus à portée, devait néanmoins jouer le rôle monétaire principal. C'était à ce métal que devaient se rapporter la plupart des stipulations, des ventes et des achats. Une semblable situation ne convenait, toutefois, qu'à un État amorphe, comme l'est aujourd'hui la Chine, c'est-à-dire un État peu prétentieux, peu intrusif, abandonnant aux particuliers tout le train naturel des affaires.

Les États ayant des ambitions plus grandes et un goût plus prononcé à l'intervention devaient naturellement arriver à choisir officiellement un ou plusieurs métaux pour étalons monétaires et, dans ce dernier cas, à établir entre eux un rapport légal, doué de plus ou moins de fixité. C'est ce qui se produisit assez tôt dans les grandes monarchies administratives asiatiques, et ultérieurement dans les républiques grecques.

Un archéologue très connu et auquel personne ne conteste une érudition étendue et précise, M. Théodore Reinach, dans une étude récente, s'est appliqué à élucider ces questions du

*monométallisme* et du *bimétallisme* dans l'antiquité<sup>1</sup>. Sans prendre ses observations pour des guides sûrs en ce qui concerne les doctrines économiques<sup>2</sup>, nous pouvons les suivre pour la constatation des faits.

L'auteur commence par s'élever contre la croyance souvent répandue et presque toujours entretenue que l'or et l'argent aient eu, chez les anciens, un rapport très stable de valeur : « Une idée fausse, écrit-il, reposant sur une généralisation hâtive, à savoir que la *ratio* (valeur proportionnelle) de l'or et de l'argent chez les Grecs a toujours été de 10 à 1, cette idée, transmise par les lexicographes alexandrins et byzantins aux érudits de la Renaissance, s'est tellement enracinée dans la science que, même après les réfutations décisives dont elle a été l'objet de la part de Vasquez Queipo, Brandis, Mommsen, Büchschütz et autres savants, elle reparait encore subrepticement dans les meilleurs ouvrages et vicie ou obscurcit leur exposé de la question ». L'auteur condamne en passant François Lenormand et son *Histoire de la Monnaie dans l'Antiquité*, Hultsch et sa *Griechische und Römische Metrologie*, Ridgeway et son *Origin of metallic currency and weight standards*, « ouvrage ingénieux et suggestif, dit-il, mais dont toutes les parties que je puis apprécier ne résistent pas à l'examen ». Beaucoup plus sévère est-il pour les aperçus des économistes : « Je m'abstiens de renvoyer aux ouvrages spéciaux des économistes, met-il en note, sur l'histoire des métaux précieux (par exemple A. del Mar, *A history of the precious Metals*, Londres 1888), qui fourmillent d'erreurs grossières et retardent en général de cinquante ans sur l'état de la science — au moins en ce qui concerne l'antiquité. »

<sup>1</sup> *Les origines du bimétallisme. Étude sur la valeur proportionnelle de l'or et de l'argent dans l'antiquité grecque*, par Théodore Reinach, brochure de 51 pages. Paris, Rollin et Feuardent, 1893.

<sup>2</sup> L'auteur dédie son opuscule à M. Henri Cernuschi; il invoque aussi l'autorité de M. Emile de Laveleye, ce qui fait comprendre qu'il incline à la théorie du double étalon; cependant, les faits qu'il relève attestent un rapport de valeur très changeant entre l'or et l'argent dans l'antiquité grecque et condamnent nettement cette théorie.

Pour ne pas nous exposer à semblable condamnation, nous suivrons M. Théodore Reinach dans son exposé des faits. De la « simple juxtaposition des textes, interprétés selon les règles de la critique historique, il ressortira de la manière la plus évidente, écrit-il : 1° que *le rapport de valeur entre les métaux précieux chez les Grecs, loin d'avoir eu la fixité que la légende lui attribue, a varié, au contraire, pendant le cours de leur histoire dans des proportions très notables*; 2° que nous sommes presque toujours en mesure d'expliquer par des faits économiques précis le motif de ces variations ».

Ces deux propositions générales sont très conformes aux bonnes et saines idées sur la monnaie.

On a vu plus haut, par une citation de François Lenormand, que les véritables inventeurs de *la monnaie frappée*, que les archéologues considèrent à tort comme la seule monnaie véritable<sup>1</sup>, furent soit les Grecs soit les Lydiens, lesquels, comme deux rameaux pélasgiques, avaient une communauté de sang. M. Reinach, tranchant la controverse, considère les Lydiens comme « les véritables créateurs de la monnaie<sup>2</sup> ». De chez eux, la frappe de la monnaie et un système cohérent de pièces monétaires gagnèrent la grande monarchie administrative des Perses d'un côté et, de l'autre, les républiques grecques.

Le régime monétaire fut, toutefois, à l'origine et pendant longtemps, très différent chez les Grecs et chez les Perses. Tout le monde sait, dit M. Reinach, que *la Grèce d'Europe depuis l'origine de son monnayage, dont il ne fixe pas la date, jusqu'au milieu du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, a vécu en principe sous le régime exclusif de l'étalon d'argent*. Et il en donne les raisons : l'or n'était pas en Grèce un produit indigène ; les quelques gisements aurifères que l'on signale soit en Thessalie, soit dans quelques îles, Thasos, Siphnos, étaient pauvres et furent bientôt abandonnés. L'or était donc un produit importé. Les mines d'or de Thrace qui étaient riches se trouvaient en plein pays barbare et chez une population peu hospitalière. C'est à

<sup>1</sup> Voir plus haut, pages 110 et 111.

<sup>2</sup> Il s'agit toujours de la monnaie frappée.

partir de Philippe de Macédoine seulement qu'elles commencèrent à exercer sur le marché monétaire une influence sensible. Très abondantes, au contraire, étaient les mines d'argent, dont la plus célèbre, celle du Laurium, située à la porte d'Athènes, est encore exploitée aujourd'hui avec grand profit. Au sujet de ces mines d'argent (plomb argentifère et zinc) du Laurium, M. Reinach s'exprime en termes lyriques, peut-être excessifs : elles « constituèrent une des sources principales de la richesse et par conséquent de la puissance d'Athènes. On peut dire sans exagération : sans Laurium, point de marine athénienne ; sans marine athénienne, point de bataille de Salamine ; sans bataille de Salamine, point de siècle de Périclès ».

Les républiques grecques, en règle générale, n'ont frappé que des monnaies d'argent. Comme elles commerçaient avec tout le monde asiatique, elles reçurent bientôt du dehors des monnaies d'un autre métal, les unes d'or et les autres d'un alliage d'or et d'argent qui tint, paraît-il, une grande place dans le système monétaire antique, *l'électrum*. Ce n'est pas seulement comme lingots, c'est sous les espèces de monnaies étrangères, mais ayant un cours conventionnel, que ces métaux, l'or et l'électrum, circulaient dans la vieille Grèce ; les pièces en avaient une valeur d'usage, « comme notre louis d'or en Allemagne et en Orient, écrit M. Reinach. A côté des *chouettes* d'Athènes, des *tortues* d'Égine, des *poulains* de Corinthe, les *dariques* ou *archers d'or* du Grand Roi, les *statères* ou *hectés* (sixièmes de *statères*) en *électrum* de Cyzique, de Lampsaque, de Phocée et d'autres îles ioniennes, étaient acceptés couramment dans les transactions et s'accumulaient dans les trésors des États et des Temples comme dans les coffres des particuliers<sup>1</sup> ».

<sup>1</sup> En ce qui concerne les trésors des États et des temples, il n'y a dans cette constatation rien que de concordant avec ce qui se passe de nos jours. Les trésors des États et des temples correspondaient assez à l'encaisse métallique actuelle de nos grandes banques nationales ; ils constituaient, comme l'encaisse de celles-ci, des réserves pour le cas de guerre, ou de grande nécessité, ou de très importants travaux. Or, à l'heure présente, les grandes banques, comme la Banque d'Angleterre ou

On remarquera dans cette énumération les emblèmes dont les différents États antiques frappaient leur monnaie. C'est assez dire que l'idée de constituer un régime très rationnel et très cohérent d'instruments monétaires, faisant ressortir à première vue le véritable caractère de la monnaie, à savoir l'indication du poids et du titre du métal, paraît avoir été étrangère à la création de ces divers types. On était guidé par l'empirisme et par le désir d'affirmer le droit régalien de l'État. M. Reinach remarque que chez les anciens : « la frappe monétaire n'était pas libre, mais constituait, comme l'exploitation des mines d'or et d'argent elle-même, un droit régalien <sup>1</sup> ». C'était une profonde différence avec le principe monétaire moderne qui repose essentiellement sur la frappe libre.

En fait, néanmoins, les idées et la pratique des Grecs en ce qui concerne la monnaie étaient généralement correctes. L'argent constituait dans leurs républiques l'étalon unique. L'or, même monnayé, n'était qu'une « marchandise dépourvue de titre officiel, n'ayant ni cours forcé, ni valeur légalement fixée; son prix, comme celui des autres marchandises, était donc régie par la loi de l'offre et de la demande ». Xénophon faisait cette remarque : « Lorsque l'or abonde sur le marché, son prix baisse, tandis que celui de l'argent monte <sup>2</sup> ». M. Reinach ajoute que l'or, même dans la Grèce d'Europe, n'était pas une marchandise absolument comme toutes les autres, dont la demande dépendait exclusivement de l'industrie ou du caprice des amateurs. « Cette marchandise avait ceci de particulier que sa valeur ne lui venait que pour la moindre part de sa beauté ou de son utilité industrielle, mais encore et surtout du rôle d'instrument légal des échanges qu'elle jouait, concurremment avec l'argent, dans les pays riches et immenses avec lesquels la Grèce était en relations assidues d'affaires : nous

la Banque de France ont dans leur encaisse métallique des monnaies de tous les grands États, même à système monétaire très différent de celui des pays où ces grandes banques sont établies, par exemple des *Impériales* de Russie, des *Aigles* des États-Unis, etc.

<sup>1</sup> Op. cit., page 6.

<sup>2</sup> M. Reinach cite le texte grec, *op. cit.* page 5, note.

voulons parler des provinces de l'Empire des Achéménides ». Il est difficile de souscrire à ce jugement. On a vu plus haut l'énorme importance des emplois industriels de l'or dans le monde contemporain<sup>1</sup>; il est probable qu'ils n'étaient pas relativement moindres dans le monde antique. Nous en trouverons la preuve tout-à-l'heure même, dans l'opuscule de M. Reinach en ce qui concerne la célèbre statue de Phidias, et il est certain que la luxueuse monarchie des Achéménides faisait un très grand usage industriel de l'or. Certainement, la fonction monétaire élargissait, comme elle élargit encore de nos jours, le débouché de l'or; mais quand cette fonction manquerait à ce métal, le débouché industriel absorberait facilement à lui seul, moyennant une légère baisse, la quantité de l'or produite et tout le stock existant. Nous avons prouvé — et c'est une idée capitale et trop oubliée en matière de monnaie — que plus l'usage industriel d'un métal précieux est étendu et assuré, plus qualifié est ce métal pour la fonction monétaire<sup>2</sup>.

Tout différent était le régime monétaire de cette grande monarchie des Achéménides, les Perses. Ils avaient emprunté aux Lydiens un système où l'or et l'argent avaient chacun une fonction monétaire légale et où, d'après M. Reinach, un rapport fixe de valeur aurait été établi entre l'un et l'autre. Les Lydiens avaient, entre autres pièces, un *statère d'or* de 8 grammes 10, un *statère d'argent* de 10 grammes 80, et un *demi-statère* ou *drachme*, du même métal, de 5 grammes 40. Dans le système monétaire réorganisé par Crésus le *statère d'or* de 8 grammes 10 valait 10 *statères d'argent* de 10 grammes 80 ou 20 *demi-statères d'argent (drachmes)* de 5 grammes 40; ce qui fait ressortir le rapport de valeur des deux métaux à 13 1/3 contre 1. C'est la même proportion qui existait chez les Perses. La *darique* ou *statère d'or* qui pesait 8 grammes 40

<sup>1</sup> Voir plus haut, pages 160 à 162.

<sup>2</sup> Se reporter sur ce point aux pages 162 à 168 où nous établissons la comparaison, par rapport aux quantités produites de chacun des deux métaux, du débouché industriel de l'or et du débouché industriel de l'argent.

valait 20 *sigles* d'argent; 300 *dariques*, c'est-à-dire 2 kilog. 52 d'or équivalaient à un *talent* de 6,000 *sigles*, c'est-à-dire 33 kilog. 60 d'argent, ce qui faisait ressortir le rapport de valeur entre les deux métaux à  $13\frac{1}{3}$  contre 4. D'après M. Reinach, les *dariques* (monnaie d'or) et les *sigles* (monnaie d'argent) auraient conservé respectivement leur poids pendant tout le monnayage des Achéménides, ce qui n'est pas médiocrement à l'honneur de cette monarchie, et le rapport de valeur entre les deux métaux serait toujours resté le même. « Une pareille fixité dans la valeur proportionnelle des deux métaux, écrit M. Reinach, ne peut s'expliquer que par l'action de la loi; il en résulte que le bimétallisme, au taux de  $13\frac{1}{3}$  à 4, avait en Perse un caractère officiel et obligatoire, du moins pour les deux seules pièces de monnaie revêtues de l'estampille du Grand Roi, la *darique* et le *sigle médique*<sup>1</sup> ». Ce n'est donc que par induction que l'auteur des recherches auxquelles nous faisons ces emprunts arrive à la conclusion que ce qu'on appelle, depuis peu, le bimétallisme existait dans la Perse antique. Ce n'était, toutefois, qu'un bimétallisme incomplet; car le vrai bimétallisme, ou plutôt le *vrai double étalon*, consiste dans la réunion de trois conditions: 1° le pouvoir libérateur indéfini accordé à chacun des deux métaux précieux; 2° l'établissement d'un rapport fixe de valeur entre eux; 3° l'ouverture des hôtels des monnaies à la frappe indéfinie de chacun de ces deux métaux sur la demande des particuliers. Si M. Reinach a établi la vraisemblance, non la certitude, de la deuxième condition sous la monarchie des Achéménides, il a lui-même écarté la troisième<sup>2</sup>, les anciens États ne pratiquant pas la

<sup>1</sup> Reinach, op. cit., page 10.

<sup>2</sup> *Id.* page 6: « La frappe monétaire n'était pas libre (dans l'antiquité), mais constituait, comme l'exploitation des mines d'or et d'argent elle-même, un droit régalien ». La fin de la phrase ne nous paraît pas rendre exactement la pensée de M. Reinach. Chez les nations contemporaines, aussi, la frappe de la monnaie constitue bien un droit régalien, mais cela n'empêche pas les États ayant une juste conception monétaire d'ouvrir les hôtels des monnaies à la frappe des lingots que leur apportent les particuliers.

frappe libre, et il a laissé de côté la première sur laquelle, sans doute, les renseignements précis manquent.

Ce n'est pas seulement l'or et l'argent qui auraient constitué, avec un rapport fixe de valeur, le système monétaire des Lydiens depuis Crésus et celui des Perses sous les Achéménides. Un troisième métal intervenait, toujours avec une proportion fixe de valeur par rapport aux autres : ce troisième métal n'était pas « le cuivre qui n'obtint le rang d'une monnaie libératoire qu'en Egypte » ; l'auteur entend sans doute d'une monnaie libératoire *in infinitum*, car elle devait libérer légalement, suivant toute vraisemblance, pour les petits paiements, c'est-à-dire être une monnaie d'appoint. Ce troisième métal, assez énigmatique, est ce que les archéologues appellent l'*electrum*, sorte de composé, soit naturel, soit artificiel, d'or et d'argent. L'*electrum* ou « l'or blanc » d'Hérodote (χρυσὸς λευκός) était, suivant M. Reinach, « un alliage d'or et d'argent que les anciens recueillaient dans les flancs du Tmolus et du Sipyle ainsi que dans les sables du Pactole. L'*electrum* peut revendiquer l'honneur d'avoir été le plus ancien métal monétaire. C'est lui, en effet, qui servait à fabriquer les flans<sup>1</sup> des premiers *statères* émis par les rois de Lydie, plus d'un siècle avant l'introduction du monnayage bi-métallique par Crésus. Après la chute de la monarchie lydienne, un grand nombre de villes grecques de la côte d'Asie-Mineure continuèrent ce monnayage d'*electrum*, selon leurs systèmes pondéraux respectifs, quelques-unes concurremment avec la frappe de l'argent. Les plus importants centres de cette fabrication furent Cyzique, Lampsaque et Phocée, qui avait conclu une union monétaire avec Mytilène : les *statères* des deux premières villes, les *hectés* de la troisième sont très souvent mentionnés dans les inventaires des trésors publics ou des fortunes particulières au v<sup>e</sup> et au vi<sup>e</sup> siècle (avant notre ère) ; à côté des *dariques* perses et des monnaies d'argent de la Grèce d'Europe, ils constituaient un des grands éléments de la circulation métal-

<sup>1</sup> Le *flan* est un terme de monnayage qui désigne la pièce de métal qu'on a taillée ou préparée pour en faire une pièce de monnaie.

lique des deux côtés de la mer Égée. L'émission de ces pièces ne paraît avoir cessé que peu de temps avant la conquête d'Alexandre <sup>1</sup> ».

Il paraît que ce métal, l'électrum, ou plutôt ce composé, dans les échanges avec les pays à monnaie d'argent, notamment la Grèce d'Europe, était évalué à dix fois son poids d'argent, relation simple qui facilitait les calculs. Ce n'est que sous Crésus que l'or et l'argent vinrent, chez les Lydiens, les fondateurs de tout le système monétaire antique, se joindre à l'*electrum* : « L'or étant plus apprécié pour sa beauté que l'*electrum* et plus difficile à obtenir, il était naturel de le taxer plus cher : on fixa cette surtaxe à un tiers de la valeur de l'*electrum*, ce qui mit le prix de l'or à 13 1/3 fois son poids en argent. C'est ce rapport que la Grèce a hérité de la Lydie et qui a dominé depuis lors, selon M. Reinach, toute l'histoire des métaux précieux jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup> ». Comme conclusion générale, l'auteur écrit : « Le système monétaire sur lequel ont vécu les Grecs d'Asie et, dans une certaine mesure, ceux d'Europe jusqu'à l'époque d'Alexandre peut donc être très exactement désigné sous le nom de *tri-métallisme* <sup>3</sup> ». Nous verrons tout-à-l'heure jusqu'à quel point cette assertion paraît fondée au sens scientifique et économique du mot.

Il est utile, auparavant, de ne pas abandonner ce métal énigmatique l'*electrum*, qui joua un si grand rôle dans le monde antique, sans essayer de se rendre compte de sa nature réelle. On possède encore dans les collections quelques pièces ou statères d'électrum. En soumettant une de ces pièces ou *cyzicène* à une analyse quantitative on a trouvé 57,9 p. 100 d'or, 39 p. 100 d'argent et le reste de cuivre <sup>4</sup>. D'après l'évaluation d'autres échantillons de *statères*, par le principe d'Archimède, c'est-à-dire d'après le poids spécifique de la pièce, on est ar-

<sup>1</sup> Reinach, op. cit., p. 39-40.

<sup>2</sup> *Id.*, op. cit., page 48.

<sup>3</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 49.

<sup>4</sup> M. Reinach, auquel nous empruntons cette analyse écrit : or 57,9, argent 39, cuivre 39,1; mais il est clair qu'il y a là une faute d'impression et qu'il faut lire pour le cuivre environ 3,1 p. 100.

rivé à une proportion moyenne d'or de 46 p. 100. M. Reinach croit qu'il y a lieu de relever, dans une certaine proportion, cette dernière teneur et que l'on ne se trompera guère en attribuant aux pièces anciennes dites *cyzicènes*, c'est-à-dire à l'*electrum*, un poids d'or fin égal à 50 ou 60 p. 100 de leur poids total. Cependant, ces pièces étaient admises dans les transactions pour une valeur beaucoup plus considérable, puisqu'elles s'échangeaient contre dix fois leur poids d'argent et que, par rapport à l'or leur valeur était dans le rapport de 3 à 4 ou de 10 à 13 1/3.

Qu'était ce métal énigmatique ? M. Reinach pense que l'*electrum* était un alliage naturel et non artificiel, qu'on le trouvait tel quel dans les montagnes de Lydie ou les eaux du Pactole, que, tiré de sa gangue, il était envoyé en cet état pour être frappé à la monnaie. Il est certain que l'or et l'argent et aussi le cuivre se rencontrent souvent unis dans les mêmes minerais, mais jamais dans une proportion constante ou à peu près constante. Quoique les *cyzicènes* et autres pièces d'*electrum* n'eussent pas tous exactement les mêmes proportions d'or et d'argent, néanmoins, ces proportions ne paraissent avoir varié que dans une limite assez restreinte. Aussi, est-il impossible d'admettre que la nature ait borné à quelques collines de la Lydie et au fleuve du Pactole ce composé, dont on ne retrouve aujourd'hui aucune trace. Il est donc très raisonnable d'affirmer que cet *electrum* était un alliage artificiel, non pas un alliage naturel.

Les monnaies d'*electrum* ont disparu un peu avant Alexandre. M. Reinach en donne comme raison : 1° l'afflux plus abondant de l'or thrace et indien ; 2° l'épuisement ou l'appauvrissement des gisements lydiens en ce métal singulier ; 3° « les progrès des sciences et de la technique pouvant faire redouter la fabrication d'un électrum artificiel..., qui apparaît réellement dans les monnayages de Carthage, de Syracuse et du Bosphore Cimmérien<sup>1</sup>. » La première et la troisième raisons sont excel-

<sup>1</sup> Reinach, op. cit., p. 49.

lentes et dispensent de la seconde, qui est une pure hypothèse.

MODIFICATIONS FRÉQUENTES DU RAPPORT DE VALEUR DE L'OR ET DE L'ARGENT DANS L'ANTIQUITÉ. — Nous nous sommes arrêté sur ces origines des systèmes monétaires des anciens, parce qu'on y peut trouver des indications très topiques sur les rapports des valeurs des divers métaux précieux à travers les temps historiques. Examinons encore les conclusions de M. Reinach : suivant lui, le monde méditerranéen a débuté par le « système de l'étalon unique : *monométallisme-electrum* en Lydie et dans les villes grecques de l'Asie-Mineure, *monométallisme-argent* dans la Grèce d'Europe et les îles (Égine). Dans les relations commerciales entre les deux groupes, la valeur proportionnelle des deux métaux fut fixée, par convention à 10 : 1. »

A la suite probablement de l'ouverture des mines d'or d'Âbydos, « sous Crésus, la Lydie adopta le trimétallisme légal : électrum, or et argent. » La valeur de l'électrum est des trois quarts de celle de l'or et de dix fois celle de l'argent ; la valeur de l'or est de treize fois et demie celle de l'argent.

Sous Darius, « la Perse, qui est maîtresse des mines d'or de l'Inde, renonce au monnayage de l'*electrum*, qu'elle abandonne aux villes grecques d'Asie, et inaugure le bimétallisme or et argent. Elle conserve, d'ailleurs, pour ces deux métaux la proportion adoptée par les Lydiens, 13 1/2 : 1, et cette relation légale subsiste pendant deux siècles jusqu'à la chute de la dynastie Achéménide. »

La Grèce, pendant toute cette période, restait sous le régime du monométallisme-argent. Les monnaies étrangères d'or ou d'électrum y circulaient librement, avec un cours variable suivant les fluctuations de l'offre et de la demande, mais qui, dit M. Reinach, tendait « à se modeler sur la proportion légale établie en Perse<sup>1</sup>. » Au milieu du v<sup>e</sup> siècle (avant notre ère), l'or

<sup>1</sup> M. Théodore Reinach, qui paraît avoir emprunté ses idées économi-

s'élève au-dessus du rapport établi par la Perse : il vaut quatorze fois son poids d'argent. Cette proportion baisse, par suite de l'exploitation des riches mines d'or de Thrace (Skapté Hilé) et des largesses de la diplomatie perse, depuis la dernière partie de la guerre du Péloponèse : le rapport n'est plus que de 12 à 1 dans le premier quart du iv<sup>e</sup> siècle et peut-être dès l'an 408 ou 407 avant Jésus Christ, époque où Athènes frappa ses premières pièces d'or.

Dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ intervinrent des événements graves, le pillage du trésor de Delphes et l'exploitation des riches mines du Pangée par Philippe, qui provoquèrent une nouvelle baisse de l'or ; en 331 on trouve le rapport des deux métaux descendu au taux de 10 à 1. L'*electrum* ne vaut plus alors que 7 1/2 fois son poids d'argent, au lieu de 10, sa valeur primitive. Le monnayage de l'*electrum* disparaît à cette époque.

« Alexandre le Grand adopte à l'exemple des rois de Perse le bimétallisme or et argent ; il lui donne pour base un rapport légal calqué sur le rapport marchand qui régnait en Grèce au moment de son avènement, soit de 10 à 1. » Cette proportion, maintenue invariablement par ses successeurs, subsistait encore, selon M. Théodore Reinach, dans toute l'étendue du monde hellénique au moment de la conquête romaine, soit environ un siècle et demi plus tard.

De toute cette analyse de recherches récentes faites par un archéologue en renom, voici ce qui nous paraît devoir être retenu et ce qui doit être rejeté ou corrigé. La Grèce n'eut à l'origine qu'une monnaie officielle, qui était en argent, les pièces d'or perses y circulaient comme marchandise à un taux

ques à MM. Cernuschi et de Laveleye, pense que le rapport légal de valeur entre les deux métaux établi chez une grande puissance a chance de se répandre, par voie d'influence, chez les peuples voisins qui n'ont constitué entre ces métaux aucun rapport de valeur ; mais il oublie que cette prétendue influence, dans les cas où elle s'est manifestée, venait de ce que les hôtels des monnaies des pays à double étalon étaient toujours ouverts à la frappe des lingots apportés par les particuliers, tandis que dans l'antiquité, d'après son propre témoignage, il n'en était pas ainsi.

variable; la Perse, et la Lydie avant elle, employait concurremment deux métaux ou même trois; il est présumable qu'il y avait entre eux un rapport légal; mais il est exagéré de parler soit de *bimétallisme*, soit de *trimétallisme*, expressions qui n'ont, d'ailleurs, aucune portée scientifique ou plutôt de double ou de triple étalon, parce qu'on ignore si chacun de ces métaux jouissait d'un pouvoir libérateur illimité, et que, ce qui est certain, la frappe n'en était pas libre. Pour un de ces métaux, en outre, l'*electrum*, M. Reinach reconnaît lui-même que la valeur en était *conventionnelle*<sup>1</sup>, ce qui ne veut pas du tout dire légale, mais aurait plutôt une signification contraire: « Dans les échanges avec les pays à monnaie d'argent, notamment la Grèce d'Europe, l'*electrum* est évalué à dix fois son poids d'argent, *relation simple et conventionnelle qui facilitait beaucoup les calculs.* »

L'or jouant un rôle monétaire en Asie, avant d'en remplir un dans la Grèce d'Europe, témoignait, non seulement que ce métal était par son origine naturelle plus asiatique qu'européen, mais encore que l'Asie était à cette époque plus riche que l'Europe, puisqu'elle pouvait se servir d'un métal beaucoup plus précieux. Quand la Grèce d'Europe se fut considérablement enrichie, l'or aussi y afflua; après les conquêtes d'Alexandre, la Grèce classa l'or définitivement comme étalon, c'est-à-dire comme instrument monétaire, à peu près comme l'Allemagne, après ses triomphes sur la France en 1870-1871, adopta l'étalon d'or. Il est vrai que la Grèce n'abandonna pas pour cela l'argent; mais ce métal bâtard, l'*electrum*, disparut tout au moins devant la concurrence victorieuse de l'or et à la suite des frappes irrégulières et frauduleuses dont il était l'objet, à cause de la valeur que lui attribuaient les lois et les usages, laquelle excédait la valeur combinée des deux métaux dont il se composait<sup>2</sup>. Quant à ce qu'était réellement le *trimé-*

<sup>1</sup> Reinach, op. cit., page 47.

<sup>2</sup> Cette fabrication de l'*electrum* artificiel, grâce au défaut de concordance entre la valeur monétaire et la valeur combinée des deux métaux entrant dans sa composition, est reconnue par M. Reinach, page 49.

*tallisme* des Lydiens, des Perses et le *bimétallisme* des Grecs depuis Alexandre, il est difficile de s'en rendre compte en l'absence de documents certains sur le pouvoir illimité accordé à ces différents métaux ; l'absence de la frappe libre, en tout cas, enlevait à ce prétendu *trimétallisme* ou *bimétallisme* le caractère principal du double ou du triple étalon ; il est possible, en effet, à un pays, ainsi que le prouve l'exemple de la France depuis 1876, de maintenir pour les usages intérieurs un rapport de valeur artificiel, c'est-à-dire très différent du rapport de valeur commerciale, entre les deux métaux, quand il supprime la frappe de celui qui est déprécié, lequel ne continue plus alors à circuler que comme une monnaie en quelque sorte fiduciaire ; mais ce n'est pas là le véritable régime du double étalon.

Le point le plus important à retenir de toutes les recherches de M. Reinach, ce sont, malgré ce prétendu bimétallisme perse et l'influence qu'il pouvait avoir par voie de « rayonnement » sur la Grèce, les énormes différences survenues dans le rapport de valeur de l'or et de l'argent pendant la période qu'il examine : le rapport de valeur est d'abord de 10 à 1 ; puis de 13 1/2 à 1 ; au milieu du v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, il devient de 44 à 1 ; il fléchit ensuite dans le premier quart du iv<sup>e</sup> siècle, à 42 contre 1, puis à la fin du même siècle, sous Philippe, à 10 contre 1. Les variations ont donc été nombreuses et dans des sens divers.

EMPLOIS INDUSTRIELS DES MÉTAUX PRÉCIEUX ET IMPORTANCE DES TRÉSORS MÉTALLIQUES DANS L'ANTIQUITÉ PERSIQUE ET HELLÉNIQUE, La qualité générale, outre beaucoup d'autres en quelque sorte techniques, qui désigne les métaux précieux à la fonction monétaire, étant qu'ils sont appréciés et recherchés pour eux-mêmes en dehors de cette fonction particulière, il est intéressant de se rendre compte des usages industriels divers, comprenant tous les emplois d'ornement, de parure, de décoration et autres, que pouvaient avoir l'or et l'argent dans l'antiquité. On ne peut arriver sur ce point à des précisions comme celles que nous avons mentionnées plus haut pour la période contem-

poraine, d'après Soëtbeer<sup>1</sup>. A s'en rapporter aux descriptions des historiens, des poètes et des philosophes, il est certain que l'or et l'argent servaient dans l'antiquité à de nombreux usages privés. Sur un seul point, on est en possession de quelques chiffres authentiques, c'est en ce qui concerne la célèbre statue de Phidias, la *Minerve chrysléphantine* c'est-à-dire faite d'or et d'ivoire. Elle absorba à elle seule, d'après Thucydide, 40 talents d'or, d'après Diodore 50; M. Reinach dit 44: le talent paraît avoir été un poids de 27 kilogrammes, ce qui ferait un emploi total de 4,188 kilogrammes d'or, à raison de 3,437 francs d'or par kilogramme, une valeur de 4,083,156 francs de notre monnaie<sup>2</sup>.

On sait que Phidias, outre cette grande statue chrysléphantine d'Athènes, en fit pour différentes villes plusieurs autres, qui ou bien contenaient des parties d'or ou tout au moins étaient dorées. L'or paraît avoir été d'un grand usage industriel et artistique à cette époque, ce qui le faisait coter relativement à l'argent à 4 p. 14, au lieu de 1 p. 13 1/2 antérieurement. M. Reinach parle de la « grande demande de ce métal provoquée par les somptueuses entreprises de Périclès<sup>3</sup>. »

La valeur de l'or fléchit ensuite, tant par l'exploitation des mines de Thrace, qui représentèrent pour le iv<sup>e</sup> siècle avant

<sup>1</sup> Voir pages 160 à 162.

<sup>2</sup> M. Reinach dit 3,696,000 francs; mais c'est que, au lieu de prendre directement la valeur de l'or, d'après le poids en kilogrammes, il commence par convertir les 44 talents d'or fin en 616 talents d'argent, d'après le rapport de 1 à 14 qui prévalait alors dans l'Attique, puis il prend la valeur de ces 616 talents d'argent. Cette manière de déduire la valeur conduit à un résultat inexact par rapport à notre monnaie actuelle. M. Reinach ajoute que ces « 3,696,000 francs, en tenant compte des prix courants de l'époque, comparés à ceux de la nôtre, représentent une puissance actuelle d'environ 30 millions ». Cela est très problématique; on a vu plus haut qu'il n'y a aucun moyen de comparer, avec un degré d'exactitude même approximative, la puissance d'achat de la monnaie à deux époques très distantes; les historiens doivent toujours se borner à indiquer le poids réel des sommes d'argent et d'or. Il faudrait un valorimètre, encore empirique d'ailleurs, comme celui dont nous avons parlé pages 92 à 94, pour arriver à des comparaisons un tant soit peu vraisemblables.

<sup>3</sup> Reinach, op. cit., page 14.

notre ère la Californie et l'Australie de 1850 à 1865, que par le pillage des trésors des temples ou de ceux du grand roi. Les mines d'or du Mont Pangée, mises en exploitation par Philippe de Macédoine, qui y fondait en 356 avant Jésus-Christ la ville portant son nom, rapportèrent au roi, selon Diodore, en 18 années, un bénéfice de 18,000 talents d'argent, environ 106 à 108 millions de nos francs<sup>1</sup>. Diodore parle de bénéfices, il semblerait donc que ce ne fut que le résultat net et non la production brute. Le pillage du trésor de Delphes, en 354, par les Phocidiens et la fonte de toutes les offrandes en or qui ornaient le temple célèbre de cette ville auraient lancé dans la circulation une somme monétaire équivalant à 10,000 talents d'argent, soit environ 55 à 60 millions de francs de notre monnaie. Quoique évalué en talents d'argent, ce trésor se composait d'or jusqu'à concurrence de 4,000 talents et de 6,000 d'argent. L'emploi de l'or, comme ornement et décoration, était donc très fréquent, quoique celui de l'argent parût encore le dépasser, mais non dans une très forte mesure. Les trésors sur lesquels Alexandre mit la main par ses conquêtes et qu'il répandit en libéralités ou qu'il jeta dans la circulation pour payer les frais de ses guerres et de son administration furent excessivement considérables. On évalue ainsi à une valeur de 49,000 talents d'argent le trésor de Suse et à 120,000 talents celui de Persépolis, ce qui ferait la somme colossale de 290 à 294 millions de francs pour le premier et de 700 à 720 millions pour le second<sup>2</sup>. Ces trésors constituaient

<sup>1</sup> Reinach, page 19.

<sup>2</sup> Reinach, *Les origines du bimétallisme*, pages 19 et 20. Ces chiffres ont, sans doute, lieu d'étonner. L'auteur les emprunte à Diodore, XVII, 66 et 71. Qu'il ait pu y avoir un amoncellement de 700 à 720 millions de métaux précieux dans le trésor de Persépolis, outre les 290 à 294 du trésor de Suse, ensemble environ 1 milliard, cela s'explique, toutefois, quand on voit encore les débris des œuvres immenses de ces anciennes monarchies. D'après Hérodote, cité par M. Reinach (page 20, note), l'inventaire des revenus de Darius faisait ressortir un encaissement annuel de 7,600 talents (babyloniens ou perses) d'argent et de 360 talents euboïques d'or; d'après nos calculs, cela représenterait, le talent d'argent babylonien étant de 33 kilogrammes 60 (Reinach, page 81), un poids de 255,360 kilo-

en quelque sorte des mines, dont l'exploitation était soudaine; à la différence, en effet, de nos encaisses des grandes banques, l'or et l'argent qui y étaient enfouis ne se trouvaient représentés par rien dans la circulation; c'est donc comme s'ils n'avaient pas existé. Ce prodigieux afflux de monnaie, dans un temps où la division du travail et par conséquent les échanges étaient, pour une quantité de production égale, beaucoup moins développés qu'aujourd'hui et où la plupart des producteurs consommaient directement leurs produits, devait susciter une hausse énorme des prix. En même temps, l'ouverture des riches mines d'or de Thrace, plus encore que la mise en circulation des trésors persiques, où l'or et l'argent paraissaient s'équilibrer, amena une dépréciation du premier de ces métaux qui ne valut plus relativement au second que dans la proportion de 1 contre 10, au lieu de 1 contre 14, rapport habituel sous Périclès.

On a fait la remarque que, dans ce monde antique, les métaux précieux étant accumulés en d'énormes trésors par les princes orientaux, ne circulaient pas, pour la plus grande partie, comme monnaie. Ils étaient, dit-on, distribués, non par le commerce, mais par la guerre. La prise de ces trésors par un conquérant donnait lieu, toutefois, à une certaine circulation effective, parce que le vainqueur, Alexandre par exemple, devait récompenser largement tous ses compagnons d'armes, jusqu'aux plus humbles, ce qu'il faisait par des prélèvements importants sur ces énormes accumulations.

LES MÉTAUX PRÉCIEUX ET LA MONNAIE SOUS LES ROMAINS ET AU MOYEN AGE. — Peuple à vie rude, à bien-être restreint, à occu-

grammes d'argent et une valeur approximative de 56 millions environ de francs, à raison de 222 francs 20 par kilogramme; quant aux 360 talents d'or euboïques, à raison de 27 kilogrammes chaque, ils feraient 9,720 kilogrammes d'or, ou, à 3,444 francs chaque, 33 millions et demi de francs en chiffres ronds. Les revenus métalliques du grand roi, tant en or qu'en argent, auraient donc été de 90 millions de francs approximativement. Mais il y avait, certainement, en outre, des taxes payées en nature, c'est-à-dire en produits, en corvées, et il est probable aussi qu'une grande partie des dépenses locales étaient défrayées avec des recettes locales qui ne figuraient pas dans les chiffres ci-dessus.

pations agricoles, les Romains furent longtemps avant d'avoir une monnaie en métal précieux. Le cuivre, représenté par l'as, dont on attribue la première frappe à Servius Tullius (578-534 avant Jésus-Christ) leur suffit durant plusieurs siècles, au moins comme monnaie étalon, c'est-à-dire comme monnaie légale, ayant pouvoir libératoire indéfini. L'argent dut circuler un certain temps avec une valeur commerciale avant d'être étalon, et de même l'or. Le premier de ces métaux dut faire son apparition quand les Romains eurent conquis les républiques grecques de l'Italie et de la Sicile, et le second quand ils furent en voie de conquérir la Grèce. D'après Roscher, qui invoque à ce sujet Pline et Varron, ce fut en 269 avant notre ère que les Romains commencèrent à frapper des monnaies d'argent et en 207 des monnaies d'or; mais si la circulation d'argent paraît avoir été abondante dès la fin du II<sup>e</sup> siècle, ce ne fut guère que sous César et Auguste, au commencement de l'ère chrétienne, quand la conquête du monde par Rome fut à peu près achevée, que la circulation de l'or paraît avoir prédominé. Cependant, *même au temps où la circulation était surtout en argent, il paraît que le trésor de la République, ce que nous appellerions le trésor de guerre, était constitué en or; on en donnait pour raison que celui-ci était plus facile à surveiller et à transporter aux armées éloignées.* Quant à rechercher quelle était la situation légale relative faite à l'or et à l'argent, aux différentes époques de la vie de Rome, on courrait le risque, en s'y aventurant, de marcher dans des ténèbres et de prendre souvent des conjectures plausibles pour des certitudes.

*Le fait saillant qui ressort de l'histoire, c'est que toujours et partout, quand un peuple est devenu très riche, la circulation de l'or a tendu à supplanter celle de l'argent. Les peuples pauvres, au contraire, ont toujours été attachés à cette dernière monnaie. Tacite fait la remarque que les Germains aimaient mieux dans le commerce recevoir de l'argent que de l'or<sup>1</sup>;*

<sup>1</sup> Roscher, *Grundlagen der Nationalökonomie*, 47<sup>e</sup> Auflage, pages 287-288.

cela s'entend non pas d'une façon absolue, mais suivant le rapport usuel de valeur qui était admis par les Romains ou les Gaulois trafiquant avec eux. Ils étaient plus familiers avec l'argent et, d'autre part, celui-ci convenait mieux à la modicité de leurs transactions et à l'exiguité de leurs dépenses.

Les Romains jetant dans la circulation, par l'enrichissement des grands et le pillage, la majeure partie des trésors sur lesquels ils mettaient la main dans les pays vaincus, il en résulta, dans les premiers temps de l'Empire, une très grande abondance de monnaie. Comme la division du travail n'était pas poussée très loin, que la main-d'œuvre servile n'exigeait pas de rémunération monétaire, cette grande abondance de la monnaie, relativement à l'importance restreinte des transactions, paraît en avoir déprécié sensiblement la valeur et avoir porté un coup à l'industrie des mines. Aussi, à la fin de l'Empire et avant même l'invasion des barbares, la monnaie, qui n'était plus alimentée par de nouvelles conquêtes de trésors chez de nouveaux peuples riches asservis, commençait à se raréfier.

L'invasion des barbares fit presque soudainement cesser tout accroissement et tout renouvellement de l'approvisionnement métallique. De fortes quantités de métaux précieux durent être perdues sous la forme, dans ces temps d'insécurité, de trésors enfouis et dont les propriétaires étaient morts sans en livrer le secret. Les connaissances techniques en matière de mines ayant, d'autre part, presque disparu, le capital étant très rare et très craintif, les gisements ne furent plus exploités : « Dans cette période de 480 à 670 ou 680, écrit l'un des principaux historiens des métaux précieux, Jacob, les plus grandes recherches n'ont pu découvrir chez aucun auteur aucune trace de l'exploitation de mines<sup>1</sup> ».

Ce furent les Sarrasins, au VIII<sup>e</sup> siècle, qui rapprirent à l'Europe l'art d'exploiter les mines, ce qui permit de maintenir intact, malgré les enfouissements et les pertes constantes

<sup>1</sup> Jacob, *Historical inquiry into the production and consumption of Precious Metals*, chapitre X.

de trésors, le *stock* si réduit de monnaie jusqu'à la découverte de l'Amérique.

Le commerce était, d'ailleurs, alors si restreint et le régime patriarcal ou de la consommation directe des produits sur place était tellement prédominant, que le manque de métaux précieux et de monnaie se faisait moins sentir.

Les grandes villes commerciales, en rapport avec l'Orient qui avait éprouvé relativement un moindre recul économique que l'Europe, purent, toutefois, même au moyen âge, frapper quelques monnaies d'or. Ce serait Venise en 1285, puis Florence, qui en auraient, les premières, émis des quantités importantes. Après elles, une ville très commerçante du Nord, Cologne, en aurait aussi frappé en 1345. Il paraîtrait qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, le roi d'Angleterre Henri III (mort en 1272) avait fait un essai de monnaie d'or, mais qui n'avait pas réussi et qui fut repris par Édouard III<sup>1</sup>, le vainqueur de Crécy, à une époque où l'Angleterre commençait à devenir relativement riche et à jeter les fondements de sa supériorité industrielle. Cet essai d'introduire une circulation d'or un peu active était, toutefois, prématuré, vu le peu d'importance de la généralité des transactions et la rareté du métal.

LES MÉTAUX PRÉCIEUX DEPUIS LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. — PRODUCTION. — DÉPRÉCIATION. — Lors de la découverte de l'Amérique (1492), il n'y avait plus, pense-t-on, dans l'ancien Monde occidental, que pour un milliard environ d'or et d'argent, d'autres disent, pour 800 à 850 millions de francs<sup>2</sup>. Bientôt commença ce que l'on a appelé l'âge de l'argent, *silver age*. Les mines de la Nouvelle-Espagne (Mexique) et du Pérou, celles-ci surtout, jetèrent une grande quantité d'or et d'argent, particulièrement d'argent, sur l'Espagne et, à travers l'Espagne, sur

<sup>1</sup> Roscher, *Grundlagen der Nationalökonomie*, pages 287-288.

<sup>2</sup> Jacob, *Historical Inquiry*, etc. (tome II, page 53), fixe à 33 ou 34 millions de livres sterlings, 833 à 858 millions de francs, le stock d'or et d'argent existant dans l'ancien monde, lors de la découverte des États-Unis d'Amérique.

On a vu plus haut (page 116) que Soëtbeer estime à environ 1 milliard la quantité de métaux précieux qui existait à cette époque.

l'Europe occidentale. Les mines d'argent les plus riches, celles du Potosi, furent découvertes en 1545. On pense que la monnaie, par cette abondance, s'ajoutant à un stock très restreint, perdit, de 1492 à 1588, au moins les quatre cinquièmes de sa valeur, ce qui ferait supposer que la généralité des prix aurait quintuplé. Jacob, d'après certaines tables, prenant en considération le setier de blé, le prix de mouture, les prix d'un pigeon, d'un lapin, d'un chapon, d'un cochon, de cent harengs, d'une livre de chandelles, d'une pinte de vin, d'une pinte d'huile, d'une voie de bois, d'un minot de charbon de bois, d'une livre de beurre, dans la période de 1492 à 1503, d'une part, et dans celle de 1572 à 1588, de l'autre, arrive à la conclusion que, d'après cette sorte d'*index number*, assez varié quoique incomplet, l'augmentation des prix aurait été, en France, de 470 p. 100, dans cette période. Il est malaisé, sans doute, de savoir si diverses causes spéciales n'étaient pas intervenues pour faire hausser certaines de ces denrées. Cette augmentation des prix d'environ 500 p. 100 est admise par la généralité des auteurs. L'écrivain espagnol bien connu, Ortiz, dans son *Compendio de la Historia da España*, dit : « La grande quantité d'or et d'argent qui vint au pouvoir du roi de Castille les fit tomber au sixième de leur valeur primitive. » Don Sancho Moncada, qui publia son ouvrage à Madrid en 1619, après avoir célébré que l'or et l'argent étaient une récolte de l'Espagne (*que el oro y plata eran cosecha de esta nation*), ajoute : « Avant la découverte des Indes (l'Amérique) ce qu'on pouvait acheter pour un quarto coûte maintenant six réaux, et celui qui possédait cent réaux était aussi riche que celui qui jouit maintenant de cinq cents ; car, avec l'abondance de l'or et de l'argent, leur valeur a baissé et la valeur de tout ce qui est acheté avec de la monnaie a haussé réciproquement <sup>1</sup>. »

Quoique conçues en termes généraux et par conséquent peu précises, ces appréciations sommaires confirment les

<sup>1</sup> Jacob, *Historical Inquiry into the production and consumption of the precious metals*, tome II, pages 83 à 86.

résultats de la comparaison faite sur les treize marchandises dont on a pu rapprocher les prix en France, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle ou au commencement du xvi<sup>e</sup>, d'une part, et à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, de l'autre.

Cette estimation d'une baisse des quatre cinquièmes de la monnaie dans cet intervalle de cent ans, si admissible qu'elle soit, ne peut, toutefois, être acceptée que d'une manière approximative.

Quel est l'afflux de métal précieux qui a pu produire une baisse aussi colossale ? D'après Soëtbeer, le plus récent et le plus exact des spécialistes en métaux précieux, la production annuelle de l'or aurait été de 5,800 kilogrammes de 1493 à 1520, 7,160 de 1521 à 1544, 8,510 de 1545 à 1560, 6,840 de 1561 à 1580, 7,380 de 1581 à 1600<sup>1</sup>. La moyenne la plus élevée, soit 8,510 kilogrammes, représente, à 3,444 fr. 44 le kilogramme, une somme de 29,312,844 francs ; telle fut la plus forte production annuelle d'or pendant une période un peu longue au xvi<sup>e</sup> siècle.

Si l'on prend tout l'ensemble de la production de l'or de 1493 à l'an 1600 inclusivement, on a 754,800 kilogrammes qui, à 3,444 fr. 44 l'un, donnent une somme totale de 2 milliards 599 millions 863,000 francs.

Bien autrement importante fut la production de l'argent. Soëtbeer estime la moyenne annuelle de cette production à 47,000 kilogrammes de 1493 à 1520, 90,200 de 1521 à 1544, 311,600 de 1545 à 1560, 299,500 de 1561 à 1580, 418,900 de 1581 à 1600. Le très grand afflux commença après la découverte des célèbres mines du Potosi, en 1545 ; dans la quinzaine d'années qui suivit, la production moyenne annuelle étant de 311,600 kilogrammes, en calculant au tarif monétaire actuel de l'Union Latine, soit à 222 fr. 22, on a pour la moyenne annuelle dans cette période : 69,243,000 francs ; après avoir un peu faibli pendant les vingt années suivantes, la production

<sup>1</sup> *Materialien zur Erläuterung und Beurtheilung der wirthschaftlichen Edelmetallverhältnisse gesammelt* von Ad. Soëtbeer, Berlin, oktober, 1885, page 7.

annuelle de l'argent devient encore beaucoup plus forte dans les vingt années de 1581 à 1600; elle y fut de 418,900 kilogrammes, soit, toujours d'après le tarif actuel de l'Union Latine, 93,087,958 francs. Si l'on veut avoir le total de l'argent produit depuis 1493 jusqu'en l'an 1600, on arrive à 22,834,400 kilogrammes, ou, toujours d'après le tarif monétaire actuel de l'Union Latine, 5,074,260,000 francs. Ainsi, en chiffres ronds, on produisit, de 1493 à l'an 1600 inclusivement, pour environ 2 milliards 600 millions d'or et pour 5 milliards 074 millions d'argent, ensemble 7 milliards 674 millions de francs de métaux précieux <sup>1</sup>.

Il résulte de ces données que, aux 8 ou 900 millions de francs qui formaient tout l'approvisionnement des métaux précieux en 1492, il aurait été ajouté (avant toute déduction pour les pertes et le frai) plus de 7 milliards et demi de francs dans le xvi<sup>e</sup> siècle. On comprend que la quantité de métaux pré-

<sup>1</sup> Jacob, dans son *Historical Inquiry*, etc., donne des chiffres sensiblement inférieurs; d'après lui, le stock de métaux précieux n'était que de 33 à 34 millions de livres sterling en 1492; il y aurait été ajouté 17,058,000 livres sterling de 1493 à 1545, ce qui aurait porté le stock total à 50 millions sterling, en 1545, quand fut découverte la mine du Potosi; et la production de 1546 à 1600 aurait été en moyenne de 2,250,000 livres sterling par an, ce qui aurait ajouté 121 millions de livres sterling au stock existant en 1545 et aurait porté à 171 millions de livres sterling (4,310 millions de francs environ), aucune déduction n'étant faite pour le frai pendant cette période, le stock de métaux précieux existant en l'an 1600 (Jacob, tome II, pages 52 à 53 et 62 à 63). Ainsi tout l'argent et l'or produits de 1593 à l'an 1600 n'auraient pas dépassé 3 milliards et demi de francs environ, soit la moitié de l'évaluation que l'on tire des tableaux de Soëtheer. Nous devons dire que dans ces tableaux, le célèbre spécialiste allemand donne seulement la production par moyenne d'années, et c'est en multipliant la moyenne de chaque période par le nombre d'années qu'elle comprend que nous sommes arrivés aux chiffres donnés dans le texte. Outre que la science de Soëtheer nous paraît beaucoup plus sûre que celle de Jacob, les quantités auxquelles celui-ci s'arrête ne rendraient pas compte, d'une manière suffisante, de l'énorme perturbation produite par l'or et l'argent d'Amérique au xvi<sup>e</sup> siècle. Il serait incompréhensible que les prix eussent pu quintupler, quand les usages industriels des métaux précieux s'étaient énormément accrus, que la production et la population dans ce progressif xvi<sup>e</sup> siècle avaient sensiblement augmenté, si, au bout de cette centaine d'années, le stock de métaux précieux avait été simplement quintuple de ce qu'il se trouvait être en 1492.

cieux ayant ainsi augmenté dans la proportion de 1 à 9 environ, les prix aient pu à peu près quintupler ((ce qui n'est d'ailleurs qu'une appréciation approximative), malgré que la production générale des marchandises et les échanges se soient certainement accrus dans cet âge de la Renaissance.

La production de l'argent fournit la plus grosse part de cet accroissement. Au début des découvertes américaines, jusqu'à la conquête de la ville de Mexico en 1521, les Espagnols avaient surtout trouvé de l'or tant dans les villes que sur les côtes<sup>1</sup>; c'est seulement depuis qu'ils furent les maîtres du Mexique et plus encore du Pérou que leurs mains se remplirent d'argent. La proportion de la production de chacun des deux métaux dans la production des deux réunis qui était, en poids, de 11 p. 100 pour l'or et de 89 p. 100 pour l'argent, dans la période de 1493 à 1520, puis de 7.4 et de 92.6 respectivement dans la période de 1521 à 1544, tomba à 2.7 et 97.3 dans celle de 1545 à 1560, à 2.2 et 97.8 dans la période de 1561 à 1580, puis à 1.7 et 98.3 respectivement dans la période de 1581 à 1600. C'est la proportion la plus forte de l'argent qui se soit jamais produite dans la production des deux métaux. On comprend le nom de *Silver Age* donné à cette période.

Le xvii<sup>e</sup> siècle continua le xv<sup>e</sup> sans changement bien notable : la production de l'or s'y accrut légèrement ; celle de l'argent se soutint. D'après Soëtbeer toujours, la production de l'or donna, comme moyenne annuelle : 8,520 kilogrammes de 1601 à 1620, 8,300 de 1621 à 1640, 8,770 de 1641 à 1660, 9,260 de 1661 à 1680, 10,763 de 1681 à 1700 ; pour cette dernière période de vingt ans, la production annuelle de l'or représentait ainsi 37,079,396 francs. Quant à la production de l'argent, elle s'éleva, comme moyenne annuelle, à 422,900 kilogrammes (la moyenne la plus élevée avant le xviii<sup>e</sup> siècle) de 1601 à 1620, 393,600 kilogrammes de 1621 à 1640, 366,300 de 1641 à 1660, 337,000 de 1661 à 1680, 341,900 de 1681 à 1700. Dans la double décade de 1601 à 1620, où elle fut la plus élevée de ce siècle,

<sup>1</sup> Jacob, *op. cit.*, page 48.

la moyenne de la production de l'argent représentait une valeur de 93,976,000 francs, plus que triple de la valeur de la production de l'or du même temps. Pour tout le xvii<sup>e</sup> siècle, l'ensemble de la production de l'or atteint 912,300 kilogrammes, soit une valeur de 3,142,362,612 francs ; la production totale de l'argent, dans ce même siècle, monte à 37,234,000 kilogrammes, et, au tarif actuel des monnaies de l'Union Latine (1 kilogramme d'or valant 15 1/2 d'argent) à 8 milliards 274 millions de francs en chiffres ronds. Le xvii<sup>e</sup> siècle ajouta donc environ 11 milliards 416 millions au stock antérieur de métaux précieux, qui fut ainsi plus que doublé ; mais la population, l'industrie et le commerce s'étaient, d'autre part, beaucoup accrus dans ce long espace de temps. Le rapport de la production de l'argent à celle de l'or avait, cependant, un peu faibli : dans la période de 1681 à 1700, sur cent kilogrammes des deux métaux précieux produits, il y en avait 96.9 d'argent et 3.1 d'or.

Au xviii<sup>e</sup> siècle, la production des deux métaux s'accrut sensiblement, dans la première partie surtout celle de l'or, dans la seconde moitié surtout celle de l'argent. La *moyenne annuelle* des quantités d'or produites fut de 12,820 kilogrammes dans la double décade 1701-1720, 19,080 dans celle de 1721 à 1740, 24,610 de 1741 à 1760, 20,705 de 1761 à 1780, 17,790 de 1781 à 1800 ; la moyenne annuelle la plus forte, celle de 1741 à 1760, qui ne fut plus atteinte pour une longue période jusqu'à 1840, représentait une valeur annuelle de 84,767,668 francs. Les *quantités moyennes annuelles* d'argent produites dans le même temps furent de 355,600 kilogrammes dans la double décade de 1701-1720, 431,200 de 1721 à 1740, 533,145 de 1741 à 1760, 632,740 de 1761 à 1780, 879,060 de 1781 à 1800 ; dans cette dernière double décade, la production de l'argent, qui s'était, on le voit, beaucoup accrue, représentait une valeur annuelle de 195,344,713 francs. Si l'on cherche la production totale des métaux précieux au xviii<sup>e</sup> siècle, on voit qu'elle fut de 1,900,100 kilogrammes d'or, ayant une valeur de 6 milliards 545 millions de francs ; quant à la pro-

duction totale de l'argent au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle atteignit 57,034,900 kilogrammes, soit une valeur, toujours d'après le tarif actuel de l'Union Latine, de 12 milliards 674 millions en chiffres ronds, et pour l'ensemble des deux métaux une somme de 19 milliards 219 millions de francs. On peut considérer que le XVIII<sup>e</sup> siècle avait, encore une fois, doublé la quantité de métaux précieux dont jouissait l'humanité occidentale quand il s'ouvrit. La proportion de l'argent dans la production totale, après avoir très légèrement faibli au début de ce siècle, s'était sensiblement relevée. Dans la double décade de 1741 à 1760, sur 100 kilogrammes des deux métaux produits, l'argent n'en prenait plus que 95.6 et l'or en constituait 4.4. Mais dans la dernière double décade, 1781-1800, l'argent entraît pour 98 et l'or seulement pour 2 dans cent kilogrammes de la production des deux métaux. C'était toujours la continuation du *Silver age*, l'âge d'argent.

Il en fut de même pendant le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. La quantité moyenne d'or produite fut de 17,778 kilogrammes de 1801 à 1810, de 11,445 seulement de 1811 à 1820, de 14,216 de 1820 à 1830 ; elle remonte soudain par la mise en exploitation des mines de l'Oural à 20,289 de 1831 à 1840 et à 54,759 de 1841 à 1850. Dans cette dernière décade, la production moyenne annuelle de l'or représentait déjà une valeur de 188 millions 614,000 francs. Quant à la production de l'argent, elle avait fléchi assez sensiblement dans la période de 1811 à 1840, pour reprendre ensuite largement à partir de 1841 ; elle fut, comme *moyenne annuelle*, de 894,150 kilogrammes de 1801 à 1810, 540,770 kilogrammes de 1811 à 1820 ; elle tomba (la moyenne décennale la plus basse du XIX<sup>e</sup> siècle) à 460,560 kilogrammes dans la décade 1821-1830, pour se relever à 596,450 de 1831 à 1840 et à 780,415 de 1841 à 1850. La moyenne annuelle la plus basse, soit celle de 1821-1830, représentait seulement une valeur annuelle, d'après le tarif monétaire encore actuellement en vigueur, de 402 millions 345,000 francs.

Il est frappant que la production des deux métaux avait sensiblement faibli de 1811 à 1830, en grande partie, sans

doute, à cause des troubles qui accompagnèrent et qui suivirent l'émancipation des colonies espagnoles.

Pour la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la production totale de l'or monta à 4,184,870 kilogrammes, soit une valeur totale de 4 milliards 81 millions de francs en chiffres ronds ; la production de l'argent fut dans le même demi-siècle de 32,723,450 kilogrammes, ayant une valeur, d'après le tarif monétaire, de 7 milliards 272 millions de francs en chiffres ronds. Pour les deux métaux réunis, c'est une valeur de 11 milliards 353 millions qu'avait produite la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, marquant ainsi un progrès sensible, grâce à la forte production d'or de 1841-1850, sur la production moyenne du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Essayons d'apprécier à cette année 1850, qui va ouvrir une ère nouvelle, le stock des deux métaux. On a vu que celui restant au vieux Monde, lors de la découverte de l'Amérique (1492), peut être évalué à 850 millions de francs ; de 1493 à 1600 il y avait été ajouté environ 7 milliards 674 millions, puis de 1601 à 1700 environ 11 milliards 416 millions de francs, de 1701 à 1800 environ 19 milliards 219 millions, de 1801 à 1850 environ 11 milliards 353 millions.

D'après ces données le stock des deux métaux précieux, or et argent, en tenant compte uniquement des productions et en négligeant le frai et les pertes aurait été comme il suit :

	Francs.
Stock restant en 1492.....	850,000,000
Production de 1493 à 1560.....	3,501,667,000
Ensemble en l'an 1560.....	<u>4,351,667,000</u>
Production de 1561 à 1600.....	4,172,456,000
Ensemble en l'an 1600.....	<u>8,524,123,000</u>
Production de 1601 à 1700.....	11,416,502,000
Ensemble en l'an 1700.....	<u>19,940,625,000</u>
Production de 1701 à 1800.....	19,219,076,000
Ensemble en l'an 1800.....	<u>39,159,701,000</u>
Production de 1801 à 1840.....	7,732,640,000
Ensemble en l'an 1840.....	<u>46,892,341,000</u>
Production de 1841 à 1850.....	3,620,379,000
Ensemble à la fin de 1850....	<u>50,512,720,000</u>

Quant aux proportions des deux métaux dans la production totale, elle n'avait commencé à se modifier un peu sensiblement que vers 1840, par l'exploitation des mines d'or de l'Oural. Sur 100 kilogrammes des deux métaux produits, la proportion de l'argent était tombée, en effet, à 93.4, tandis que celle de l'or avait monté à 6.6 dans la décade 1840-1850; mais pour n'être pas insignifiante, cette altération dans le rapport de production restait encore assez légère.

Alors commença une nouvelle, mais assez courte période, que l'on a nommée la période de l'or, *Gold age*. La découverte, non pas à proprement parler des mines d'or, mais des placers, c'est-à-dire des alluvions aurifères de l'Australie et de la Californie, amena une considérable augmentation des métaux monétaires et altéra la proportion, qui s'était si longtemps maintenue avec peu de changements, dans leur production respective.

Les alluvions aurifères sont, en effet, de l'exploitation la plus aisée avec peu de préparatifs et de capital; aussi la pousse-t-on aussi rapidement que possible de façon à épuiser en peu de temps les dépôts précieux. S'il s'était agi de mines de quartz aurifères, comme celles qu'on a exploitées depuis dans les mêmes pays ou de mines de conglomérat (*banket*) comme celles que l'on a commencé à travailler en 1887 au Transvaal, il eût fallu beaucoup plus de temps pour la mise en train, il y eût eu un accroissement beaucoup moins subit de la production et celle-ci se serait soutenue plus longtemps.

De 1851 à 1855, d'après les recherches de Soëtbeer, la production de l'or fut en moyenne annuellement de 497,515 kilogrammes, représentant une valeur annuelle de 680,328,566 fr.; la production de l'argent dans la même période quinquennale s'accrut un peu, passant à une moyenne annuelle de 886,415 kilogrammes, ce qui représentait une valeur annuelle de 496,942,500 francs. Les proportions comme poids des deux métaux dans leur production totale étaient de 18.2 p. 100 d'or et 81.8 p. 100 d'argent. La proportion de l'or avait ainsi presque triplé relativement à la période décennale antérieure,

sexuplé relativement à la période de 1821 à 1830 et presque décuplé par rapport à la période de 1801 à 1810.

Cette proportion se reproduisit, même avec une légère augmentation en faveur de l'or, dans la période quinquennale suivante de 1856 à 1860. La production moyenne annuelle de l'or s'y éleva à 206,058 kilogrammes, soit une valeur annuelle de 709,754,417 francs; la production de l'argent dans la même période s'accrut aussi dans une certaine proportion atteignant par année, en moyenne, 904,990 kilogrammes, soit une valeur de 201,406,877 francs. *Les proportions respectives des deux métaux dans leur production totale en poids furent de 18.5 pour l'or et de 81.5 pour l'argent; c'est la proportion la plus forte pour l'or, dont on ait jamais été témoin dans les temps modernes.*

Pendant ces dix années culminantes de la production aurifère (1850-1860), la production de l'or fut de 2,017,865 kilogrammes, valant 6 milliards 950 millions 415,000 francs. Pendant cette même décade, la production de l'argent s'était élevée au total de 8,955,525 kilogrammes, ayant une valeur de 1 milliard 990 millions 096,000 francs. La valeur des deux métaux produits dans cette décade atteignait donc 8,940,511,000 francs, qui venaient s'ajouter aux 50 milliards 512 millions existant (sauf les pertes et le frai à déduire) en 1850; ainsi ces dix années avaient produit une quantité de métaux dépassant le sixième du stock existant, ou plutôt en atteignant probablement le cinquième, à cause du frai et des pertes que ce stock devait avoir subies et qui sont difficiles à évaluer.

Dans les dix années de la période suivante, la production de l'or continua à être très considérable, tout en fléchissant légèrement; mais celle de l'argent s'accrut beaucoup. En recherchant les mines d'or, tant en Australie qu'en Californie, surtout dans ce dernier pays, on mit la main sur d'abondants dépôts d'argent, de sorte que la production de ce dernier métal dépassa bientôt les quantités annuelles les plus considérables fournies à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans la première décade du XIX<sup>e</sup>, c'est-à-dire du plus beau temps des mines de l'Amérique

du Centre et de l'Amérique du Sud. La production de l'or se maintenait bien près de son point culminant, toujours environ décuple de ce qu'elle était annuellement au XVIII<sup>e</sup> siècle, et plus que vingtuple de ce qu'on l'avait connue au XVII<sup>e</sup>. C'était donc la continuation de l'âge d'or, *Gold age*, malgré le développement très sensible dans la production de l'argent.

Pendant la période quinquennale 1861 à 1865, la production de l'or fut, en moyenne annuelle, de 185,123 kilogrammes, représentant une valeur de 637,645,066 francs, ou pour les cinq années, une quantité de 925,615 kilogrammes d'or et une valeur de 3 milliards 188 millions 225,330 francs. Dans cette même période quinquennale, la production moyenne annuelle de l'argent atteignit 1,101,150 kilogrammes, d'une valeur de 244,697,553 francs ou, pour les cinq années de la période, 5,505,750 kilogrammes d'argent d'une valeur de 1,223,488,000 fr. La production des deux métaux dans ces cinq années avait ainsi atteint une valeur totale de 4 milliards 411 millions 713,000 francs. Dans les quantités en poids d'or et d'argent produit, l'or entraît pour 14,4 p. 100 et l'argent pour 85,6. La proportion de l'or était sensiblement plus faible que dans la décade précédente, mais elle restait triple, quadruple ou sextuple de ce qu'elle avait été successivement de 1545 à 1840.

La période quinquennale de 1866 à 1870 reproduit les mêmes traits à peu près, avec une légère augmentation de la production de l'or et un sensible, quoique encore restreint, développement de la production de l'argent. La quantité moyenne d'or produit annuellement dans cette période atteint 191,900 kilogrammes, valant 660 millions 988,036 francs, et pour les cinq années 959,500 kilogrammes, valant 3 milliards 304 millions 940,000 francs. D'autre part, la production de l'argent fut annuellement dans cette période de 1,339,085 kilogrammes, soit une valeur de 297,571,468 francs, ou pour les cinq années une quantité de 6,695,425 kilogrammes et une valeur de 1,487,857,000 francs. Pour cette période de 1866 à 1870, la valeur totale de la production des deux métaux précieux fut ainsi de 4,792,797,000 francs.

La proportion du poids des quantités produites était, par rapport à l'ensemble, de 12,5 pour l'or et 87,5 pour l'argent. Il y avait ainsi une décroissance sensible de la proportion de l'or dans le poids total, mais elle restait encore presque triple des proportions les plus élevées atteintes au XVIII<sup>e</sup> siècle. On était ainsi encore dans l'âge d'or, quoique la production de l'argent fût singulièrement ascensionnelle et dépassât de beaucoup tout ce que l'on avait vu jusque-là.

Si l'on veut savoir les résultats de la décade entière de 1861 à 1870, on arrive aux chiffres suivants pour la production des deux métaux : 1,885,415 kilogr. d'or, valant 6,493,165,000 francs, et 12,201,175 kilogrammes d'argent, valant 2,711,345,000 fr. ; la valeur des deux métaux produits dans cette décade atteignait donc 9 milliards 204,510,000 francs.

En réunissant les deux décades 1851 à 1870, qui correspondent à la plénitude de l'âge d'or, on a une production, en ces vingt années, de 3,902,980 kilogrammes d'or, valant 13 milliards 443 millions 580,000 francs, et de 21,156,700 kilogrammes d'argent, valant 4 milliards 701 millions 441,000 fr. L'ensemble de la production des deux métaux fut ainsi, dans ces deux décades exceptionnelles, de 18 milliards 445 millions en chiffres ronds.

D'une façon absolue, c'était une somme infiniment plus considérable que celle qui fut produite dans les 108 années qui suivirent la découverte de l'Amérique, puisque nous n'avons évalué celle-ci, encore en nous tenant très au-dessus des chiffres de Jacob, qu'à 7 milliards 674 millions de francs. Mais le stock existant, que la quantité produite est venue accroître, était tout autre aux deux époques. En 1492, on évalue que ce stock n'était que de 825 à 850 millions ; l'apport nouveau, en 108 années, il est vrai, vint presque le décupler ; aussi pense-t-on que, malgré l'essor du commerce, de l'industrie et des affaires, la généralité des prix quintupla dans cette longue période de 108 années<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir plus haut, pages 192 et 193.

En 1850, au contraire, la quantité de métaux précieux existants, sauf les pertes et le frai qui seraient à déduire et qu'il est difficile d'estimer, était d'environ 50 milliards 500 millions de francs. En supposant qu'il fallût en déduire environ 20 p. 100 pour le frai et les pertes dans cette longue période, ce qui est énorme, il serait encore resté une quarantaine de milliards.

Toute l'immense production des deux métaux précieux de 1850 à 1870, montant à plus de 18 milliards de francs, n'est donc pas venue accroître de moitié la quantité préalablement existante. D'autre part, il s'est rencontré que cette période a été celle de la plus grande expansion du commerce et de la production, par l'application de la vapeur à la locomotion tant maritime que terrestre, par la constitution de la grande industrie, le progrès des sciences appliquées, y compris l'agronomie, par l'accroissement de la population, l'augmentation considérable des villes, le développement des contrées neuves, les États-Unis, l'Amérique du Sud, l'Australie, par l'essor des sociétés anonymes et des valeurs mobilières. Il est résulté de l'immense accroissement du volume des transactions qu'une masse beaucoup plus forte de monnaie que celle qui existait en 1850 pouvait être utilisée sans profonde perturbation.

Aussi est-ce une question assez controversée que de savoir dans quelles proportions la colossale production des métaux précieux a pu influencer sur les prix dans la période de 1850 à 1870. Les prix de la plupart des denrées naturelles et les salaires ont notablement haussé, les loyers d'habitation, en général, également; mais on peut expliquer cette hausse précisément par un développement qui accroissait la demande de beaucoup de produits, notamment la viande, le lait, les œufs, le beurre, les logements bien situés, ainsi que la demande même du travail humain, sans que l'augmentation, si réelle et sensible qu'elle fût, de ces denrées et de cette marchandise correspondit tout à fait à ce développement de la demande. D'autre part, la généralité des objets manufacturés, en dehors des articles de luxe, dans la fabrication desquels les machines

n'intervenaient guère, baissait de prix. Quelquefois, comme pour le tulle, la gaze, dans des proportions énormes; mais cette baisse provenait de causes spéciales à ces objets.

Il est très difficile de dire quelle fut la part, dans le renchérissement du prix de beaucoup de denrées en ces vingt années (1850-1870), de cette augmentation de près de moitié de la quantité des métaux existant au début de la période. On s'accorde, en général, et l'on a raison, à penser que cette part ne fut pas insignifiante. Elle le fut surtout parce que, dans la même période, les procédés de paiement, l'usage des billets de banque à découvert, c'est-à-dire dépassant l'encaisse métallique, les compensations, virements de caisse, *clearing-houses*, prirent de l'extension. Il en résulta qu'il n'y eut pas besoin d'un accroissement de la monnaie proportionnel à l'accroissement des affaires.

Une certaine dépréciation des métaux précieux dut donc se manifester; mais il est impossible de l'évaluer exactement, puisque d'autres causes que l'abondance de la monnaie firent hausser beaucoup de denrées naturelles. Nous pensons qu'une certaine dépréciation des métaux précieux, due à la sensible augmentation de leur stock, se manifesta dans cette période de 1850 à 1870; mais nous croyons qu'elle fut beaucoup moindre qu'on ne l'évalue en général. On a été jusqu'à penser que la vie avait doublé, c'est-à-dire que l'abondance de leur production aurait fait perdre aux métaux précieux la moitié de leur pouvoir d'achat, qu'on eût payé 2 francs ce qu'on payait 1 franc auparavant. Cette opinion ne se peut soutenir, d'autant que le stock des métaux précieux n'avait même pas augmenté dans la proportion de 2 à 3, ce qui mécaniquement, en supposant que la répartition de l'emploi des métaux précieux entre les usages industriels et les usages monétaires fût resté la même, en admettant aussi une égale vitesse de la circulation de la monnaie et un égal volume des transactions, n'eût justifié qu'une hausse de 50 p. 100 des prix, en ce sens que l'on eût dû payer environ 3 francs ce qui se serait payé 2 francs auparavant. Mais il est probable que cette évaluation est beau-

coup trop élevée, car si le stock des métaux précieux avait augmenté de près de moitié, si la circulation de la monnaie était devenue un peu plus active, ce qui est admissible, d'autre part le volume et la fréquence des transactions s'étaient, par l'accroissement même de la production de toutes choses, considérablement développés. L'économiste anglais Jevons, qui écrivait au plus fort de cette production aurifère, estime que la dépréciation de l'or qui se manifesta à cette époque fut de 9 à 15 p. 100<sup>1</sup>. Comme la grande production de l'or a continué encore après le moment où écrivait Jevons, on pourrait admettre une dépréciation maxima de 15 à 25 p. 100. Dans ces proportions, qui sont beaucoup moindres que l'opinion superficielle ne l'admet généralement, il est permis de croire à une dépréciation; mais il est peu vraisemblable que celle-ci dépassât ce chiffre d'environ 20 à 25 p. 100 au grand maximum, plutôt 15 à 20 que 25.

Sans doute, si l'on se fût trouvé dans une période du monde plus stationnaire, c'est-à-dire qui n'eût pas été signalée par de grandes découvertes ou applications industrielles, la dépréciation du pouvoir d'achat des métaux précieux, par suite de leur énorme production dans la période de 1850 à 1870, eût été plus considérable. Elle eût pu atteindre 35 à 40 p. 100.

Si, d'autre part, l'or eût été avant 1850 le seul étalon monétaire du monde civilisé, il eût été possible que la dépréciation de ce métal atteignit des proportions beaucoup plus fortes encore. En effet, la production de l'or depuis 1493 jusqu'à 1850 monte, d'après les chiffres que nous avons fournis plus haut, à 4,752,070 kilogrammes, soit 16,368 millions de francs en chiffres ronds. En admettant qu'il fallût y joindre la moitié environ du stock de métaux précieux laissé par l'antiquité, soit 425 millions de francs (sur 850 environ que représentait ce stock), on aurait moins de 16 milliards 800 millions d'or; en tenant compte des pertes et du frai pendant cette longue période, on peut admettre qu'il restait tout au plus 13 ou

<sup>1</sup> *A serious fall in the value of gold (1863).*

14 milliards d'or en 1850, tant en monnaie qu'en objets de parure, de décoration, etc. La production de l'or, de 1850 à 1870, ayant atteint 3,902,980 kilogrammes, d'une valeur de 13 milliards 443 millions, la quantité d'or existant avait été ainsi accrue d'environ 90 p. 100 en vingt années. On conçoit qu'il eût pu en résulter une hausse formidable des prix, surtout si l'industrie eût été à peu près stationnaire. Mais cette double décade 1851-1870 est peut-être, dans tout l'ensemble de la vie de l'humanité, celle où l'industrie s'est montrée le plus progressive et où l'extension proportionnelle du commerce relativement au point de départ a été la plus forte.

D'un autre côté, l'or n'était pas la seule monnaie du monde civilisé; l'argent, comme on le verra, non pas dans tous les pays, mais dans plusieurs des principaux pays, avait un pouvoir libérateur égal à l'or; il existait entre les deux métaux, dans ces pays, un rapport légal qui, malgré des fluctuations que nous étudierons, était maintenu en ce sens que les hôtels des monnaies restèrent constamment ouverts à la frappe des deux métaux sur la base de ce rapport légal. Certains faits, notamment l'essor de la production, le développement de la division du travail, par conséquent des échanges dans une mesure plus rapide que l'accroissement de la production même<sup>1</sup>, l'enrichissement général, la hausse des salaires, des traitements, le peuplement des nouvelles contrées, les nécessités des transports, élargirent le débouché monétaire de l'or, aux dépens de l'argent. Il résulte de cet ensemble de circonstances que, dans la recherche de l'influence qu'a pu avoir cet accroissement de la production de l'or dans cette période, il ne faut pas comparer isolément les quantités d'or produites dans ces vingt années aux quantités de ce métal préalablement existantes; il faut réunir la production des deux métaux précieux dans cette décade et la comparer à l'ensemble du stock des deux métaux précieux préalablement existants.

On saisit ainsi les causes qui ont fait que l'énorme accrois-

<sup>1</sup> Voir tome I<sup>er</sup> de cet ouvrage, pages 166 à 169.

sement de la production de l'or de 1851 à 1870 n'a amené, autant qu'on en peut juger, qu'une assez faible dépréciation de ce métal dans cette période, dépréciation infiniment moindre que celle causée au xvi<sup>e</sup> siècle par une production des métaux précieux, surtout de l'argent, qui, en proportion des stocks préalablement existants, était bien autrement considérable.

Ainsi, une dépréciation de 15 à 20 p. 100 environ du pouvoir d'achat de l'or, dans la période de 1850 à 1870, *du fait*, du moins, *de l'abondance de production de ce métal*, voilà ce que l'on peut admettre. Si nombre de marchandises, comme la viande, le beurre, les œufs, la volaille, les logements bien placés, etc., ont pu hausser sensiblement plus dans cette période, cela tient à des causes qui leur sont propres, c'est-à-dire à ce que ces marchandises étaient beaucoup plus demandées qu'auparavant grâce à l'enrichissement de la société, et que l'accroissement de l'offre n'avait pas suivi exactement celui de la demande. Par contre, nombre de marchandises dans la même période ont peu haussé ou même ont baissé.

A partir de 1871, la grande période de l'âge d'or, inaugurée en 1851, continue en s'affaiblissant très légèrement, mais, d'autre part, on commence à entrer dans un nouvel âge d'argent. De 1871 à 1875, toujours d'après Soëtbeer, la production annuelle de l'or fut en moyenne de 170,675 kilogrammes, inférieure d'environ 25,000 kilogrammes à la moyenne annuelle de la double décade 1851-70. Ces 170,675 kilogrammes représentaient, toutefois, encore une production énorme qui valait 587,873,000 francs. Mais dans le même temps la production de l'argent s'était considérablement accrue. Soëtbeer l'évalue à 1,969,425 kilogrammes annuellement dans ce laps de cinq années (1871-75), soit 437,645,000 fr. en chiffres ronds par an. Pour la période quinquennale, cette production représente 853,375 kilogrammes d'or, ayant une valeur de 2 milliards 939 millions 365,000 francs, et 9,847,125 kilogrammes d'argent ayant une valeur de 2 milliards 188 millions 228,000 francs, ensemble 5 milliards 127 millions 593,000 fr.

La proportion de la production en poids de chacun des deux métaux dans la production en poids de l'ensemble était de 8 p. 100 pour l'or et de 92 p. 100 pour l'argent.

Dans la période quinquennale suivante la même impulsion se poursuit avec cette différence que la production de l'or reprend très légèrement; celle de l'argent continue à se développer dans des proportions énormes : la moyenne annuelle de l'extraction de l'or dans ces cinq années 1876-1880 est, d'après Soëtheer, de 172,800 kilogrammes ou 595,199,200 fr.; l'extraction annuelle de l'argent était montée à 2,450,252 kilogrammes, qui, au taux des tarifs de l'Union Latine, représentaient une valeur de 544 millions 495,000 francs. La production annuelle de l'argent était arrivée à être presque triple des chiffres les plus élevés atteints avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, soit 879,060 kilogrammes, moyenne annuelle pour la double décade de 1781 à 1800, et 894,150 kilogrammes, moyenne annuelle de 1800 à 1810. Pour toute la période quinquennale 1875-1880, la production de l'or atteignait 864,000 kilogrammes et une valeur de 2 milliards 975 millions 996,000 francs; celle de l'argent montait à 12,251,260 kilogrammes et à une valeur monétaire de 2 milliards 722,475,000 francs. La valeur monétaire des deux métaux produits était ainsi pour les cinq années (1875-1880) de 5 milliards 698 millions de francs. Jamais encore, même aux plus beaux temps de la production de l'or, l'on n'avait produit en cinq ans une telle valeur monétaire des deux métaux précieux réunis. C'était l'âge d'argent qui recommençait, non pas tant par la diminution de la production de l'or, laquelle n'avait, en effet, que peu faibli, que par l'énorme développement de l'extraction de l'autre métal. Le rapport de la production en poids de chacun des deux métaux dans la production en poids de l'ensemble était de 6.6 pour l'or et 93.4 pour l'argent. L'or occupait, toutefois, encore dans la production des deux métaux réunis une part beaucoup plus importante qu'à un moment quelconque depuis 1545 jusqu'en 1840.

Si l'on considère toute la période décennale 1871-1880, on

trouve que la production de l'or s'y est élevée à 1,717,315 kilogrammes, ayant une valeur de 5 milliards 915 millions 361,000 francs, et la production de l'argent à 22,098,385 kilogrammes, valant, d'après le tarif monétaire, 4,910,703,000 fr., soit ensemble une valeur de 10 milliards 826 millions de francs. En ajoutant cette somme aux 18 milliards 445 millions en chiffres ronds produits de 1851 à 1870, on a, pour les trente années de 1851 à 1880, une production de 28 milliards 971 millions en chiffres ronds, venant s'ajouter aux 49 milliards 662 millions qui avaient été produits de 1493 à 1850 et aux 850 millions réputés existants en 1492; on a ainsi une masse de métaux précieux de 79 milliards 483 millions, dont il faudrait déduire le frai et les pertes. En s'en tenant, comme nous l'avons fait plus haut à un chiffre de 45 milliards environ en 1850, pour tenir compte d'une façon toute conjecturale du frai et des pertes depuis l'an 1493, les trente années de la période 1851 à 1880 y ayant ajouté 28 milliards 971 millions, ce serait presque des deux tiers que se serait accru en ces trente années le stock de métaux précieux du monde.

Les années qui suivent immédiatement 1880 témoignent d'une diminution assez sensible de la production de l'or qui continue, néanmoins, à demeurer soit 7, soit 8, soit même 10 fois supérieure à ce qu'elle avait été jusqu'en 1840; mais, d'autre part, la production de l'argent prend des proportions colossales. En 1881, la production de l'or est de 157,900 kilogrammes, en 1882 de 146,900, en 1883 de 143,940, ce qui correspond à une valeur de 544 millions, 506 millions et demi et 494 millions et demi de francs respectivement. Dans les mêmes trois années, la production de l'argent fut de 2,592,639 kilogrammes en 1881, 2,769,065 en 1882 et 2,895,520 en 1883, ce qui représente une valeur monétaire de 576 millions de francs, 615 millions et demi et 643 millions et demi de francs respectivement. En ces trois années (1881-1883), il y avait eu ainsi une production de 1,545,658,000 fr. d'or et de 1,835 millions de francs d'argent en chiffres ronds, en comptant ce dernier à la valeur monétaire adoptée par

l'Union Latine, soit au rapport de 1 gramme d'or contre 15 1/2 grammes d'argent. La valeur des deux métaux réunis montait dans cette période triennale à 3 milliards 380 millions de francs. On remarque que la valeur de l'argent en la calculant toujours d'après le tarif monétaire, dépassait sensiblement celle de l'or dans cette période. La proportion de chacun des deux métaux en poids dans la production totale était de 5.7 p. 100 d'or et 94.3 d'argent en 1881, 5 p. 100 d'or et 95 p. 100 d'argent en 1882, enfin 4,7 p. 100 d'or et 95,3 p. 100 d'argent en 1883. On était revenu ainsi approximativement aux proportions de la période de 1721 à 1760, beaucoup moins par la baisse de la production de l'or qui n'avait pas fléchi d'un tiers relativement à la période quinquennale la plus productive (1856-1860) où elle était en moyenne de 206,058 kilogrammes annuellement, que par l'énorme développement de la production de l'argent qui avait plus que triplé depuis le commencement du siècle.

L'année 1883, à laquelle nous nous sommes arrêté, marque le point le plus faible de la production de l'or depuis 1850. Dans les contestations qui se sont souvent élevées depuis vingt ans au sujet de ce métal, nous avons constamment écrit, dans notre journal *l'Économiste Français*, que, au fur et à mesure que l'Afrique deviendrait plus explorée et plus exploitée, l'Asie également, la production de l'or augmenterait dans des proportions sensibles, si bien que non seulement la production des mines épuisées se retrouverait dans les mines nouvelles, mais qu'il y aurait même un accroissement. Nous ajoutons que, quant à l'argent, entassé par la nature en dépôts excessivement abondants dans diverses régions, notamment dans toute l'immense chaîne qui longe d'une extrémité à l'autre la côte occidentale des deux Amériques, sa production deviendrait rapidement énorme.

Cette double prévision, facile à faire par tout esprit impartial et un peu au courant de la géographie, de l'histoire et de la minéralogie, s'est complètement vérifiée. La production de l'or s'est sensiblement accrue depuis 1884, notamment depuis

1888 et 1889, par l'apport notamment des mines d'or du Transvaal. Quant à la production de l'argent, elle est devenue colossale, et aucun événement contraire, ni la fermeture des hôtels de monnaie de beaucoup de pays, ni la dépréciation de la valeur des lingots, n'a pu jusqu'au moment où nous écrivons (décembre 1894) en empêcher le progrès.

Les recherches de Soëtheer s'arrêtant à l'année 1883, nous allons donner, à partir de 1884, les chiffres de la production de l'or et de l'argent, d'après les statistiques américaines (*Reports of the director of the Mint*) qui peuvent être considérées comme les plus exactes. Ces statistiques, toutefois, ne donnent que l'évaluation en monnaie de la production de l'or et non le poids. Pour l'argent elles donnent le poids en onces troy et la valeur monétaire, non plus d'après la valeur de 1 à 15 1/2, mais d'après celle de 1 à 16, qui est le rapport légal américain. Pour que le tableau soit comparable avec les données des autres périodes, nous relèverons donc de 3.20 p. 100 l'évaluation monétaire de l'argent qui résulterait des relevés du directeur de la monnaie de Washington. Nous traduirons les dollars en francs, au taux de 5 fr. 181 : quant à l'once, elle représente un poids de 31.4 grammes.

Année.	Valeur de la production de l'or. — Francs.	Production de l'argent	
		en poids. — Onces de troy.	en valeur monétaire (rapport de 1 à 15 1/2) — Francs.
1884.....	526,900,000	81,597,000	564,000,000
1885.....	561,700,000	91,652,000	633,600,000
1886.....	549,200,000	93,276,000	644,900,000
1887.....	547,700,000	96,124,000	664,600,000
1888.....	570,500,000	108,827,000	752,400,000
1889.....	639,800,000	125,420,000	866,900,000
1890.....	587,100,000	133,212,000	921,000,000
1891.....	624,400,000	144,426,000	999,000,000
1892.....	677,800,000	152,061,800	1,051,300,000
	5,285,100,000 <sup>1</sup>	4,026,595,800	7,097,700,000
1893.....	789,635,000	?	1,000,000,000 ?
	6,074,735,000		8,097,700,000

<sup>1</sup> Ces chiffres, jusqu'à 1892 inclusivement, sont ceux qui résultent des

Le relèvement de la production de l'or est très sensible; l'année 1893 a produit 789 millions de francs, d'après l'évaluation la plus basse. En joignant cette année 1893 aux neuf pré-

statistiques de M. Leech, directeur de la Monnaie des États-Unis. Ils ont été adoptés par M. de Foville, dont on connaît la compétence en ces matières et qui est aujourd'hui directeur de la *Monnaie* en France. (Voir dans l'*Économiste Français* du 15 avril 1893, pages 453 et suivantes, l'article intitulé *l'Argent et l'Or*). Le chiffre de 1893 est aussi tiré pour l'or des statistiques américaines reproduites par le *Bulletin de statistique* (mai 1894, page 550); pour l'argent, le chiffre de 1893 est simplement conjectural, mais vraisemblable.

Nous devons dire que d'autres relevés ont été faits qui diffèrent un peu de ceux que nous avons reproduits dans le texte. Ainsi, dans sa *Revue Financière*, le *Journal des Débats* (numéro du 23 décembre 1893, édition du matin), a publié, sans en indiquer la source, les évaluations suivantes qui ont été ensuite reproduites dans toute la presse française :

PRODUCTION DE L'OR

Année.	Kilogr.	Valeur en francs.
1883.....	135,487	450,225,000
1884.....	143,662	477,370,000
1885.....	156,109	518,750,000
1886.....	154,002	511,770,000
1887.....	144,862	481,375,000
1888.....	155,476	515,649,600
1889.....	175,079	581,788,750
1890.....	173,615	577,022,805
1891.....	184,701	613,762,985
1892.....	211,499	702,812,650
	<hr/>	
	1,634,192	5,430,526,790

Ces chiffres sont, en général, inférieurs à ceux des statistiques de M. Leech, directeur de la monnaie des États-Unis; pour 1887, par exemple, M. Leech (voir *Report of the Director of the Mint*, 1890, page 85), indique une production de 105,775,000 dollars. Ils sont aussi très inférieurs à ceux qu'a fournis Soëtbeer pour l'année 1883, date à laquelle s'arrête le travail (*Materialien*, etc.) du savant spécialiste allemand. Celui-ci donne, en effet, 143,940 kilogrammes comme production de l'année 1883, au lieu de 135,487 du tableau ci-dessus.

Ajoutons que dans ce tableau, le kilogramme d'or n'est calculé qu'à une valeur de 3,323 francs, ce qui est manifestement trop faible pour l'or fin. Soëtbeer calcule cette valeur à 2,790 marks, et M. de Foville à 3,444 fr. 44., deux évaluations qui concordent. Celle du tableau ci-dessus est donc trop faible d'environ 120 francs par kilogramme, soit de près de 200 millions pour l'ensemble.

Enfin, le nouveau directeur de la monnaie des États-Unis, M. Preston (*Report of the director of the Mint for the calendar year 1893*, page 57), fournit des chiffres un peu différents de ceux de son prédécesseur, M. Leech : la production de l'or notamment y est portée, pour l'année 1892, à 146,298,000 de dollars ou 757,823,640 francs, et celle de l'année 1893

cédentes, on arrive à une production totale d'or pour la période décennale (1884-1893) de 6 milliards 74 millions de francs en chiffres ronds, quantité qui, tout en étant inférieure aux immenses productions de 1850 à 1860 et de 1860 à 1870, ne s'en écarte, cependant, que de 30 p. 100 environ. Quant à la production de l'année 1893, elle est arrivée à dépasser la moyenne des années 1850 à 1870. Avec l'augmentation que l'on attend des mines d'or du Transvaal, des autres régions de l'Afrique du Sud, de l'Australie de l'Ouest, etc., il paraît probable que, désormais et pendant assez longtemps, la production de l'or excédera sensiblement le niveau moyen de l'exceptionnelle période 1850-1860; il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'elle dépassât 1 milliard et peut-être 1,200 millions par année.

En ce qui concerne l'argent, on peut admettre que la production de l'année 1893 n'aura été que de peu inférieure à celle de l'année 1892. Ainsi, on peut évaluer la production de l'argent, d'après le tarif monétaire de l'Union Latine (rapport de 1 à 15 1/2 avec l'or), à une somme de 8 milliards 100 millions de francs en chiffres ronds pour la période décennale 1884-1893. La production de l'argent est graduellement arrivée, malgré la dépréciation du métal, qui perdait en lingots en 1892 environ le tiers de sa valeur<sup>1</sup>, à atteindre 1 milliard 50 millions de francs annuellement de valeur monétaire de l'Union Latine, soit près du double de la production de 1880 et quatre fois et demie ce qu'elle était aux plus beaux temps de la production des anciennes mines du Mexique et du Pérou;

à 155,522,000 dollars ou 805,603,000 francs; enfin la production de l'argent en 1893 est évaluée par M. Preston à 161,162,000 onces ou 208,371,000 dollars, soit 1 milliard 79 millions de francs. Toutes ces divergences prouvent l'impossibilité de statistiques absolument exactes sur la production des métaux précieux. Il faut se contenter de données approximatives.

<sup>1</sup> En décembre 1893, à la suite de la fermeture des hôtels de Monnaie de l'Inde et de l'abolition des lois sur le monnayage de l'argent aux États-Unis, ce métal perdait 46 à 47 p. 100 de la valeur que lui attribuent les tarifs monétaires de l'Union Latine, et en décembre 1894 la perte est d'environ 55 p. 100, l'argent ne valant à Londres que 28 à 29 pence; mais c'est à peine si jusqu'ici cette colossale dépréciation a eu quelque effet visible sur la production.

elle dépassait, en 1892, 4 millions 1/2 de kilogrammes contre 879,000 et 894,000 kilogrammes qui avaient été les moyennes les plus élevées autrefois, celles des périodes 1784-1800 et 1801-1810.

Il est intéressant de présenter un tableau succinct de la production de l'or et de l'argent depuis la découverte de l'Amérique, en divisant ce long espace en périodes diverses suivant que prédominait en valeur la production de l'un ou de l'autre métal. Nous le faisons d'après les éléments indiqués ci-dessus, l'or fin étant toujours compté à 3,444 fr. 44 le kilogramme et l'argent fin à 222 fr. 20.

PRODUCTION DES MÉTAUX PRÉCIEUX

Années ou périodes d'années.	OR		ARGENT		Valeur monétaire des deux métaux réunis.
	Quantités.	Valeur monétaire. et commerciale.	Quantités.	Valeur monétaire.	
<i>Première période de la prédominance de l'or.</i>					
	Kilogr.	Milliers de fr.	Kilogr.	Milliers de fr.	Milliers de fr.
1493 à 1544	334,240	1,151,269	3,480,800	773,503	1,924,772
<i>Premier âge d'argent, grande prédominance de ce métal.</i>					
1545 à 1560	136,160	468,995	4,985,600	1,107,900	1,576,895
1561 à 1600	284,400	979,599	14,368,000	3,192,857	4,172,456
1601 à 1700	912,300	3,142,363	37,234,000	8,274,139	11,416,502
1701 à 1800	1,900,100	6,544,780	57,034,900	12,674,296	19,219,076
1801 à 1840	637,280	2,195,073	24,919,300	5,537,567	7,732,640
<i>Total pour la période de :</i>					
1545 à 1840	3,870,240	13,330,810	138,541,800	30,786,759	44,117,569
<i>Total pour la période de :</i>					
1493 à 1840	4,204,480	14,482,079	142,022,600	31,560,262	46,042,341
<i>Période de transition entre la prédominance de la production de l'argent et la prédominance de la production de l'or.</i>					
1841 à 1850	547,590	1,886,141	7,804,150	1,734,238	3,620,379
<i>Total de :</i>					
1498 à 1850	4,752,070	16,368,220	149,826,750	33,294,500	49,662,720

<i>Deuxième et grande période de la prédominance de l'or :</i>					
1851 à 1855	987,575	3,401,643	4,430,575	984,562	4,386,205
1856 à 1860	1,030,290	3,548,772	4,524,950	1,005,534	4,554,306
1861 à 1865	925,615	3,188,225	5,505,750	1,223,488	4,411,713
1866 à 1870	959,500	3,304,940	6,695,425	1,487,857	4,792,797
<i>Total pour la période de :</i>					
1851 à 1870	3,902,980	13,443,580	21,156,700	4,701,441	18,145,021
<i>Total de la production de :</i>					
1493 à 1870	8,655,050	29,811,800	170,983,450	37,995,941	67,807,741
<i>Période d'énorme recrudescence de la production de l'argent et de léger affaiblissement de la production de l'or.</i>					
1871 à 1875	853,375	2,939,365	9,847,125	2,188,228	5,127,593
1876 à 1880	864,000	2,975,996	12,251,260	2,722,475	5,698,471
1881 à 1883	448,740	1,545,658	8,257,224	1,834,921	3,380,579
<i>Total de la période de :</i>					
1871 à 1883	2,166,115	7,461,019	30,355,609	6,745,624	14,206,643
<i>Total général de :</i>					
1493 à 1883	10,824,165	37,272,819	201,339,059	44,741,566	82,014,384
<i>Nouvel âge d'argent, période de sensible relèvement de la production de l'or et de développement colossal de la production de l'argent :</i>					
1884	»	526,900	»	564,000	1,090,900
1885	»	561,700	»	633,600	1,195,300
1886	»	549,200	»	644,900	1,194,100
1887	»	547,700	»	664,600	1,212,300
1888	»	570,500	»	752,400	1,322,900
1889	»	639,800	»	866,900	1,506,700
1890	»	587,100	»	921,000	1,508,100
1891	»	624,400	»	999,000	1,623,400
1892	»	677,800	»	1,051,000	1,728,800
1893	»	789,600 (?)	»	1,000,000 (?)	1,789,600
<i>Total pour la période de :</i>					
1884 à 1893	1,763,745	6,074,700	36,441,495	8,097,400	14,172,100
<i>Total de la période de :</i>					
1493 à 1893	12,584,910	43,347,519	237,780,554	52,838,966	96,186,484

Ainsi, plus de 96 milliards d'or et d'argent, dont plus de 43 milliards d'or et près de 53 milliards d'argent, ont été pro-

duits dans la civilisation occidentale de 1493 à 1893 inclusive-ment pendant presque exactement quatre siècles. Jointes aux 825 ou 850 millions de ces métaux précieux, qui sont supposés avoir existé en Europe lors de la découverte de l'Amérique, cela fait une somme dépassant un peu 97 milliards. Que reste-t-il de cette somme à l'état de monnaie? Pour répondre à cette question, il faudrait être édifié sur les points suivants : 1° quelle a été la quotité des pertes et du frai; 2° dans quelles proportions le stock de métaux précieux des nations occidentales a-t-il été accru ou diminué par les relations avec les peuples d'une autre civilisation; 3° quelle est la quotité de métaux précieux qui a été absorbée par les arts divers. L'on est dépourvu de constatations précises sur ces trois points; sur le premier, les données manquent d'une manière absolue; sur le second, les tableaux du mouvement des importations et des exportations de métaux précieux entre les contrées de notre civilisation et celles d'autres civilisations sont nécessairement incomplets; sur le troisième point, les droits de marque qui existent sur les objets d'or et d'argent dans certains pays donnent des indications; mais, comme il y a des refontes de vieilles matières, qu'il peut y avoir, en outre, des fraudes et qu'enfin ces droits de marque n'existent pas dans toutes les contrées civilisées, il y a là aussi une part d'incertitude. Néanmoins, à titre de conjecture plausible, nous avons fourni plus haut, d'après Soëtbeer, quelques chiffres sur les emplois industriels de l'or et de l'argent<sup>1</sup>.

Les tableaux de la frappe des monnaies qui, au moins pour les trois derniers siècles dans les pays civilisés, se prêtent à des investigations assez exactes, peuvent établir les quantités de monnaies qui ont été créées, mais non pas absolument celles qui subsistent; car, s'il est possible de tenir compte des refontes et d'avoir ainsi le résultat net de la frappe, il est impossible de savoir combien de pièces de monnaie ont disparu par les pertes de toute nature, accidents divers, nau-

<sup>1</sup> Voir pages 160-162, dans ce volume.

frages, trésors non retrouvés, etc., ni les pièces qui ont été fondues par les particuliers, marchands d'or, banquiers, parce que, à un certain moment, il était plus avantageux d'avoir de l'or sous la forme de lingots que sous la forme de monnaie, circonstance qui peut se présenter très souvent et que, notamment l'existence du double étalon dans certains pays, ainsi qu'on le verra plus loin, a rendue assez fréquente.

C'est donc d'une façon toute empirique que la direction de la monnaie des États-Unis évaluait, en 1893, à un peu plus de 39 milliards la quantité monétaire d'or et d'argent existant, non seulement en Europe et en Amérique, mais dans les pays d'Asie, en Océanie et en Afrique, à savoir 19 milliards 543 millions d'or et 19 milliards 652 millions d'argent<sup>1</sup>. Ainsi, sur les 97 milliards que le monde a eus à sa disposition depuis le xv<sup>e</sup> siècle, 41 p. 100 seulement subsisteraient sous la forme monétaire. Quelle est la quantité qui en subsiste sous la forme d'objets de parure, d'ameublement, de décoration ou de matières incorporées à des articles divers d'industrie? Nul ne le sait. Peut-être autant, c'est-à-dire une quarantaine de milliards; probablement, toutefois, une quantité moindre, supposons 35 milliards, car une partie de l'or et de l'argent consacrés aux usages industriels n'a qu'une durée limitée, tout ce qui sert à l'argenture et à la dorure par exemple, nous ne parlons pas de la denture<sup>2</sup>; d'un autre côté, les emplois pour la parure, l'ornement, l'ameublement, comportent quelquefois des parcelles d'argent ou d'or si faibles, que la perte en est aisée.

Ainsi une quarantaine de milliards servant de monnaie, environ 35 milliards sous la forme d'articles de parure, d'ameublement, de décoration, enfin 22 à 23 milliards disparus par l'usure et les pertes de toutes sortes<sup>3</sup>, voilà une répartition assez

<sup>1</sup> Voir le *Journal des Débats* du 31 décembre 1893, édition du matin.

<sup>2</sup> Voir à titre de curiosité pour l'emploi de l'or dans l'art dentaire aux États-Unis, plus haut, page 162.

<sup>3</sup> L'évaluation à 22 ou 23 milliards des pertes est très large, car sur les 97 milliards ci-dessus, 57 ont été produits dans le seul xix<sup>e</sup> siècle.

vraisemblable, quoique purement conjecturale, surtout en ce qui concerne les deux derniers points, des 96 milliards d'or et d'argent que le monde a eus à sa disposition depuis le xv<sup>e</sup> siècle.

On remarquera que la Direction de la monnaie des États-Unis évalue presque strictement à la même somme les quantités d'argent et celles d'or monnayés existant actuellement dans le monde, soit 19,652 millions de monnaies d'argent et 19,543 millions de monnaies d'or, quoique les quantités d'argent produites de 1493 à 1893 dépassent de près de 10 milliards celles d'or ; la production de l'argent pendant ces quatre siècles représentant, d'après le tarif monétaire de l'Union Latine, 52 milliards 838 millions, contre 43 milliards 347 millions de production d'or.

ÉNORME ET CROISSANTE ABONDANCE DE LA MONNAIE DANS LE COURANT DE LA CIVILISATION MODERNE. — Les tableaux qui précèdent (pages 215-216) permettent de se rendre compte de l'énorme abondance des métaux précieux et, par conséquent, de la monnaie qui est échue sans interruption au monde moderne.

Les quantités de métaux précieux produits dans chacun des quatre derniers siècles ont été plus grandes que dans chaque siècle immédiatement précédent. Les 7 milliards 674 millions produits de 1493 à 1600, venant plus qu'octupler la quantité des métaux précieux qui existaient en 1492 (825 à 850 millions par évaluation), ont produit, malgré le développement de la richesse et des transactions, un affaiblissement de la valeur monétaire, dans la proportion des quatre cinquièmes ou des cinq sixièmes, plutôt des quatre cinquièmes, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus (pages 192-195).

Tandis que les 108 années de 1493 à 1600 avaient produit 7 milliards 674 millions de métaux précieux, le xvii<sup>e</sup> siècle en produisit, à lui seul, 11 milliards 416 millions, ce qui augmenta d'environ 130 à 140 p. 100 la quantité existante, en ne tenant pas compte des pertes, difficiles à évaluer. Le xviii<sup>e</sup> siècle fournit 19 milliards 219 millions, soit 75 p. 100 environ de plus que le xvii<sup>e</sup> siècle, et vint, lui aussi, presque doubler la quantité

existante. Enfin, le xix<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'heure où nous écrivons (1894) a produit, à lui seul, 57 milliards 876 millions de métaux précieux, en calculant l'argent à la valeur monétaire de l'Union Latine. Le siècle présent, jusqu'à 1894, a donc produit 50 p. 100 de plus d'or et d'argent, que le montant de la production de 1493 à 1800, lequel était seulement de 38 milliards 309 millions. La seule production de l'or de 1801 à 1893, atteignant en chiffres ronds 33 milliards, a dépassé de plus de 60 p. 100 la production des deux métaux réunis dans tout le xviii<sup>e</sup> siècle et a égalé 87 p. 100 de la production des deux métaux réunis, pour toute la période de 1493 à 1800.

Ainsi une production des métaux précieux de plus en plus abondante dans chaque siècle, voilà ce qui caractérise la période écoulée depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à 1894.

DE L'INFLUENCE DE L'AUGMENTATION DE LA PRODUCTION DES MÉTAUX PRÉCIEUX SUR LES PRIX, DE LA DÉPRÉCIATION OU DE L'APPRÉCIATION DE CES MÉTAUX. — La quantité d'or et d'argent ayant si prodigieusement augmenté depuis 1493, puisque la quantité ajoutée au stock de 1492 (825 à 850 millions de francs) a plus que centuplé celui-ci, sauf les déchets et les pertes, il est inévitable qu'une si colossale multiplication de l'instrument des échanges, ait eu une influence sur les prix et que la valeur de la monnaie, quoiqu'une grande partie de ces métaux servit à d'autres usages (bijoux, ornements, décoration, arts industriels), en ait été affectée.

Dans quelles proportions l'a-t-elle été aux différentes époques, il est très malaisé de le dire. Comme on le sait, *la valeur est un rapport de puissance d'échange entre un objet et un autre, où plutôt entre un objet et tous les autres. Il en résulte que ce rapport qui constitue la valeur peut être modifié soit par des circonstances propres à l'objet A, ici, par exemple, la monnaie, qui serait devenue plus abondante et d'une production plus aisée, soit par des circonstances propres aux objets B, C, D, etc., au nombre de plusieurs milliers, qui, eux de leur côté, peuvent être devenus, aussi plus abondants et d'une production plus aisée ou, au*

contraire, plus rares et d'une production plus difficile. Bien plus, comme la valeur, en tant qu'elle a pour source première la correspondance d'un objet à un désir de l'homme et à l'intensité de ce désir, suit, dans une large mesure, les fluctuations des besoins humains, des goûts humains et des modes humaines, *il est impossible de mesurer exactement, sur une longue étendue de temps, les causes diverses de ses variations et d'assigner à chacune de ces causes, presque toujours enchevêtrées, la part exacte d'influence qu'elle a exercée.*

De ce que l'on constaterait que les prix des principales marchandises ont haussé ou baissé dans la proportion de 1 à 2 par exemple, d'une date à une autre, on ne serait pas fondé à conclure exactement que la monnaie s'est trouvée dépréciée ou appréciée<sup>1</sup> exactement dans cette proportion, et surtout que ce soit par des causes à elle propres qu'auraient eu lieu ces mouvements dans les prix.

Aussi faut-il accueillir avec la plus grande réserve les formules qui ont habituellement cours sur la dépréciation ou l'appréciation des métaux précieux. Elles sont souvent erronées et presque toujours exagérées. C'est ici que la méthode mathématique en économie politique se trouve manifestement en défaut; au point de vue des résultats pratiques, étant donnée l'inextricable complication du phénomène, elle ne peut être d'aucun secours.

Néanmoins, il faut bien essayer de se rendre compte, ne fût-ce que très approximativement, puisqu'on ne peut arriver à mieux, de la part d'influence propre à la monnaie, à son abondance ou à sa rareté, dans l'ensemble des variations de prix qui se sont manifestées avec une particulière intensité et soudaineté à différentes époques.

Ainsi qu'on l'a établi, la valeur de la monnaie, toutes autres circonstances restant égales et elles ne sont jamais égales deux instants de suite, est strictement proportionnelle à sa quantité multipliée par sa rapidité de circulation. Nous

<sup>1</sup> Les Anglais et les soi-disant bimétallistes ont mis à la mode dans ces derniers temps ces mots d'*apprécié* et d'*appréciation*, par opposition à

négligeons ici l'effet des modes de paiement perfectionnés dûs au crédit, que nous étudierons plus loin. Cette vérité incontestable a été pervertie par quelques esprits. Ainsi quelques-uns — et il paraîtrait que Locke lui-même était de ce nombre — admettent grossièrement que la valeur de la monnaie est en proportion de sa seule abondance ou rareté, c'est-à-dire de sa seule quantité, sans tenir compte des variations du volume des transactions à accomplir, non plus que des divers degrés de rapidité de la circulation de la monnaie. Il est clair, cependant, que les mots d'abondance et de rareté appliqués à un objet quelconque, fût-ce la monnaie, n'ont qu'un sens relatif et se réfèrent aux besoins souvent très variables que l'on a de ces objets.

Ces confusions dissipées, il est généralement admis que dans l'antique Grèce la monnaie qui était d'argent, ainsi qu'on l'a vu, a dû être, à certaine époque, dépréciée et que les prix ont dû hausser par suite de la grande productivité des mines du Laurium; que, postérieurement à l'afflux de l'or perse, soit par le mouvement naturel du commerce et l'ouverture de très riches mines, comme il a été dit plus haut, soit surtout par les conquêtes d'Alexandre et la mise en circulation des énormes trésors du Grand Roi, la monnaie d'or qui était devenue soit habituelle, soit légale, subit aussi une dépréciation<sup>1</sup>.

Il en fut certainement de même à Rome, quand la plus grande partie des trésors du monde ancien, dans le sens littéral du mot, s'y vinrent concentrer. Il serait impossible, avec des lambeaux, si significatifs soient-ils, d'historiens, de poètes ou d'écrivains anciens quelconques, de prétendre mesurer ces dépréciations.

Par contre, on sait que, sous Charlemagne et ses successeurs, les prix furent très bas et l'on en reconnaît pour cause principale la très grande rareté de la monnaie, quoique le système *déprécié et dépréciation*. Ces mots signifieraient que l'objet envisagé, tel métal précieux, par exemple, aurait augmenté de valeur.

<sup>1</sup> Voir plus haut les développements que nous consacrons à l'or et à l'argent dans l'antiquité, pages 175 à 189.

tème de production patriarcale qui dominait alors, c'est-à-dire de production directe par lui-même de la plupart des propres objets que consommait le producteur, ne nécessitât qu'une masse assez faible de monnaie.

Après la découverte de l'Amérique, il est certain que les métaux précieux furent dépréciés dans une très large mesure, et il ne pouvait en être autrement, puisque le stock, à cause de sa faiblesse primitive, s'en accrut dans des proportions qu'on n'a jamais revues depuis en aussi peu de temps. De 1493 à 1544, il fut ajouté 1,924 millions de francs de métaux précieux aux 825 ou 850 millions alors existants ; de 1545 à 1600 il vint encore s'y en joindre 5,749 millions de francs ; en tout 7,673 millions grossirent en 108 ans le stock des métaux précieux qui n'était que de 850 millions au maximum au point de départ. Il fut donc décuplé dans cette période.

On a vu que l'historien Jacob qui n'admet, cependant, qu'une bien moindre production des métaux précieux dans cette période de 1493 à 1600, soit 3 milliards et demi de francs environ<sup>1</sup>, établit que les prix ont monté dans la proportion de 1 à 5 ou même de 1 à 6. Cette progression serait inexplicable si la production des métaux précieux n'avait été, comme le crut Jacob, que de 3 milliards et demi de francs pendant ces 108 années, venant seulement quintupler le stock primitif ; car, il est hors de doute que de 1493 à 1600 la population, la division du travail, la production de la généralité des denrées, les échanges, le commerce se sont sensiblement accrus chez les peuples civilisés. Cette progression des prix s'explique, au contraire, avec les chiffres de Soëtheer, soit une production de 7 milliards 673 millions de francs de métaux précieux dans cette période. Le stock des métaux précieux aurait décuplé et les prix quintuplé, proportion qui coïnciderait parfaitement avec un très grand développement de la production, des échanges, et en même temps avec une accélération de la circulation de la monnaie. Il serait peu probable, en effet, que de 1493 à 1600

<sup>1</sup> Voir plus haut, page 193 à 195.

la production générale des denrées utiles et le volume du commerce n'aient fait que doubler.

Pour établir le quintuplement des prix de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, en général, ou du commencement du xvi<sup>e</sup> à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, Jacob, outre des références à certaines appréciations générales des historiens du temps, s'appuie sur un tableau qu'il emprunte à un ouvrage français publié en 1746 à Paris par Coignard sous le titre : *Essai sur les monnoies, ou Réflexions sur le Rapport entre l'argent et les denrées*. Il s'agit des prix en livres tournois, sous et deniers, la livre comprenant 20 sous et le sou 12 deniers. Nous reproduisons ce tableau qui est intéressant :

Années.	Articles.	Prix.			Années.	Prix.			
		liv.	sous.	den.		liv.	sous.	den.	
1492	Setier de blé.....	0	15	0	1588	8	14	0	
—	Mouture d'un setier.....	0	1	2	1587	0	5	10	
1494	Un pigeon.....	0	0	6	1588	0	7	2	
—	Un lapin.....	0	3	0	—	0	17	0	
—	Un chapon.....	0	3	0	—	0	17	0	
—	Un cochon.....	0	6	10	—	4	2	0	
—	Cent harengs.....	0	16	8	1587	3	10	0	
1495	Setier de blé.....	0	11	5	—	6	5	0	
1499	Setier de blé.....	0	26	8	1588	9	0	0	
1500	Setier de blé.....	0	30	0	1573	14	15	0	
1501	Setier de blé.....	0	30	0	1575	6	13	4	
—	Un chapon.....	0	3	0	1578	0	19	0	
1502	Une livre de chandelles.....	0	0	12	1587	0	7	6	
—	Une pinte de vin.....	0	0	4	1577	0	3	0	
—	Une pinte d'huile.....	0	1	10	—	0	11	0	
—	Une voie de bois à brûler...	0	18	4	1575	4	15	0	
1503	Un minot de charbon de bois.	0	1	7	1572	0	8	0	
—	Une livre de beurre.....	0	0	10	1578	0	5	6	
			8	10	4		62	15	4

En procédant, suivant la méthode dite des *Index Numbers*, nombres indicatifs, et en rapprochant les deux totaux de ces catégories d'objets, on voit que l'augmentation des prix serait

<sup>1</sup> Il peut y avoir là quelque erreur, car on ne comprend pas qu'un cochon, fût-il de lait, ne coûtât que deux fois plus qu'un lapin ou un chapon.

dans la proportion de 735 à 100 environ, c'est-à-dire que les prix auraient plus que sextuplé. D'autre part, il est probable que les objets fabriqués, quoique au xvii<sup>e</sup> siècle on n'usât guère de machines, n'avaient pas renchéri dans une proportion semblable. Roscher, en parlant des grandes villes du moyen âge, dit que les inventions à Nuremberg commencèrent dès le xiv<sup>e</sup> siècle et il en cite quelques-unes : la tréfilerie en 1321, les montres de poche en 1360, les serrures de sûreté en 1500, les arquebuses en 1517, la cuisson des carreaux vernis (*das Brennen glasierter Steine*) en 1533, la fabrication du laiton en 1553, etc. <sup>1</sup>. Il est probable que les arts techniques, non seulement pour le travail des métaux, mais pour la préparation et la teinture des étoffes, firent de grands progrès au xvi<sup>e</sup> siècle. On voit déjà, dans le tableau ci-dessus, que la mouture d'un setier de blé haussa beaucoup moins de 1492 à 1587 que la généralité des autres marchandises, puisqu'elle ne fit que quintupler, tandis que les autres octuplaient en général ; cela laisse supposer un progrès dans la mouture. Si l'on pense, de plus, que toutes les épiceries, à commencer par le sucre, ont dû devenir beaucoup plus abondantes au xvi<sup>e</sup> siècle, par le développement des relations entre l'Europe et l'Amérique, d'une part, et l'Asie, de l'autre, que le coton devait commencer à se beaucoup répandre, on ne s'écartera pas des vraisemblances en admettant seulement le quintuplement des prix pour la période de la fin du xv<sup>e</sup> siècle à la fin du xvi<sup>e</sup>. Tout ce raisonnement, en ce qui concerne le tableau des prix ci-dessus repose sur la donnée que l'on a tenu compte des variations des monnaies dans le courant du xvi<sup>e</sup> siècle et qu'on les a ramenées au même poids d'argent ; car d'après M. de Foville (*La France Économique*, année 1889, page 361), la livre tournois, de l'an 1500 à l'an 1600, a perdu plus des deux cinquièmes de son poids d'argent, ne représentant que 3 fr. 15 au lieu de 5 fr. 47 de notre monnaie.

Suivre les variations de l'ensemble des prix au xvii<sup>e</sup> et au

<sup>1</sup> Roscher, *Nationalökonomik des Handels und Gewerbfließes*, zweite Auflage, page 30.

xviii<sup>e</sup> siècle serait présomptueux. L'accroissement de métal précieux, comme on l'a vu dans le tableau ci-dessus, a été colossal dans ces deux siècles : 11 milliards 416 millions de francs au xvii<sup>e</sup> siècle et 19 milliards 219 millions au xviii<sup>e</sup> ; cet afflux s'est effectué, toutefois, à peu près régulièrement, sans intensité spéciale pour une période déterminée, sauf un peu pour l'or du Brésil de 1721 et spécialement de 1741 à 1780. Le volume du commerce, en même temps que la division du travail, les voies de communication et les perfectionnements techniques dans la fabrication<sup>1</sup> se développaient considérablement dans la même période. D'autre part, un certain nombre d'écrivains économistes ou financiers de ce temps firent remarquer que les contrées de l'Asie Orientale, avec lesquelles les relations commerciales s'étendaient de plus en plus et qui vendaient beaucoup plus de leurs propres marchandises qu'elles ne nous achetaient des nôtres, déterminaient un très fort courant d'argent de l'Europe vers l'Extrême-Orient ; ces écrivains considéraient comme un bonheur pour l'Europe cette exportation incessante de métal précieux, parce qu'il se serait produit autrement, suivant eux, une intolérable hausse des prix chez les peuples européens<sup>2</sup>. Une certaine élévation des prix au xviii<sup>e</sup> siècle, malgré ce dérivatif, paraît incontestable.

D'autre part, de 1815 à 1840, quand, à la suite de l'insurrection et des troubles politiques et économiques des colonies espagnoles et des États que constitua leur émancipation, la production de l'or et de l'argent vint à sensiblement fléchir, un certain nombre de personnes attribuèrent à ce phénomène la baisse des prix et la dépression commerciale qui l'accompa-

<sup>1</sup> L'économiste anglais Marshall (*Economics of Industry*, page 48, note) place en 1760 le commencement de la grande ère des découvertes industrielles pour son pays ; la période géniale est celle de 1760 à 1785, voir plus haut dans le premier volume de cet ouvrage (page 530), l'énumération des progrès que M. Marshall signale pour ce quart de siècle. Ces découvertes, amenant une expansion du commerce ont précisément correspondu au plus grand développement de la production des métaux précieux dans le courant du xviii<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Soëtbeer, *Materialien*, etc., page 84.

gnait. Le ministre anglais Huskisson, notamment, et l'historien des métaux précieux, W. Jacob, émirent cette opinion. Elle paraît, toutefois, peu soutenable. Le ralentissement de la production des métaux précieux fut, sans doute, sensible<sup>1</sup> pendant trois décades d'années (1810 à 1840), mais, pour n'être que des deux tiers environ de ce qu'elle fut dans les plus belles années du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle suffisait encore pour entretenir, sans que les prix s'en ressentissent, un stock qui avait été si considérablement accru dans les années précédentes. La baisse des prix en Angleterre et la dépression commerciale tenaient à d'autres causes : d'une part, la sortie de l'Angleterre du régime du papier-monnaie déprécié, lequel avait perdu à un moment le quart environ de sa valeur nominale<sup>2</sup>; d'un autre côté, la cessation du monopole commercial et industriel que l'Angleterre avait possédé de fait jusqu'à la paix de 1815, alors que l'Europe était tout entière à la guerre et aux armements et que les marines de la plupart des nations continentales avaient disparu. Il est donc difficile d'admettre que le ralentissement relatif de la production des métaux précieux dans la période de 1811 à 1840 ait pu avoir une action considérable sur les prix. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que de 1800 à 1840, la production des métaux précieux fut encore de 7 milliards 732 millions de francs, ce qui représente bien près de 40 p. 100 de ce que fut la production de ces mêmes métaux dans tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir 19,219 millions.

*En ce qui concerne la production des métaux précieux, beaucoup de gens sont comme les agriculteurs pour la pluie et le soleil; ils ne cessent de se plaindre de trop d'abondance pour récriminer aussitôt après contre trop de rareté, et réciproquement.* Dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle, on se plaignait, comme on l'a vu à la page précédente, de trop de production d'or et d'argent et d'une hausse des prix; au commencement du

<sup>1</sup> Se reporter plus haut, pages 198 et 199, aux chiffres que nous avons donnés par décades d'années.

<sup>2</sup> Se reporter, pour le cours forcé en Angleterre de 1797 à 1817, à notre *Traité de la Science des Finances*, 5<sup>e</sup> édition, tome II, pages 622 à 633.

xix<sup>e</sup> siècle, on se plaint, au contraire, de la diminution de production de ces métaux, diminution toute relative, et de la baisse des prix qu'elle aurait causée. Puis, de 1850 à 1873, on gémit et l'on s'inquiète d'une énorme production de l'or et du renchérissement général de la vie. A partir de 1880, les plaintes sont dans le sens opposé; le peu de faveur que montrent à l'argent un certain nombre de nations, et la légère diminution de la production de l'or de 1881 à 1885 font récriminer une foule de gens contre la prétendue insuffisance de la monnaie et la baisse des prix dont elle serait cause. Ainsi de 1760 à 1885, il y aurait eu quatre opinions successives ou deux doubles séries contraires de lamentations, deux relatives à l'excès de production des métaux précieux, l'une de 1760 à 1785, l'autre de 1850 à 1870; deux relatives à l'insuffisance de leur production ou, du moins, de leur emploi monétaire, l'une de 1815 à 1840, l'autre de 1880 à l'heure où nous écrivons (1894).

Il est clair qu'il y a beaucoup d'excès dans ces appréciations de l'opinion publique ou d'écrivains excités qui sont censés la représenter et la diriger, et qui n'attribuent en général qu'à une seule cause l'effet combiné de causes très nombreuses et très complexes.

En ce qui touche la seconde grande période de production, le grand âge de l'or de 1851 à 1875 environ, on a certainement exagéré la diminution de valeur de la monnaie qui est résultée de cette énorme production aurifère, survenant tout à coup. Une production de plus de 18 milliards de métaux précieux, dont 13 milliards 443 millions d'or, de 1851 à 1870, ou, si l'on envisage le quart de siècle de 1851 à 1875, une production de 23 milliards 272 millions d'or et d'argent, quand, de 1493 à 1850, la production totale avait été de 49 milliards 662 millions seulement, ne pouvait pas ne pas influencer les prix.

Mais l'opinion générale que les prix ont augmenté de 50 p. 100 dans cette période de 1850 à 1870 ou 1875, et surtout que cette augmentation des prix est due entièrement à l'accroissement des métaux précieux, doit être regardée comme fort

exagérée. Elle ne s'expliquerait que si l'ensemble de la production était restée stationnaire dans ces vingt-cinq années, puisque l'or et l'argent produits n'égalèrent pas tout à fait la moitié de l'ensemble de la production antérieure; quelles que soient les réductions que l'on veuille faire au stock de 49 milliards 662 millions d'or et d'argent produits de 1493 à 1850 pour les pertes et le frai, si l'on considère que, avec le stock restant en 1492, le total des métaux précieux mis à la disposition du vieux monde jusqu'à 1850 inclusivement atteignit 50 milliards 700 millions environ, il devait bien en rester toujours 46 milliards en 1851, de sorte que la quantité n'a pu en être augmentée que de moitié par toute la production de 1851 à 1875 inclusivement. On pourrait dire, il est vrai, que les instruments de crédit, venant s'ajouter à la monnaie ou la suppléant dans son office, prirent un très grand développement de 1851 à 1875. Cela est vrai; mais, d'autre part, il y avait eu un tel progrès de la population, de la production et, ce qui est différent de la production, de la division du travail et des échanges, que, tout en tenant compte du perfectionnement des moyens de crédit, dont nous traiterons plus loin, il est impossible d'admettre une dépréciation de 50 p. 100 des métaux précieux dans cette période.

On a vu (page 206) que Jevons, écrivant en 1863, estimait entre 9 et 15 p. 100 l'effet de cette dépréciation. En poussant les choses jusqu'en 1870 on peut arriver à 20 p. 100 environ et au grand maximum. Nous nous arrêtons à 1870 parce que, de 1872 à 1875 il y eut ensuite, par des causes d'ailleurs facilement explicables — dont la principale était les besoins de la paix succédant à une guerre terrible — un mouvement de hausse des prix temporaire et anormal.

Soëtbeer, avec son habituelle étendue d'informations et sa précision connue, s'est livré à différentes recherches sur les variations des salaires et des prix à partir de 1850. Il nous présente d'abord les comptes de dépenses de deux familles modestes du Brunswick, l'une d'ouvriers (*Arbeiter Familie*), l'autre d'employés ou de fonctionnaires (*Beamten Familie*),

chacune de ces familles comprenant six personnes. La famille d'ouvriers qui dépensait 794 marks 40 pfennigs (environ 992 francs) en 1850, dépensait 1,203 marks 30 (environ 1,500 francs) en 1870, soit une augmentation de 51 p. 100. Quant à la famille d'employés, elle dépensait 1,120 marks 50 (environ 1,400 francs) en 1850, et 1,905 marks 60 (environ 2,380 francs) en 1870, soit 70 p. 100 d'augmentation. La moyenne d'augmentation est ainsi de 60 p. 100<sup>1</sup>. Mais il est très vraisemblable que ces familles vivaient mieux et consumaient plus à la dernière date qu'à la première. Il est constant, en effet, que de 1850 à 1870, en tout pays, il y a eu un grand progrès sous le rapport de l'alimentation populaire, du logement, de l'ameublement et du vêtement. Cet accroissement de 60 p. 100 en moyenne des dépenses des deux ménages ne doit donc pas faire inférer que la moyenne des prix ait augmenté dans une semblable proportion et que, par conséquent, le pouvoir d'achat des métaux précieux ait baissé d'environ 38 à 39 p. 100.

Soëtbeer a relevé, d'autre part, que les salaires, de 1848 à 1870, avaient haussé dans les proportions suivantes à Hambourg, d'après la *Baudeputation* (représentation du bâtiment) de cette ville : pour les tailleurs de pierres (*Steinhauer*), de 2 marks 40 en été (3 francs environ) à 3 marks 60 (4 fr. 50) et en hiver de 1 mark 80 (2 fr. 25) à 3 marks 30 (4 fr. 125), ce qui représente pour l'été une augmentation de 50 p. 100 et pour l'hiver une de 83 p. 100, en moyenne 66 p. 100 pour les deux saisons. Pour les poseurs de pierres (*Steinsetzer*), le salaire d'été variait, suivant qu'ils appartenaient à la première ou à la deuxième classe, de 1 mark 80 à 2 marks 40 (2 fr. 25 à 3 francs) en 1848; les salaires de ces deux catégories variaient de 2 marks 70 à 3 marks 30 (3 fr. 375 à 4 fr. 125) en 1870, ce qui représentait une augmentation moyenne de 43 p. 100 environ; en hiver, la rémunération de cette catégorie d'ouvriers variait, suivant les classes, en 1848 de 1 mark 65 à

<sup>1</sup> Soëtbeer, *Materialien*, etc., page 90.

1 mark 80 (2 fr. 06 à 2 fr. 25); en 1870 elle s'élevait à 2 marks 40 et 2 marks 70 (3 francs à 3 fr. 375), soit une augmentation d'environ 48 p. 100, qui ramène l'augmentation moyenne, pour les deux saisons, du salaire de ces ouvriers à 45 1/2 p. 100. Quant aux manœuvres (*Steinsetzer Arbeitsleute*), leur salaire, en 1848, variait, suivant qu'ils appartenaient à la première ou à la deuxième catégorie, de 1 mark 35 à 1 mark 50 (1 fr. 6875 à 1 fr. 875); en 1870 ils ne formaient plus qu'une seule catégorie dont le salaire estival était de 2 marks 25 (2 fr. 8125), ce qui représente une augmentation de 58 p. 100. Les salaires d'hiver de ces ouvriers étaient, en 1848, de 1 mark 20 à 1 mark 35 (1 fr. 50 à 1 fr. 6875) suivant les catégories; en 1870, pour les deux catégories fondues en une seule, le salaire hivernal était de 1 mark 95 (2 fr. 4375), soit un accroissement d'environ 53 p. 100 sur la moyenne des deux catégories antérieures, et de 55 1/2 p. 100 environ pour la moyenne des salaires des deux saisons.

En ce qui concerne les travailleurs de terre (*Erd-Arbeiter*) leur salaire d'été, en 1848, variait de 1 mark 20 à 1 mark 35 (1 fr. 50 à 1 fr. 69) et en 1870, de 1 mark 80 à 2 marks 10 (2 fr. 25 à 2 fr. 62), soit une augmentation moyenne de 53 1/2 p. 100; le salaire d'hiver, qui était de 1 mark 05 à 1 mark 20 (1 fr. 31 à 1 fr. 50) en 1848, s'élevait entre 1 mark 50 et 1 mark 80 (1 fr. 875 à 2 fr. 25), soit une augmentation moyenne de 47 p. 100 et, en réunissant le salaire hivernal et le salaire estival, un accroissement de 50 p. 100.

Pour toutes ces catégories de travailleurs, en définitive, le salaire, de 1848 à 1870, aurait augmenté de 45 1/2 p. 100 au minimum pour les poseurs de pierres, à 66 p. 100 pour les tailleurs de pierres, les travailleurs de terre restant, avec 50 p. 100, dans la moyenne de l'augmentation. Mais il est probable, quasi-certain, ainsi que nous l'avons dit, que cet accroissement de salaires de 50 à 60 p. 100 dans cette période correspondait non seulement à une hausse des prix, mais encore à un accroissement de consommation par ouvrier.

Poursuivant ses rapprochements, Soëtbeer relève les varia-

tions du prix des logements à Hambourg, en s'appliquant à considérer les locaux n'ayant pas subi de changements matériels notables (*die Angaben sich auf Wohngebäude beziehen bei denen während des genannten Zeitraums wesentliche bauliche Veränderungen nicht vorgenommen sind*). Il considère dix maisons (*Grundstücke*) avec de petits loyers (*niedrigen Miethen*) et neuf maisons avec de hauts loyers (*hohen Miethen*); dans les premiers, de 1850 à 1870, il y a eu une augmentation de 34.7 p. 100; dans les seconds l'augmentation a été de 69.7 p. 100; la moyenne de l'accroissement est ainsi de 52.2 p. 100. Il ne faut pas oublier que la période de 1850 à 1870 est celle qui correspond au plus grand accroissement des villes, particulièrement des ports de mer, comme Hambourg. Ici, il s'agit d'une augmentation absolue, sans amélioration ou presque sans amélioration.

L'attentif statisticien allemand a encore recueilli les prix des journées d'hôpital (*Verpflegungskosten für Nahrungsmitteln pro Person*), en comprenant aussi bien les malades que le personnel. Il s'agit toujours d'un établissement hambourgeois, ayant en moyenne chaque jour 1,700 personnes à nourrir, soit environ 700,000 journées par an. Dans la période de 1841 à 1850, la journée revenait par tête à 37 pfennigs, soit 134 marks 99 (168 fr. 87) par an; dans la période de 1851 à 1860, la dépense était montée à 42.9 pfennigs par jour et à 156 marks 60 (193 francs) par an; enfin dans la décade de 1861-1870, la nourriture revenait par tête à 52 pfennigs 2 soit 190 marks 59 (237 fr. 60) annuellement; la dépense dans cette période 1861-1870 dépassait ainsi de 41.2 p. 100 celle de la période 1841-1850<sup>1</sup>. Il faut remarquer qu'il s'agit ici de la nourriture

<sup>1</sup> Soëtbeer, *Materialien*, etc., page 91. Depuis 1871, le prix de la journée s'est beaucoup accru; dans la période quinquennale 1871-75, il a été, dans cet établissement, de 75.8 pfennigs ou 276,76 marks par an (345 fr. 95), soit une augmentation de 205 p. 100 sur la période 1841-1850; mais il est incontestable que cette énorme augmentation vient surtout de très grandes améliorations apportées au régime. L'Allemagne victorieuse et en possession de nos 5 milliards d'indemnité de guerre voulut traiter tous ses infirmes avec un déploiement de générosité.

seulement; or, c'est dans cette branche de la production que l'élévation des prix s'est surtout fait sentir de 1850 à 1870; il n'en a pas été ainsi dans le vêtement, l'ameublement, le chauffage, l'éclairage. En outre, il est possible, même probable, que, sous l'impulsion de sentiments philanthropiques plus développés et d'une richesse plus abondante, la nourriture des malades et des employés ait été un peu améliorée dans cet intervalle.

Ces données, en tenant compte de cette dernière remarque, sont loin de faire ressortir la dépréciation des métaux précieux à un tiers ou l'élévation des prix à 50 p. 100 dans le grand âge de l'or de 1850 à 1870.

Plus décisives seraient les recherches faites d'après la méthode que nous avons souvent mentionnée sous le nom d'*Index numbers*. Elle consiste, comme on le sait, à considérer les prix d'un grand nombre de marchandises importantes, à différentes époques, à additionner ces prix et à comparer les totaux; le pourcentage de modification de ces totaux, indique la hausse ou la baisse moyenne. En observant ainsi les mouvements des prix de gros à Londres et à Manchester de 22 grandes catégories de marchandises dans la période 1845-1850, comme point de départ, et dans l'année 1871 comme terme, on trouve que le prix additionné des unités commerciales de ces 22 denrées représentait 2,200 en 1845-1850 et 2,590 en 1871, ce qui faisait ressortir une hausse de 17.73 p. 100. Si, au lieu de s'en tenir à 1871, on pousse jusqu'en 1875, quoique ces quatre années subissent une influence exceptionnelle, celle de la reprise qui suivit l'énorme guerre franco-allemande et de la reconstitution des stocks, on trouve que le total des prix de ces 22 grandes catégories est monté à 2,711, soit 23.23 p. 100 d'accroissement sur la période initiale<sup>1</sup>.

Il n'est pas sans intérêt d'indiquer les marchandises qui ont formé la base de ces calculs, ce sont: le café, le sucre, le thé, le tabac, le blé, la viande de boucherie (celle-ci se subdivisant en deux catégories de viande de bœuf, deux de mouton et une

<sup>1</sup> Soëtheer, *Materialien*, etc., page 97.

de porc), le coton, la soie brute, le lin et le chanvre réunis, la laine, l'indigo, les huiles (celles-ci se subdivisant en huiles d'olive, huiles de palme, pétrole), le bois de construction, soit de Dantzig, soit du Canada, le suif, le cuir, le cuivre, le fer, le plomb, l'étain, le coton, les fils de coton et les tissus de coton principaux. Presque aucun article important, parmi ceux qui ont des cotes douées d'une certaine authenticité, n'est absent de cet ensemble.

Soëtbeer a voulu se livrer encore à une étude comparative plus étendue et plus méthodique. Il a considéré les prix moyens à Hambourg de cent articles, d'après les relevés des bureaux de statistique commerciale de cette ville, d'une part dans la période 1847-1850, puis dans toutes les périodes décennales ou quinquennales suivantes. Les marchandises considérées correspondent à sept grandes catégories : 1° les produits de l'agriculture, au nombre de 20; 2° les produits de l'élevage et des pêcheries (*Viehzeit und Fisherei*), au nombre de 22; 3° les fruits ou produits du midi au nombre de 7; 4° les marchandises coloniales (le coton excepté), au nombre de 19; 5° les produits des mines et hauts-fourneaux, au nombre de 14; 6° les produits textiles, au nombre de 7; 7° divers produits qui n'avaient pu être rangés dans les catégories précédentes et qui n'avaient guère de lien entre eux, au nombre de 11.

L'ensemble des prix constatés, par unité commerciale, de ces 100 produits donnait une hausse de 15.61 p. 100 dans la période décennale de 1851 à 1860 relativement aux prix de 1847-1850, une hausse de 23.41 p. 100 dans la période de 1861 à 1870, toujours par rapport à 1847-1850, enfin une hausse de 32.90 p. 100 dans la période 1871-1875 par rapport à 1847-1850; mais, ainsi que nous l'avons dit, cette période de 1871-1875 doit être mise à part à cause de l'influence tout exceptionnelle de la reconstitution des stocks après la guerre de 1870-1871. Aussi la période 1876-1880 vit-elle un recul des prix qui ne représentèrent plus que 22.61 p. 100 de hausse relativement à 1847-1850<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il peut être utile de donner la nomenclature des 100 articles formant

Tous les renseignements qui précèdent concourent à démontrer que la hausse des prix dans le grand âge de l'or (1850 à 1870)

la base de cette étude comparative. La voici pour les produits de l'agriculture : 1 le froment; 2 le pain de froment; 3 le seigle; 4 le pain de seigle; 5 l'avoine; 6 l'orge; 7 la drêche; 8 le sarrasin ou blé noir; 9 les pois verts; 10 les haricots blancs; 11 les pommes de terre; 12 le houblon; 13 la graine de trèfle (*Klesaat*); 14 le colza; 15 l'huile de navette; 16 l'huile de lin; 17 l'huile d'olive; 18 le sucre brut; 19 le sucre raffiné; 20 l'esprit de grains et de pommes de terre. Pour la seconde catégorie, celle des produits de l'élevage et des pêcheries, les articles considérés étaient les suivants : 21 la viande de bœuf; 22 la viande de veau; 23 la viande de mouton; 24 la viande de porc; 25 le lait; 26 le beurre; 27 le fromage; 28 le suif; 29 la stéarine (*Schmalz*); 30 les peaux (*Haute*); 31 les peaux de veau (*Kalbelle*); 32 le cuir; 33 les crins (*Pferdehaare*); 34 les soies de porcs (*Borsten*); 35 les lits de plumes (*Bettfedern*); 36 les os (*Knocken*); 37 les cornes de buffles (*Büffelhörner*); 38 la colle-forte (*Leim*); 39 les œufs; 40 les harengs; 41 les poissons secs (*Fische getrocknete*); 42 l'huile de baleine (*Thran*). Pour la catégorie des fruits ou produits du Midi, les articles observés étaient : 43 les raisins secs (*Rosinen*); 44 les raisins de Corinthe; 45 les amandes; 46 les prunes sèches; 47 l'huile d'olive; 48 le vin de France, sauf le champagne; 49 le champagne. Venaient ensuite pour les marchandises coloniales, autres que le coton : 50 le café; 51 le cacao; 52 le thé; 53 le poivre; 54 le piment; 55 la cassia lignea; 56 le riz; 57 le sagou; 58 l'arrack; 59 le rhum; 60 le tabac; 61 l'indigo; 62 la cochenille; 63 le bois de Campêche (*Blauholz*); 64 le bois rouge (*Rothholz*); 65 l'acajou (*Mahagoniholz*); 66 le rotin pour meubles (*Stuhlrohr*); 67 l'huile de palme; 68 l'ivoire. Les produits des mines et des hauts fourneaux sont : 69 le charbon; 70 le fer brut; 71 le fer forgé; 72 l'acier; 73 le plomb; 74 le zinc; 75 l'étain; 76 le cuivre; 77 le mercure; 78 le soufre; 79 le salpêtre brut du Chili; 80 le sel; 81 la chaux; 82 le ciment. Pour les matières textiles viennent : 83 le coton; 84 la laine; 85 le lin; 86 le chanvre; 87 la soie; 88 les cordages (*Tauwerk*); 89 les chiffons (*Lumpen*). Dans la catégorie enfin des produits divers figurent : 90 le guano; 91 la gomme élastique; 92 la gutta-percha; 93 la résine (*Harz*); 94 divers acides; 95 la poix (*Pech*); 96 la potasse; 97 la soude; 98 les bougies (*Stearinlichte*); 99 le goudron (*Theer*); 100 la cire (*Wachs*).

On voit qu'il y a peu d'articles de quelque importance qui ne figure dans cette nomenclature; le travail humain est à peu près la seule qui en soit absente. Il serait à désirer que les constatations des *Offices du Travail* pussent désormais permettre de l'inscrire dans des calculs de ce genre.

La principale objection à ces tables pourrait venir de l'inégalité d'importance des cent articles qui la composent, la poix, par exemple, ou l'indigo ou la cochenille ou les amandes ne peuvent être tenus en aussi grand compte que le blé ou la viande de boucherie. Aussi, comme nous l'avons demandé, pour que cette méthode des *Index numbers* eût une suffisante précision, faudrait-il donner à chacun des articles un coefficient

a été sensiblement moindre qu'on ne l'admet d'ordinaire, qu'elle n'a pas dépassé au grand maximum 20 p. 100 et que la dépré-

approximativement proportionnel à la part que cet article occupe dans la consommation de la grande majorité de la population.

En attendant ce progrès, qui serait facile à réaliser, dans les méthodes statistiques, le groupe des produits naturels du sol, comprenant les 20 articles dénommés plus haut, représente un renchérissement moyen de 28,75 p. 100 dans la période 1861-70 et de 42,69 p. 100 dans la période 1871-75 par rapport à la période 1847-1850 qui est le point de départ; le groupe des 22 produits de l'élevage et des pêcheries, formé des 22 articles énumérés plus haut, offre pour les mêmes périodes un renchérissement moyen de 23,44 et 33,11 p. 100. Également pour les mêmes périodes, le renchérissement est pour le groupe III, fruits du Midi, etc. (7 articles) de 21,85 et 17,72 p. 100; pour le groupe IV, Denrées coloniales (19 articles) de 15,76 et de 18,49 p. 100; pour le groupe V, Produits des mines et des hauts-fourneaux (14 articles), le renchérissement est de 10,28 1/2 p. 100 dans la période de 1851-60, par rapport à celle de 1847-50; mais il y a, au contraire, une baisse de prix de 0,40 p. 100 dans la période 1861-70 relativement à la période 1847-50; puis, de nouveau, il y a eu renchérissement de 16,90 p. 100 dans la période 1870-75 par rapport à la période initiale. Dans le VI<sup>e</sup> groupe, matières textiles (7 articles), le renchérissement est de 30,48 p. 100 dans la période 1861-70 par rapport à 1847-50; mais, toujours par rapport à la même période, il n'est plus que 17,17 p. 100 dans la période 1871-75. Enfin pour les 21 articles qui forment la VII<sup>e</sup> catégorie, dite *Diverses marchandises*, le renchérissement qui était de 25,06 p. 100 dans la période 1861-70 relativement à 1847-50, n'est plus, toujours relativement à cette période initiale, que de 14,98 p. 100 en 1871-75.

En résumé, pour un seul de ces 7 groupes, celui des produits de l'élevage et des pêcheries, le renchérissement moyen a légèrement dépassé 50 p. 100, non pas dans la période 1861-70, mais dans celle exceptionnelle de 1871-75, relativement à 1847-50.

Si l'on veut considérer particulièrement les groupes I (produits de l'agriculture), II (produits de l'élevage et des pêcheries), IV (denrées coloniales), V (produit des mines et des hauts-fourneaux) et VI (matières textiles); comme intéressant le plus l'existence moyenne des hommes, on voit que, en se plaçant dans cette période exceptionnelle 1871-75, où la cherté a atteint le point culminant, le renchérissement moyen par rapport à 1847-50 a été respectivement de : 42,69 p. 100, 54,57 p. 100, 30,72 p. 100, 16,90 et 17,17 p. 100. En appliquant aux deux premières catégories, comme tenant le plus de place dans les consommations de la population, le coefficient 100, à la suivante le coefficient 25 et aux deux dernières le coefficient 50, on a, pour les cinq dites catégories, un renchérissement moyen de 37,53 p. 100. Il en résulte que jamais le prétendu renchérissement de 50 p. 100 du prix de la vie n'a été atteint après la découverte des mines d'or d'Australie et de Californie, si l'on considère les prix en gros; encore doit-on dire, ce qui est capital, que la cherté de la période

*ciation des métaux précieux dans la proportion d'un cinquième<sup>1</sup>, par suite de l'énorme afflux de ces métaux dans cette période est le maximum de dépréciation qu'on puisse admettre.*

Quant à la marche des prix postérieurement à 1876, elle a été décroissante en général ; mais comme ce sujet se rattache à la question si débattue du rôle monétaire de l'or et de l'argent et du double étalon, nous réservons l'examen de cette décroissance. Il importe de parler auparavant des rapports de valeur de l'argent et de l'or.

LE RAPPORT DES VALEURS DE L'OR ET DE L'ARGENT. — Cette abondance de la production des métaux précieux dans les temps récents n'a pas amené, ainsi qu'on l'a vu, un fléchissement de la valeur de la monnaie et une hausse des prix qui soient en rien comparables à ce dont on avait été témoin dans le courant du xvi<sup>e</sup> siècle. Quoique notre siècle, jusqu'au moment où nous écrivons (commencement de 1894), ait ajouté 57 milliards 876 millions aux 39 milliards 160 millions qui avaient été produits auparavant, en comprenant les 850 millions que le vieux monde était censé posséder en 1492, il ne s'est pas manifesté une énorme baisse de la valeur de la monnaie. C'est que d'abord le stock de ces métaux précieux existant à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle était déjà très considérable ; c'est ensuite que toute cette énorme production de métaux précieux est venue coïncider avec de si prodigieuses applications industrielles, un tel accroissement de la population, de la division du travail, des échanges et de la production, que l'élargissement de l'emploi de la monnaie a, en grande partie, compensé l'accroissement considérable de l'offre de la monnaie. Il ne faut pas, non plus, oublier l'augmentation du débouché des métaux précieux, notamment de l'or, dans les

1871-75, qui a eu à réparer les stocks détruits par la guerre de 1870-71, a été tout à fait exceptionnelle et très transitoire.

Aussi l'hypothèse que nous faisons dans le texte d'un renchérissement moyen de 18 à 20 p. 100 de 1850 à 1871 est la plus conforme à l'examen des faits.

<sup>1</sup> Cela signifie que 100 francs en 1870 avaient le même pouvoir d'achat que 83 fr. 40 en 1850.

arts divers. Même le très grand perfectionnement, ainsi qu'on le verra plus loin, des instruments de crédit qui a rendu possible une certaine économie de la monnaie n'a pas, jointe à la quantité de celle-ci, amené une dépréciation monétaire qui correspondit à l'accroissement de la production des métaux précieux. Ce grand âge de l'or qui, de 1851 à 1875, a ajouté plus de 16 milliards 400 millions d'or aux 16 milliards 368 millions produits de 1493 à 1850, cette production de 23 milliards 272 millions de l'or et de l'argent réunis, dans la période de 1851 à 1875, tandis que de 1493 à 1850 on n'avait produit que 49 milliards 662 millions des deux métaux, et qu'une partie avait dû graduellement disparaître, n'a amené tout au plus que cette diminution de 18 à 20 p. 100 dans le pouvoir d'achat de la monnaie, alors que ce pouvoir avait le plus diminué.

## CHAPITRE IV

### L'ÉTALON MONÉTAIRE (suite).

Des proportions de l'or et de l'argent dans la production des métaux précieux depuis 1493.

Du rapport de valeur entre les deux métaux. — L'antiquité perse grecque et romaine.

Rapport de valeur entre les deux métaux au Moyen Age.

Rapport de valeur entre les deux métaux dans les temps modernes. —

Fluctuations incessantes du rapport commercial, malgré la fixité du rapport monétaire. — Expérience des États-Unis d'Amérique.

Les achats d'argent par le Trésor américain.

Le double étalon constitue en fait un étalon alternatif et les pays à ce régime n'ont jamais en circulation qu'un métal déprécié.

La loi de Gresham: la mauvaise monnaie chasse la bonne. — Cette loi n'est que l'application, dans un domaine spécial, d'une des lois les plus générales de l'économie politique.

Procédé par lesquels s'applique la loi de Gresham.

Des écarts et des fluctuations du rapport de valeur commerciale entre l'or et l'argent depuis deux siècles.

Causes diverses des fluctuations du rapport de valeur entre l'or et l'argent depuis deux siècles.

Supériorité de l'or comme monnaie relativement à l'argent dans les pays riches.

De l'emploi simultané des deux métaux avec la subalternisation de l'un d'eux. — La monnaie subsidiaire ou d'appoint. — Les règles à ce sujet.

Arguments allégués en faveur du double étalon.

De la baisse de l'argent en 1873 et de ses causes.

Un métal ne peut être regardé comme métal précieux que lorsqu'il est très recherché par l'industrie. — La déchéance commerciale et artistique d'un métal entraîne sa déchéance monétaire.

DES PROPORTIONS DE L'OR ET DE L'ARGENT DANS LA PRODUCTION DES MÉTAUX PRÉCIEUX DEPUIS 1493. — La fin du XIX<sup>e</sup> siècle a été témoin d'un phénomène particulièrement important dans l'histoire monétaire du monde, celle de la réduction du rôle

monétaire de l'argent et de la subalternisation de ce métal comme simple monnaie d'appoint dans les principaux pays civilisés. Ce changement n'a pas été sans amener certaines complications et soulever de grands débats.

Si l'on se reporte aux tableaux publiés ci-dessus (pages 215 et 216) on voit que la production des métaux précieux, depuis 1493, se divise, quant aux proportions des quantités produites de chacun d'eux, en six phases ou périodes.

La première période suit immédiatement la découverte des îles et du continent de l'Amérique et dure jusqu'à la mise en exploitation des fameuses mines du Potosi. Pendant ces cinquante-deux années, c'est un premier âge de l'or, la production de ce métal, dépassant en valeur celle de l'argent, soit 1,151 millions d'or contre 773 millions d'argent.

Dès 1545 s'ouvre la seconde période, infiniment plus longue, qui se prolonge jusqu'à 1840, soit pendant près de trois siècles : c'est le premier âge de l'argent; la production de ce métal ne cesse, dans ce grand laps de temps, d'être beaucoup plus considérable que celle de l'or; pour toute la période, il y a 30 milliards 787 millions d'argent produits contre 13 milliards 330 millions d'or, soit 130 p. 100 de plus d'argent que d'or.

Avec les mines de l'Oural, l'or reprend le dessus dans la courte période de 1841 à 1850 qui forme la troisième phase, celle de la transition de l'âge de l'argent à l'âge de l'or. Dans cette courte période de dix ans, les deux métaux se font presque équilibre, l'or toutefois prédominant légèrement, soit 1,886 millions d'or produit contre 1,734 millions d'argent; c'est la première fois, depuis 1545, qu'on voyait la production des deux métaux être à peu près égale en valeur.

En 1851, avec les placers de la Californie et de l'Australie, on entre dans le grand âge de l'or, dont la période la plus saillante et la plus caractéristique dure jusqu'en 1870; c'est la quatrième période, où 13 milliards 443 millions d'or sont jetés dans le monde civilisé, contre seulement 4,701 millions d'argent, la production de l'or dépassant de 185 p. 100 celle

de l'argent, tandis que, dans la période du grand âge de l'argent, la production de ce dernier métal dépassait de 130 p. 100 celle de l'or.

La cinquième période s'ouvre en 1871 et va jusqu'en 1883; elle est caractérisée par une légère diminution de la production de l'or, qui fléchit à 494 millions de francs dans l'année 1883, la somme annuelle la plus faible produite dans toute la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et par le grand développement de la production de l'argent; cette période de transition (1871-1883) peut être comparée à celle de 1840 à 1850; la production des deux métaux n'offre pas les énormes différences qu'on constatait pendant l'âge de l'argent (1545-1840) ou pendant les deux âges de l'or (1493-1544 et 1851-1870); les deux métaux s'équilibrent presque en valeurs produites: soit 7,461 millions d'or contre 6,745 millions d'argent, ou 110 1/2 d'or pour 100 d'argent.

La sixième période, celle où nous étions encore hier et dont nous allons, sans doute, sortir, est un nouvel âge de l'argent; bien que la production de l'or y ait repris sensiblement, au point que, dans les dernières années, 1892 et 1893, elle dépasse notablement la moyenne annuelle du grand âge de l'or de 1851 à 1870, la production de l'argent est devenue tout à fait débordante. Pour toute la période elle atteint, comme valeur monétaire, d'après les tarifs de l'Union Latine, 8 milliards 97 millions contre 6 milliards 74 millions d'or, ensemble 14 milliards 172 millions, soit une valeur monétaire de 1 milliard 412 millions par année, dépassant colossalement tout ce qui s'était jamais vu jusque là. Dans la célèbre double décade 1851-1870, en effet, la production des deux métaux réunis n'avait pas dépassé, comme moyenne annuelle, 907 millions et demi de francs.

DU RAPPORT DE VALEUR ENTRE LES DEUX MÉTAUX. — L'ANTIQUITÉ PERSE, GRECQUE ET ROMAINE. — Tant de vicissitudes dans le rapport de production des deux métaux ont-elles eu de l'influence sur leur relation de valeur?

La question peut être examinée à divers points de vue :

1° dans le cas où les deux métaux n'auraient jamais circulé que suivant leurs valeurs commerciales et sans que la loi ait cherché à établir un rapport fixe entre eux; régime qui, ou bien est le régime amorphe d'abstention de l'État dans les choses de monnaie, ou est le régime de l'étalon unique, l'État ayant choisi un seul des deux métaux pour instrument des échanges et l'autre n'étant accepté qu'au titre de marchandise commode, ayant une valeur commerciale et changeante; 2° dans le cas où la loi a déterminé un rapport fixe de valeur entre les monnaies des deux métaux, rapport devant demeurer constant jusqu'à ce qu'une nouvelle loi le modifie, et qui, en réalité, a été établi avec l'idée soit de perpétuité, soit tout au moins de durée très prolongée. Ce régime est, dans les conditions que l'on a énumérées plus haut (pages 172 et 179), ce que l'on nomme le régime du double étalon ou ce qui est vulgairement et improprement appelé bimétallisme <sup>1</sup>.

Sous ce régime du double étalon, il faut encore distinguer deux cas différents : A. celui du double étalon borné à une nation ou à un groupe restreint de nations, ou du moins d'un rapport déterminé de valeur entre les monnaies des deux métaux adoptés par une seule nation ou un seul groupe de nations, d'autres nations ayant soit un étalon unique, soit un rapport légal différent de valeur entre les monnaies des deux métaux; B. le régime du double étalon universel avec le même rapport fixe de valeur entre les monnaies des deux métaux accepté par toutes les nations ou, du moins, par les nations de beaucoup les principales, de sorte que celles qui restent en dehors de cet accord n'aient qu'une importance négligeable.

D'après Roscher, qui s'appuie sur Mommsen, les peuples de l'antiquité, à l'exception d'Athènes et de l'Empire Romain

<sup>1</sup> Nous rappelons que pour que le régime du double étalon fonctionne réellement, il faut ces trois conditions : rapport fixe légal entre les monnaies des deux métaux, plénitude de la puissance libératoire accordée à chacun des deux métaux, c'est-à-dire qu'on puisse se libérer avec les monnaies de l'un d'eux pour toute dette si importante soit-elle, troisièmement frappe libre des deux métaux, avec un droit de seigneurage qui n'excede pas les frais de fabrication.

au temps de Dioclétien, ne paraissent pas avoir connu le cours libre des monnaies de l'un des métaux relativement aux monnaies de l'autre. Un rapport fixe et légal semble donc avoir été établi entre ces monnaies de métaux divers; mais, comme les États étaient en général les propriétaires exclusifs des mines et que la frappe de la monnaie constituait un droit régalien au sens le plus strict du mot, c'est-à-dire que les particuliers ne pouvaient réclamer la frappe des lingots qu'ils possédaient, on se trouvait dans une situation très différente de celles des temps modernes.

Néanmoins, même sous ce régime, le rapport fixe paraît avoir été très variable. On était obligé de le modifier, quelquefois grandement, de temps à autre. On a vu plus haut l'analyse d'une étude étendue d'un érudit, M. Théodore Reinach, sur la monnaie dans l'antiquité, plus particulièrement chez les Lydiens, les Perses et les Grecs. M. Reinach a admis qu'un rapport fixe de valeur existait dans le plus grand État de l'antiquité reculée, en Perse, entre les monnaies d'or et celles d'argent, et que, dans une certaine mesure, la Grèce, par ses rapports fréquents avec l'opulente Asie, quoiqu'elle eût jusqu'à Alexandre l'étalon unique d'argent, était, dans une certaine dépendance monétaire des États du Grand Roi. Ce savant est arrivé à cette double formule comme résultat de ses investigations : « 1° le rapport de valeur entre les métaux précieux chez les Grecs, loin d'avoir eu la fixité que la légende lui attribue, a varié, au contraire, pendant le cours de leur histoire dans des proportions très notables; 2° nous sommes presque toujours en mesure d'expliquer par des faits économiques précis le motif de ces variations <sup>1</sup>. » M. Reinach établit que le rapport entre les deux métaux chez les Grecs a été successivement de 10 à 1, c'est-à-dire de 10 poids d'argent contre 1 poids d'or, de 13 1/2 à 1, de 14 à 1, de 12 à 1, et derechef, sous Alexandre le Grand, de 10 à 1, toutes ces variations étant amenées soit par l'ouverture de mines plus riches

<sup>1</sup> Les *Origines du Bimétallisme*, par Théodore Reinach, 1893, page 3.

de l'un ou de l'autre métal, ou par leur appauvrissement, soit par la mise en circulation des trésors des temples, comme celui de Delphes, ou plus encore des immenses trésors des rois de Perse<sup>1</sup>.

Il serait très difficile, très incertain et très présomptueux de rechercher dans l'histoire du moyen âge les variations du rapport de valeur des deux métaux précieux. Les plus érudits ont reculé devant cette tâche : Soëtheer qui, dans ses *Materiælien*, ne remonte pas au-delà de 1851 ou tout au plus de 1845; Roscher, qui donne des indications dispersées sans en faire une exposition méthodique.

D'après ce savant, quelques États ou quelques villes commerçantes auraient admis, au moyen âge, soit par des lois ou règlements, soit plutôt peut-être par la force, alors très puissante, de la coutume, un régime qui, quoique empirique, était assez perfectionné : l'or y était consacré aux gros paiements, tandis que pour les petits ou les modiques transactions quotidiennes, on avait le double étalon, c'est-à-dire le choix entre l'une et l'autre monnaie (*Mischwährung*). Tel était le cas à Bâle vers la fin du moyen âge : les traitements (*Gehalte*), les achats de rente (*Rentenkaufe*), les impôts sur la fortune, les grandes affaires (*grossere Kaufgeschäfte*), s'effectuaient en général en or; pour les moindres, on recourait au double étalon, avec de très fréquents changements de rapport de valeur des deux métaux (*oft veränderten Preisverhältnisse der beiden Metalle*<sup>2</sup>).

On trouve un rapport fixe de valeur entre les monnaies d'or et d'argent dans les règlements monétaires de l'Empire allemand, au xvi<sup>e</sup> siècle (*Deutschen Reichsmünzordnungen des 16 Jahrhundert*); de même en Angleterre, depuis l'acte 18 d'Édouard III (1327 à 1377) jusqu'à l'acte 15 de Charles II (1650 à 1685); pendant cette longue période, il y avait, toutefois,

<sup>1</sup> Les *Origines du Bimétallisme*, conclusion pages 50 à 52. Voir plus haut dans ce volume, pages 174 à 179, notre exposé des évolutions monétaires des Grecs et des Perses.

<sup>2</sup> Roscher, *Nationalökonomik des Handels und Gewerbefleisses*, 2<sup>e</sup> Auflage, page 211.

cette particularité législative, dans ce régime de rapport légal fixe entre l'or et l'argent, que personne ne pouvait être forcé de recevoir de l'or en quantités moindres de 20 liv. sterl. (500 francs); au contraire, à une époque postérieure, il fut stipulé en Angleterre, alors que la monnaie d'appoint était très usée, qu'on n'était forcé d'en recevoir au delà de 25 liv. sterl. (625 francs) qu'au poids.

Les fluctuations du rapport de valeur des deux métaux paraissent toujours avoir été considérables, quelque lien fixe et immuable qu'on prétendit établir entre eux. De 1262 à 1292, d'après Roscher, le prix de l'or relativement à l'argent qui était de  $9 \frac{3}{5}$  à 1 monta rapidement à  $12 \frac{1}{2}$ <sup>1</sup>. C'était avant la découverte de l'Amérique.

RAPPORT DE VALEUR ENTRE LES DEUX MÉTAUX DANS LES TEMPS MODERNES. — FLUCTUATIONS INCESSANTES DU RAPPORT COMMERCIAL, MALGRÉ LA FIXITÉ DU RAPPORT MONÉTAIRE. — EXPÉRIENCE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — Au XVIII<sup>e</sup> siècle le rapport de valeur a varié en général de 1 à 15 ou à 16 ou 17. Les mines d'or du Brésil, sans être aussi importantes, il s'en faut de beaucoup, que celles qui furent découvertes, vers 1850, en Californie et en Australie, fournirent une somme assez considérable de ce métal; la production de l'or au XVIII<sup>e</sup> siècle s'éleva à 6 milliards 544 millions de francs, plus que double de celle du XVII<sup>e</sup> siècle, tandis que la production de l'argent, du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'était seulement accrue de moitié. Il en résulta que la production de l'argent au XVIII<sup>e</sup> siècle fut un peu moins que double de la production de l'or (12 milliards 674 millions de francs, contre 6 milliards 544 millions), tandis que, au XVII<sup>e</sup> siècle, elle était presque triple (8 milliards 274 millions d'argent, contre 3 milliards 142 millions d'or) et que, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, la production de l'argent avait été plus que triple de celle de l'or. Aussi l'or avait-il perdu, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de sa valeur relativement à l'argent, et ce dernier qui se trouvait, sur le marché des lingots, avoir plus de

<sup>1</sup> Roscher, *Nationalökonomik des Handels und Gewerbfleisses*, 2<sup>e</sup> Auflage, 1881, page 220.

valeur par rapport à l'autre métal que ne lui en assignaient les lois monétaires britanniques disparaissait de la circulation. Dès 1718 à 1720, on se plaignait en Angleterre, de la rareté de l'argent, *great scarcity of silver*<sup>1</sup>. Au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle et au moment de la plus grande production des mines d'or du Brésil, la Prusse établit entre l'or et l'argent le rapport de 1 à 16; comme l'argent se trouvait ainsi estimé par la Monnaie au-dessous de la valeur que représentait le rapport de l'or et de l'argent en lingots, toute la monnaie d'argent, dit Roscher, à l'exception de celle qui était très usée, *mit Ausnahme sehr abgenutzter Munzen*, sortit du pays. A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle en Angleterre, vers l'expiration de cette sorte de période de l'or qui apparaît dans ce temps, principalement de 1720 à 1760, il ne restait plus en circulation comme monnaie d'argent que les vieux shellings de Georges I<sup>er</sup>, qui avaient été ramenés par le grattage à n'avoir plus que la valeur correspondant à celle qui leur était assignée par les lois monétaires<sup>2</sup>. Une ordonnance de la Hesse électorale du 14 mars 1763 proclame l'impossibilité de fixer pour toujours le prix de l'or contre celui de l'argent.

En France la loi de 1803 établit le double étalon avec le rapport fixe de 1 à 15 1/2, sous l'impression de la première hausse de l'argent; mais précisément la production de l'or diminua sensiblement à partir de cette époque; le pourcentage des *quantités* (kilogrammes) produites d'or et d'argent, dans

<sup>1</sup> L. Mahon, *History of England*, ch. 9, page 309 Tauchnitz, cité par Roscher, *Nationalökonomik des Handels und Gewerbefleisses*, page 211.

<sup>2</sup> Roscher, *id.*, *ibid.*, page 211. Quoique le xviii<sup>e</sup> siècle, d'après les tableaux que nous avons dressés plus haut, appartienne au grand âge de l'argent en ce sens que la production de ce métal y prévaut toujours notablement sur celle de l'or, il y a eu une période, de 1721 à 1780, où la production de l'or s'est sensiblement accrue. Avant le xviii<sup>e</sup> siècle, la moyenne annuelle de la production de l'or n'avait jamais atteint durant une période de vingt années, 11,000 kilogrammes; elle monta à 19,080 pendant la double décade de 1721 à 1740, à 24,610, de 1741 à 1760, à 20,705 de 1761 à 1780, pour retomber à 17,790 de 1781 à 1800, fléchir encore après et ne plus atteindre aux chiffres de 1741 à 1760 qu'après l'exploitation des mines d'or de l'Oural vers 1840. Soëtbeer, *Materialien*, etc., page 7.